

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique  
Université Frères Mentouri Constanti 1  
Faculté des Lettres et des Langues  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

Les Cahiers du  
**SLADD**

Sous la direction de Nedjma CHERRAD

**Désir de liberté et espoirs  
d'indépendance  
Hommage au chahid  
Mustapha BEKKOUCHE**



Édité par Yasmina CHERRAD /Yacine DERRADJI

**UR**  
**SLADD**  
ÉDITIONS

ISSN N° :1112-4792

N°11 SPETEMBRE 2021

DES LANGUES ET DES DISCOURS EN QUESTION



Université Frères Mentouri Constantine 1  
Faculté des Lettres et des Langues  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du  
Discours et Didactique

**Les Cahiers du SLADD N° 11**  
Sous la direction de Nedjma CHERRAD

# **Désir de liberté et espoirs d'indépendance**

**Hommage au chahid  
Mustapha BEKKOUCHE**



**N° 11 SEPTEMBRE 2021**

Le Laboratoire de recherche en sciences du langage, analyse de discours et didactique (SLADD) de l'Université Frères Mentouri - Constantine 1 est un pôle d'observation de la mutation des langues, leurs pratiques, leur diffusion et leur enseignement à partir des discours langagiers et des discours littéraires spécifiques aux Algériens.

### ***Les Cahiers du SLADD***

Directrice de la revue : Pr. Yasmina CHERRAD

Directeur de la publication : Pr. Yacine DERRADJI

Les cahiers du Laboratoire de recherche en Sciences du langage Analyse du discours et didactique (SLADD) sont édités par :

Pr. Yasmina CHERRAD,

Pr. Yacine DERRADJI

### ***Comité de rédaction***

Pr. Farida LOGBI (Univ. Frères Mentouri. Constantine 1),

Pr. Abdessalem ZITILI (Univ. Frères Mentouri. Constantine 1),

Pr. Laarem GUIDOUM (Univ. Frères Mentouri. Constantine 1),

Pr. Nedjma CHERRAD (Univ. Frères Mentouri. Constantine 1).

### ***Comité scientifique***

Pr. Yasmina CHERRAD, Pr. Yacine DERRADJI, Pr. Valéry DEBOV (Russie),

Pr. Driss GAADI (Maroc), Pr. Fouad LAROUCI (France),

Pr. Mehmet-Ali AKINCI (France), Pr. Zeineb BENGHADHAHEM (Tunisie),

Pr. Osman SENEMOGLU (Turquie) Pr. Hadj MELLIANI (Algérie), Pr.

Mohamed MELLIANI (Algérie), Pr. Dalila MORSLY (France)

### **Diffusion directe :**

Laboratoire SLADD. Route Ain El Bey. Constantine. Algérie

ISSN : 1112-4792

Dépôt légal : septembre 2021

**Email :** [sladd\\_labo@umc.edu.dz](mailto:sladd_labo@umc.edu.dz)

Les cahiers du SLADD N°11 :

**Désir de liberté et espoirs d'indépendance**

**Hommage au chahid Mustapha Bekkouche**

Sous la direction de Nedjma CHERRAD

**Les Cahiers du SLADD N° 11**  
Sous la direction de Nedjma CHERRAD

**Désir de liberté et espoirs  
d'indépendance**

**Hommage au chahid  
Mustapha BEKKOUCHE**



# SOMMAIRE

<b>Présentation</b> .....	7
<b>Approche littéraire de l'œuvre de Mustapha BEKKOUCHE</b>	
<b>Farida LOGBI</b> <i>Message d'outre-tombe et autres nouvelles de Mustapha BEKKOUCHE : la décision générique</i> .....	13
<b>Amel MAOUCHI</b> <i>L'autre facette de la guerre de libération : quand l'espoir et l'amour se conjuguent en temps de guerre, témoignage du martyr Mustapha BEKKOUCHE (1930-1960)</i> .....	21
<b>Meriem BOUGHACHICHE</b> <i>Message d'outre-tombe et autres nouvelles : écriin d'une allégorie, rhétorique d'une œuvre posthume de Mustapha BEKKOUCHE</i> .....	37
<b>Redouane AISSANI</b> <i>Histoire de la mémoire et mémoire de l'Histoire : le cas Mustapha BEKKOUCHE</i> .....	49
<b>Hanène LOGBI</b> <i>Un texte-mosaïque : Journal d'un oublié de Mustapha BEKKOUCHE</i> .....	71

## **Approche didactique de l'œuvre de Mustapha BEKKOUCHE**

**Yasmina CHERRAD**

*L'école coloniale en Algérie entre enjeux de soumission et volonté de révolte (1945-1962) .....* 87

**Cherif SOUTI**

*L'Autre « colonisateur » dans Journal d'un oublié  
de Mustapha BEKKOUCHE .....* 117

**Nedjma CHERRAD**

*Identité (s) et altérité (s) dans Journal d'un oublié du chahid  
Mustapha BEKKOUCHE : Histoire (s), mémoire (s) et  
témoignage (s) pour une éducation interculturelle .....* 131

**Yacine DERRADJI**

*Mustapha BEKKOUCHE ou l'échec de la politique linguistique et  
culturelle coloniale .....* 149



## Présentation

*Désir de liberté et espoirs d'indépendance*, titre qui à lui seul ne peut traduire la pensée ni expliquer les combats du chahid Mustapha Bekkouche. Cet hommage que nous lui rendons aujourd'hui tente d'embrasser, de saisir et d'éclairer les différentes facettes de ses vies et de ses combats.

Mustapha Bekkouche est né le 2/11/1930 à Batna. De brillantes études primaires et secondaires lui permirent d'exceller en langue française, en littérature et en philosophie.

Nourri de la pensée et des idées de Nietzsche, de Kant et de Spinoza et inspiré par Eluard, il s'engagea dès son adolescence dans un combat intellectuel et pacifiste afin de pouvoir vivre dans un pays libre et souverain. Ainsi, il milita au sein du Parti du Peuple Algérien puis fut l'un des fondateurs de l'Organisation Spéciale.

Au lendemain du déclenchement de la Guerre de Libération d'Algérie, il fut incarcéré à Batna où à 24 ans il connut la torture. Des geôles, il en connut, celles du Coudiat à Constantine, celles de Barberousse à Alger et celles de Berrouaghia à Médéa. Capturé, puis interné dans le camp d'El Milia, il fut condamné à mort puis exécuté en 1960 le jour de son 30<sup>ème</sup> anniversaire.

Ce numéro spécial des *Cahiers du SLADD* rend hommage au Chahid Mustapha Bekkouche, mais nous souhaitons surtout mettre la lumière sur Mustapha Bekkouche l'intellectuel, le poète, le nouvelliste, le philosophe, l'historien et le politologue.

Prisonnier politique, dans un huis-clos des plus oppressants et des plus avilissants, où nombreux auraient succombé au désespoir ou à l'aliénation, le *Chahid Mustapha Bekkouche* se sert de sa plume pour témoigner de son temps dans une œuvre, qui à son image, complexe et profonde, reflète son engagement politique, son génie littéraire et sa passion pour la philosophie.

Publiés à titre posthume, grâce aux efforts de sa fille Fatima, présente parmi nous, *Journal d'un oublié*, *Messages d'outre-tombe et d'autres nouvelles* et *Le passeur de rêve*, nous montrent une forme particulière mais combien nécessaire de combat, celle de la pensée intellectuelle.

Nos sociétés actuelles en mal de repaires et proies d'idéologies malveillantes gagneraient beaucoup à transmettre aux générations actuelles et futures un modèle de vie, celui du *chahid Mustapha Bekkouche*, qui privilégie la réflexion et le dialogue pour l'accomplissement de l'homme comme entité universelle.

Les contributions de mes chers collègues mettent en relief la richesse et la profondeur de l'œuvre de *Mustapha Bekkouche* et afin d'en rendre compte, ils l'interrogent dans le domaine de la littérature, dans celui de la didactique des langues étrangères et dans celui des sciences du langage.

Ainsi, *Farida LOGBI* « *Message d'outre-tombe et autres nouvelles de Mustapha Bekkouche : la décision générique* », **Amel MAOUCHI** « *L'autre facette de la guerre de libération : quand l'espoir et l'amour se conjuguent en temps de guerre, témoignage du martyr Mustapha Bekkouche (1930-1960)*, *Meriem BOUGHACHICHE* *Message d'outre-tombe et autres nouvelles : écriin d'une allégorie, rhétorique d'une œuvre posthume de Mustapha Bekkouche*, *Redouane AISSANI*, *Histoire de la mémoire et mémoire de l'Histoire : le cas Mustapha Bekkouche* et *Hanène LOGBI* *Un texte-mosaïque : « Journal d'un oublié » de Mustapha Bekkouche*, exploitent la dimension littéraire de cette œuvre.

Alors que Yasmina CHERRAD *L'école coloniale en Algérie entre enjeux de soumission et volonté de révolte (1945-1962)* se penche sur le contexte scolaire particulièrement hostile aux Algériens musulmans dans lequel nos élites ont lutté pour s'instruire, car pour eux à l'instar de Mustapha Bekkouche, l'instruction demeure une arme puissante de combat

Tandis que Nedjma CHERRAD *Identité (s) et altérité (s) dans Journal d'un oublié du chahid Mustapha Bekkouche : Histoire (s), mémoire (s) et témoignage (s) pour une éducation interculturelle* montre que cette œuvre peut être appréhendée dans une dimension didactique. Dans une perspective didactique de l'interculturel, *Journal d'un oublié* permet une approche de l'Autre favorisant l'acceptation et la construction identitaire d'une part et aide d'autre part à écarter la généralisation, l'hégémonie, la schématisation et surtout l'omission dans tout programme d'éducation.

De son côté, Cherif SOUTI *L'Autre « colonisateur » dans Journal d'un oublié de Mustapha Bekkouche* interroge l'œuvre sur les deux faces du colonisateur, la « bonne (la France des Lumières et des Droits de l'Homme) et la mauvaise (la France des colons et de la répression) ». Ce caractère équivoque engendre une attitude double de rejet d'un côté et d'acceptation de l'autre.

Enfin Yacine Derradji « *Mustapha Bekkouche ou l'échec de la politique linguistique et culturelle coloniale* » montre que l'élite intellectuelle du champs culturel algérien des années 1900 a phagocyté la politique linguistique coloniale pour s'en servir comme arme de libération et du recouvrement de son identité nationale.



**Approche littéraire  
de l'œuvre de  
Mustapha BEKKOUCHE**





**Farida LOGBI**

Université Frères Mentouri Constantine 1  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***Message d'outre-tombe et autres nouvelles de  
Mustapha BEKKOUCHE : la décision générique***

Mustapha Bekkouche nous a légué un ouvrage posthume indiquant la force de son engagement pour la patrie, à travers une écriture représentant l'Algérien dans son identité, son authenticité et sa différence. L'auteur exerce ses talents de nouvelliste dans *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*, recueil dont l'intitulé reprend, comme l'usage le veut, celui d'un des récits contenus dans l'ensemble de l'opus.

Cet ensemble ayant été publié après la mort de l'auteur, le titre se revêt une signification particulièrement troublante, et une valeur étrangement prémonitoire. De par la connotation du message adressé au lecteur par-delà la mort, le titre remplit une fonction séductive très forte renforcée par l'allusion accrocheuse et évidente à Chateaubriand avec ses *Mémoires d'outre-tombe*.

Le recueil nous a interpellée à plus d'un titre, mais nous avons opté d'orienter la réflexion sur le choix générique fait à propos des récits qui se succèdent. La distinction faite entre l'ensemble des nouvelles (15 nouvelles) et les deux derniers récits, classés comme contes, soulève la question de la catégorisation d'après la forme

et la tonalité. Cette distinction est-elle significative ? En quoi les deux derniers récits diffèrent-ils des autres ?

### **1. Portée anthropologique et réalisme**

Il convient de souligner la dominante réaliste selon les critères de rapports mimétiques entre les récits et le monde réel, dans son organisation, ses mœurs, la complexité des rapports à l'intérieur d'une société forte de ses règles et de ses pratiques, celle d'une Algérie profonde confrontée souvent à l'altérité (notamment dans *Oui... mais le camion était arrêté !*, *Les pouilleux sont dehors !* *La rose de son choix*).

Le cadre spatial y est typiquement algérien, l'espace géographique réfère tantôt à de petites villes et de petits villages intérieurs, tantôt au grand sud avec ses marqueurs, le désert, les chameaux, le *scorpion* (titre d'une nouvelle). À cet égard, le recueil pourrait faire partie d'une littérature du terroir.

Il faut encore souligner le caractère varié d'éléments, in praesentia, relevant de réflexions d'ordre philosophique et moral et du discours issu de l'héritage culturel, patrimonial en relation avec le code de l'honneur, le sens de l'hospitalité, celui du sacrifice, et les pratiques ancestrales qui structurent et hiérarchisent la société. Ceci confère aux nouvelles une portée anthropologique et fait de l'auteur un fin observateur du terroir dans lequel celles-ci prennent racines et source.

De fait, ces récits solidement ancrés dans un univers tissé de vérités inébranlables étudient l'homme dans ses rapports à l'autre à travers l'amour, la passion, le désir, la haine, l'amitié, la fraternité, mais aussi la mort. Le quotidien est dépeint sur fond de contexte colonial où parfois ces relations sont exacerbées. Les situations rendues complexes offrent la possibilité d'examiner l'homme dans ses réactions et attitudes en prise avec son quotidien. Ces nouvelles où domine la représentation des rapports humains oscillent bien entre réalisme et exploration psychologique.



## 2. Cadre formel

*Les pouilleux sont dehors* est une nouvelle intéressante à examiner par les liens qu'elle établit avec le modèle du genre, le *Décameron* de Boccace dont les récits se déroulent par temps de peste obligeant les protagonistes ayant fui à la campagne à rester enfermés et à se raconter des histoires pour passer le temps. Cent nouvelles en dix jours dont l'auteur avait souligné la valeur spirituelle de la compassion.

À l'instar des protagonistes du *Décameron*, M. Bekkouche est enfermé, dans une prison. Comme eux, il déclare vouloir « tuer le temps ». Il évoque une épidémie, non pas celle de la peste, mais celle du typhus dans la nouvelle *Les pouilleux sont dehors*, enfin, cette histoire illustre le sentiment de compassion. En effet, il s'agit d'enfants porteurs de poux qui sont régulièrement renvoyés de l'école par crainte de contamination du typhus. Deux camarades mieux lotis, plus nantis, ne portant pas de poux vont en acheter pour pouvoir se faire renvoyer comme leurs camarades dont le sort les touche. Ils agissent et par compassion et par solidarité. Bekkouche, encore une fois, nous offre un superbe clin d'œil à la littérature.

Pour ce qui de la forme des nouvelles, elle est soulignée par l'inscription de dates et la mention de lieux pour la plupart d'entre elles, ce qui fait de ces mentions des lieux stratégiques où l'énonciation narrative s'inscrit pleinement, se donne à voir.

La structure narrative se prête aisément aux analyses sémio-narratives avec le déséquilibre instauré par un élément déclenchant la crise et un équilibre retrouvé à la fin du récit.

Le titre du recueil est emprunté à celui de la troisième nouvelle (et non celui de la première comme le veut l'usage). Ce choix particulier de l'éditeur trouve son explication dans la forte symbolique portée par ce titre que nous avons relevée plus haut. Elle est justifiée par une présence conséquente du thème de la mort dans

le corps des textes et dans les titres. Nous relevons les titres suivants :

- *L'ange de minuit*
- *Dans ce monde ou dans l'autre*
- *Le message d'outre-tombe ou l'homme qu'elle attendait*
- *Le dernier voyage*

Cette présence thématique consciente ou involontaire trouvera son apothéose dans le dernier texte ou le sens donné à lire fluctue entre mort et bilan d'une vie. Classé comme conte, ce dernier texte est intitulé *L'ombre*. Défini comme conte, il fait partie de ce groupe des deux derniers récits qui se différencient des quinze nouvelles. Quelles différences justifient un tel classement ?

### **3. Du conte et de la nouvelle**

La notion de genre est avec celle de littérarité, l'un des seuls concepts que la littérature possède en propre et qu'elle ne partage pas avec les autres domaines de la connaissance. Cependant contes et nouvelles font partie de cette série de genres difficiles à définir. De fait, légendes, contes, fables, nouvelles sont des catégories génériques caractérisées par la brièveté.

La nouvelle a beaucoup varié au cours des siècles. C'est ainsi que conte et nouvelle ont pu être confondus à un moment donné de l'histoire des genres. En revanche, le conte production orale à l'origine, se distingue de la nouvelle qui est une production essentiellement écrite. Il se rapproche plus de la fable, du proverbe ou de la légende dont la transmission se fait par la voie de l'oralité. Classiquement, le conte tout comme la fable contient une morale.

La nouvelle est un genre incisif de par la concentration de l'action. Elle oblige donc son auteur à l'économie dans la présentation des personnages au nombre limité et dans la restriction descriptive du cadre spatio-temporel.

Elle reste imprécise quand il s'agit de déterminer ses caractéristiques formelles, Par contre, le conte a été à l'honneur quand il s'est agi d'étudier les structures du récit. Vladimir Propp a été un précurseur en la matière. Plus courte que le roman auquel elle a pu servir de maquette et dont elle reste proche, la nouvelle s'est caractérisée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle par le réalisme. Pour les auteurs français passés maîtres dans l'art de la nouvelle tels que Balzac ou Maupassant, la nouvelle leur a permis de présenter des types et, généralement, de marquer la rupture entre l'ordre social et l'individu.

Dans les nouvelles de Mustapha Bekkouche, il y a plutôt conformité et adéquation avec un certain ordre social et l'individu, celui de la société d'origine. Alors que ce même individu est en rupture avec l'ordre social dominant, celui du pouvoir colonial. C'est ce qui apparaît dans des récits comme *Oui... mais le camion était arrêté*.

Mais la nouvelle peut explorer des domaines divers, philosophique, didactique, psychologique selon les différentes nouvelles racontées.

#### **4. La rupture de tonalité**

Les deux contes présentent des incipit qui ne diffèrent pas de ceux des autres nouvelles. Dans *À la fontaine des deux palmiers*, il s'agit d'un homme qui fait une sorte de pèlerinage dans une grotte, la veille d'un événement important, son mariage. Dans le conte intitulé *L'ombre*, la phrase-seuil introduit un homme qui observe son ombre. Les débuts proposent des ouvertures dans un monde proche du nôtre, tout laisse croire que la tonalité sera réaliste comme pour les nouvelles précédentes. Le basculement a lieu bien longtemps après pour ce premier conte, quand l'étonnement est suscité par la survenue d'une belle jeune fille dans la grotte, la nuit. Alors que dans le deuxième conte la rupture de ton a lieu dès après la phrase-seuil, lorsque l'ombre se détache de son propriétaire. Les deux contes prennent alors différentes orientations.

## 5. Du merveilleux au fantastique

Le merveilleux vient du latin « mirabilia » « qui signifie » choses admirables, étonnantes. Le merveilleux appartient à un monde inexplicable, de façon naturelle, il a trait au miraculeux. Dans le conte merveilleux, l'histoire se déroule dans un monde lointain, imaginaire, mais ce qui caractérise ce monde c'est la présence d'objets magiques ou de personnages irréels, fées, ogres etc... présence, qui n'a pas besoin d'être justifiée. Dans le conte intitulé *À La fontaine aux deux palmiers*, c'est le lieu qui semble être magique. Le conte convoque une légende autour d'un jeune homme qui se serait réfugié dans la grotte et aurait été tué par son frère en même temps que sa mère et l'épouse de l'assassin, pris d'une crise de jalousie et pour faire taire la rumeur. Les trois personnages ensevelis au seuil de la grotte se seraient transformés en une source et deux palmiers. La grotte devient un lieu de pèlerinage.

À la veille de son mariage avec sa cousine, qu'il aime et qui l'aime, Liass effectue le voyage. C'est à ce moment que le merveilleux prend forme et consistance en l'arrivée, de nuit, d'une belle jeune fille, qui le prend pour son amoureux, nommé également Liass et lui enjoint de l'emmener avec lui. Ce qui fut fait. Le jeune Liass renoncera à sa cousine et épousera l'inconnue sans hésiter. Comment expliquer ce brusque retournement des faits au profit de l'extraordinaire rencontre sinon par l'inexplicable, sinon par l'intervention de la magie du lieu. Voilà pourquoi la nouvelle est devenue conte.

Le conte suivant, quant-à-lui, est marqué par le fantastique. On sait qu'il existe des nouvelles fantastiques dont *Le portrait ovale* (Poe), *La cafetière* (Gautier) ou encore *L'homme à la cervelle d'or* (Daudet). Cependant, de par son extrême brièveté, ce récit ne peut-être classé comme nouvelle, en outre, la focalisation portée sur et par un unique personnage ne peuvent donner lieu aux péripéties caractéristiques de la nouvelle. La narration, ancrée dans un réalisme de décor destiné à emporter l'adhésion du lecteur, porte sur un homme aux prises avec son ombre. La première phrase

décrit une expérience que tout un chacun peut avoir vécue, celle d'un homme qui observe son ombre. La normalité première va vite disparaître et le récit se dote d'une dimension fantastique, quand tout-à-coup, l'homme qui observait son ombre la voit se détacher du corps et s'enfuir.

L'étymologie renvoie le terme « fantastique » vers le latin « *fantasticum* » qui signifie « faire voir en apparence », « donner l'illusion ». Le fantastique, comme le merveilleux est lié à l'imaginaire. Mais à la différence du merveilleux pour lequel, la présence des éléments de l'imaginaire est facilement intégrée dans une logique interprétative, l'inattendu, le surnaturel lié au fantastique n'est pas intégré, il crée l'incompréhension, voire la peur. L'univers de l'a-normalité prend le dessus dans *L'ombre*, introduisant l'étrange. L'homme poursuit son ombre, il la perd, la retrouve. Par anthropomorphisme, l'ombre s'anime, elle l'interpelle, lui ordonne de la suivre, le guide vers le néant, *le gouffre béant*, le vide, la perte. Serait-ce vers la mort s'inquiète le lecteur ? L'atmosphère oppressive, l'angoisse gagnent en intensité. Et le glissement, du néant vers l'apparition du mirage réussit à faire augmenter crescendo l'incompréhension, le doute... la peur ? L'altération du personnage est à son paroxysme quand l'ombre disparaît à la tombée de la nuit pour réapparaître à la faveur de la lune...

Ce conte recourt au fantastique pour exprimer la perte de soi, des repères, des certitudes, des assises de l'être. Il évoque de façon symbolique ce qu'il y a de plus intime chez l'homme. Seule cette catégorie générique, le conte, et cette tonalité, le registre fantastique pouvaient supporter une telle charge, celle de décrire les conflits intérieurs, les angoisses, les peurs, les désirs de l'homme face à sa condition existentielle de prisonnier, ignorant le sort qui lui est réservé. Très beau conte métaphorique, ramassé, mais portant tant des significations lourdes quand on sait les circonstances dans lesquelles il a été écrit, il n'est malheureusement pas daté.

Ce qui nous aurait permis de distinguer qui est l'auteur de l'heureuse formule « *l'ombre de m(t)on ombre* » Bekkouche ou Brel. De toutes les manières, cette formule aura été un excellent moteur pour la mise en récit de ce conte.

La psychanalyse s'est intéressée aux contes dans la mesure où elle y a trouvé un champ fertile pour l'exploration de l'inconscient. Il est évident pour ces deux contes qu'ils sont un moyen pour l'auteur de s'évader de l'impasse dans laquelle l'a livré son engagement patriotique, un moyen d'extérioriser ses appréhensions.

Nouvelles et contes, la distinction était à faire ; elle marque toute la différence entre mondes possibles dans les contes et effet de réel dans les nouvelles. Cette distinction nécessaire, manifeste la maîtrise de l'auteur dans l'art et les différentes manières de narrer. Le recueil renferme de réelles potentialités pour constituer des documents didactiques et des modèles du genre.

## **Bibliographie**

BEKKOUCHE, M. (2004), *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*, Alger, Édition ANEP.

COMBE, D. (1992), *Les genres littéraires*, Paris, Hachette.

FLAHAULT, F. (2001), *La pensée des contes*, Paris Anthropos.

GENETTE, G. (1987), *Seuils*, Paris, Hachette.

**Amel MAOUCHI**

Université Frères Mentouri Constantine 1  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***L'autre facette de la guerre de libération :  
quand l'espoir et l'amour se conjuguent en temps  
de guerre – témoignage du martyr  
Mustapha BEKKOUCHE (1930-1960) –***

*Le fardeau du passé pèse en chacun de nous* disait Nelson Mandela dans son discours d'investiture en Afrique du Sud, le 25 mai 1994. La guerre de libération nationale est la plus rude épreuve sanglante qu'a connue l'Algérie, un cataclysme sanglant et l'indépendance était au prix d'un lourd tribut.

Cinquante-six ans après l'indépendance, l'Algérie a du mal à oublier. Lancinés toujours par les spectres de souffrances du passé, présentement, nous faisons partie de ces communautés appelées par Amine Maalouf *Communautés blessées*<sup>1</sup>. *Les pertes humaines ont été une terrible tragédie, L'Algérie a perdu, pendant la guerre, le dixième de sa population*<sup>2</sup> déclarait le président feu Houari Boumediène lors d'une interview avec *Témoignage Chrétien* en juin 1971 qui

---

1. Amine Maalouf. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset, 1998, p. 45.

2. Xavier Yacono. « Les pertes algériennes de 1954 à 1962 ». *Revue des mondes des musulmans et de la méditerranée*, N° 34, 1982, pp. 119-1934. [En ligne] [https://www.persee.fr/doc/remmm\\_0035-1474\\_1982\\_num\\_34\\_1\\_1963](https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1982_num_34_1_1963).

recensait à l'époque les pertes humaines en Algérie de la période s'étalant entre le 1<sup>er</sup> novembre 1954 et la fin juillet 1962. Plus de 200 militants de la cause nationale, sur les 2000 condamnés à mort ont été exécutés entre 1956 et 1962 <sup>1</sup>. Parmi eux, nous avons une des « icônes de la révolution algérienne » : Mustapha Bekkouche. C'est au nom d'un devoir de mémoire envers toutes ces victimes que nous revenons aujourd'hui sur ce héros de la révolution.

En effet, nombreux sont ceux qui connaissent le chahid Mustapha Bekkouche, le combattant incarcéré à plusieurs reprises : en 1954, il fut emprisonné à Coudiat (Constantine), à Barberousse et Berrouaghia, arrêté à nouveau des années plus tard, à El Milia, près de Jijel, puis exécuté le 2 novembre 1960, à la fleur de l'âge... il avait 30 ans.

Très peu sont ceux qui connaissent Mustapha Bekkouche l'écrivain, Mustapha Bekkouche le poète dont les écrits sont là pour rappeler jusqu'à la fin des temps l'atrocité coloniale. Que cet homme était *un flamboyant chant de novembre qui a fracassé le récit colonial* <sup>2</sup>.

C'est ainsi que se trace l'objectif de cette modeste contribution intitulée L'autre facette de la guerre de libération : quand l'espoir et l'amour se conjuguent en temps de guerre -témoignage du martyr Mustapha Bekkouche (1930-1960) - qui aspire à approcher Mustapha Bekkouche, l'homme à double absolution : celle du chahid et celle de l'homme de lettre<sup>3</sup>.

---

1. Abdelkader Bachir. « Massacres du 8 mai 1945 : N'oublions pas les Chouhadas ! », Réflexion, 08 mai 2014. [En ligne] [https://www.reflexiondz.net/N-oublions-pas-les-Chouhadas-\\_a36370.html](https://www.reflexiondz.net/N-oublions-pas-les-Chouhadas-_a36370.html).

2. Mustapha Bekkouche. « Le passeur de rêves ». ANEP éditions, 2017, p. 7, dont la préface intitulée « Le Poème debout de Novembre », signée Mustapha Benfodil.

3. Mustapha Bekkouche. *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*. Éditions ANEP, 2004, p.7. Préface de Hamid Grine (journaliste, écrivain et homme politique algérien).



*En réalité, nous avons beaucoup hésité avant de choisir le sujet car l'œuvre entière constitue une matière très féconde pour des lectures littéraires originales et fécondes.*

*On peut par exemple s'intéresser à la géophilosophie littéraire (Deleuze, Gattari, Michel Foucault) dans l'œuvre de Mustapha Bekkouche. Nous avons bien relevé cet amour pour la philosophie et pour la sagesse notamment dans *Journal d'un oublié*<sup>1</sup> qui suggèrent des séquences de méditation foisonnant de grandes vérités sur la vie et sur la mort.*

C'est aussi le cas de son recueil de poèmes « Le passeur de rêves »<sup>2</sup>, qui propose de belles réponses aux questions philosophiques<sup>3</sup> que nous pourrions soulever telles que « qui sommes-nous ? », « d'où venons-nous ? », et « où allons-nous ? » dont le fil conducteur reste l'amour.

Étudier *l'hétérotopie*<sup>4</sup> chez Mustapha Bekkouche, ce vocable cher à Foucault ou encore réfléchir sur Bekkouche *Le nomade intellectuel* selon Kenneth White<sup>5</sup>. Sinon pour faire simple, consacrer une étude aux influences historiques et littéraires ayant amené l'auteur à l'écriture. Des thèmes universels sont introduits dans l'œuvre du chahid et l'intérêt que nous portons pour sa poésie se justifie par un enjeu purement littéraire.

Véritablement, la guerre a bouleversé les pratiques littéraires de par le monde.

---

1. Mustapha Bekkouche. *Journal d'un oublié*, Éditions ANEP, 2002.

2. Mustapha Bekkouche. « Le passeur de rêves », ANEP éditions, 2017.

3. Didier Du Blé. « Pour parler de philosophie ». Revue Indépendante, N°342, 18 Août 2014. [En ligne] <http://revueindependante.over-blog.com/2014/08/pour-parler-de-philosophie.html>.

4. Une localisation physique de l'utopie. Ce sont des espaces concrets qui hébergent l'imaginaire.

5. Dans le sens de « nomadiser » d'une culture à l'autre à travers le monde afin de retrouver et d'exprimer une relation directe, « immédiate », avec la terre.

Pour le cas de l'Algérie, nous avons assisté à deux catégories d'écrivains : ceux qui sont devenus des combattants, plusieurs se sont engagés dans la guerre pour témoigner et dénoncer son atrocité, la torture, les souffrances du pays, l'ampleur de la violence et de la colonisation, nous citons à juste titre Jean el Mouhoub Amrouche, Mohamed Dib, Kateb Yacine, Nadia Guendouz, Mustapha Lachraf Bachir Hadj Ali, Moustapha Boulanouar, Noureddine Aba et beaucoup d'autres.

La guerre et la poésie sont intimement liées. La guerre est semblable à toutes les guerres dans l'histoire d'après Amin Khan <sup>1</sup> mais elle est aussi *une guerre sémantique, un opaque et perpétuel affrontement sur le sens de la réalité vécue, subie, infligée, comprise, désignée, racontée, restituée, subtilisée, sublimée, occultée par les uns et par les autres* <sup>2</sup>.

Josiane Grinfas, auteur de l'ouvrage intitulé *La résistance en poésie : Des poèmes pour résister*, revient sur l'étymologie du mot « poésie » afin d'expliquer le lien étroit entre la guerre et la poésie, pour elle, *écrire, c'est agir, faire, pouvoir ; c'est l'étymologie même du mot « poésie »*. *Les mots des poètes s'adressent à des milliers d'hommes et de femmes dans les maquis, les prisons, les camps et les aident à tenir. Des mains anonymes les recopient sur les murs des villes, à côté des affiches et des avis de l'occupant. La poésie rejoint la Résistance et l'on n'a jamais autant lu de poésie.*<sup>3</sup> Mustapha Bekkouche fait partie de la deuxième catégorie, celle que la guerre a transformée en écrivains poètes. Tel un orfèvre, il a usé de sa plume pour la liberté de sa patrie spoliée et pour vivre dignement.

Le contexte d'écriture de la poésie de Bekkouche est la guerre de libération. Publiée à titre posthume, la poésie écrite pendant son

---

1. Poète algérien contemporain.

2. Amine Khan. « Poètes et Soldats ». 2016. [En ligne] [https://www.huffpostmaghreb.com/amin-khan/histoire-poésie-algerie-france-guerre\\_b\\_8600820.html](https://www.huffpostmaghreb.com/amin-khan/histoire-poésie-algerie-france-guerre_b_8600820.html).

3. Josiane Grinfas. *La résistance en poésie : Des poèmes pour résister*. Magnard, Collection Classiques et contemporains, 2008.

incarcération (d'après le témoignage de sa fille Fatima Bekkouche) est très singulière et dépasse largement les circonstances dans lesquelles elle a été produite où émergent un convoi d'émotions qui s'attachent à l'expression de sentiments tels que l'exaltation, la peur, la colère, l'incompréhension, la fascination, la résignation, la souffrance.

Un enjeu et plusieurs interrogations ainsi formulées :

Est-il possible d'écrire alors qu'on a la personnalité meurtrie ? Est-il convenable d'écrire en ayant l'impression d'avoir tout perdu et que plus rien n'est encore à perdre ? Est-il commode d'écrire dans une Algérie atterrée qui n'est plus sienne, qui appartient aux autres, qui ratifie des règles ordonnées par ces autres et où l'on se sent comme un apatride ? Est-il permis de rêver d'amour et d'espoir tout en sachant que le background est charrié par des moments amers passés dans les prisons de Barberousse et de Berouaguia, des moments chargés de souffrances, d'humiliation et de terreur ?

Toutes ces questions nous mènent inéluctablement vers une interrogation majeure : que peut finalement la poésie en temps de guerre ou contre la guerre ? En d'autres termes, peut-on être *porteur de rêves* en temps de guerre ?

Pour répondre à ces questions, une lecture thématique (J.-P. Richard) s'avère incontournable pour montrer que l'abondance de certains thèmes relatifs à l'amour, à l'espoir et à la liberté dans l'œuvre de Bekkouche semble être une forme de symbiose que l'auteur tente de trouver : avec soi-même et avec le monde. Une situation singulière qui nous laisse un peu perplexes car les écrits sont ceux d'un *condamné à mort qui regardait son destin en face. Regarder la mort en face, là les yeux dans les yeux, la scruter, l'attendre avec sérénité le sourire aux lèvres*, disait Hamid Grine dans la préface de *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*<sup>1</sup> au sujet du chahid.

---

1. Mustapha Bekkouche. *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*. Éditions ANEP, 2004, p. 5.

Nous gardons la définition claire et précise de J.-P. Richard du thème : *un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixes, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde*<sup>1</sup>, le thème dans une œuvre est un signe, une indication de *l'être-au-monde* spécifique à l'écrivain dont l'identification dépend de la récurrence du thème lui-même dans l'œuvre en tenant compte de sa *qualité topologique*. Le sens sera attribué aux différentes connexions que composent ces thèmes entre eux.

Notre réflexion dans le cadre de cette journée d'étude consacrée à l'écrivain a été bien cernée et ne peut se révéler exhaustive car cela imposerait le recours à l'analyse des techniques d'écriture et/ou aux procédés romanesques déployés par l'écrivain. L'étude requerrait alors la prise en charge de deux aspects importants, voire associés, celui de la vie du martyr et de l'ensemble de son œuvre. Cela déborderait le cadre de notre projet du moment.

Par conséquent, nous avons estimé que sur un groupe de poèmes soigneusement choisis, nous pourrions mettre en lumière ces thèmes appontés dans son recueil *Passeur de rêves*, conçu comme un florilège et publié en 2017 par les éditions L'ANEP<sup>2</sup>. Ce recueil de 94 pages regroupe 41 poèmes préfacés par le journaliste-écrivain Mustapha Benfodil, représente un pan d'histoire marqué par les élans de l'âme d'un combattant qui s'est battu pour son identité, pour sa patrie et pour sa liberté. Celles-ci ne se sont rencontrées qu'après sa mort.

Le titre du recueil à lui seul abrite dans ses tripes un questionnement complémentaire à ceux précédemment soulevés : De quoi nos rêves sont-ils faits pour pouvoir les faire passer ?

---

1. Jean-Pierre Richard. *L'univers imaginaire de Mallarmé*. Seuil, Collection Pierres vives, 1962, p. 24 et 26.

2. Entreprise Nationale de Communication d'Édition et de Publicité.

La psychanalyse, notamment celle de Freud<sup>1</sup>, considère le rêve comme une manière d'apprivoiser la réalité amère, que les rêves sont aussi des messages voire des guides pour nous préparer à l'avenir.

Il s'agit là de poèmes qui sont loin d'être des élégies nostalgiques sur un paradis perdu. C'est une poésie qui *transcend les affres de la vie carcérale dans les geôles de l'occupation*<sup>2</sup>, *constitue un chemin d'espoir qui (...) transforme les barreaux en ailes d'Albatros et de faucon des Aurès*.<sup>3</sup>, pour garder les propos de Mustapha Benfodil.

La poésie de Bekkouche laisse percevoir une écriture entrelardée de thèmes qui puisent dans les idéaux universels de la résistance tels que l'amour, la liberté, l'espoir, la paix et la fraternité, en s'élevant contre l'égoïsme et l'inhumanité. C'est une certaine manière d'être au monde, mais c'est aussi une écriture militante, parfois lyrique, écrite dans un langage singulier mais commun, celui du peuple, à la fois exaltant et unificateur qui tend à ranimer le cœur de chacun. La prison n'était pour le poète qu'un lieu de méditation.

Le thème de l'amour tel qu'il a été évoqué dans le recueil incarne plusieurs types et degrés. À travers de somptueuses fulgurances poétiques et allégoriques, nous retrouvons un large éventail de sentiments différents : désir passionné, amour romantique, amour familial, amour platonique et aussi amour religieux.

Le premier amour dont il est question dans *Passeur de rêves* est l'amour de la patrie, amour indéfectible.

Dans le premier poème intitulé *Tous les jeudis*<sup>4</sup>, écrit le 22 mai 1955, le poète montre que sa patrie mérite tous les sacrifices,

---

1. Sigmund Freud. *Le rêve et son interprétation*, 1899. Traduit de l'Allemand (en 1924) par Hélène Legros. Paris : Les Éditions Gallimard, 1925, [En ligne] [http://classiques.uqac.ca/classiques/freud\\_sigmund/reve\\_et\\_son\\_interpretation/le\\_reve\\_et\\_son\\_interpretation.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/reve_et_son_interpretation/le_reve_et_son_interpretation.pdf).

2. Mustapha Bekkouche. « *Le passeur de rêves* ». ANEP éditions, 2017. p. 9.

3. Ibid.

4. Ibid., p. 17.

que l'amour qu'on lui témoigne est comparable à celui qu'on porte pour nos mères :

« O, notre mère ! Algérie notre reine

Tu sauras rendre à ces hommes, tes enfants

Qui pour toi viennent de tomber par centaines

Qui ont souffert toutes les douleurs et les peines » (p. 17)

Le deuxième amour est mystique et ne se donne pas à voir ou à lire ouvertement dans le recueil, il s'agit là d'une part de mysticisme non négligeable. À travers le poème *Ô toi qui doute*<sup>1</sup>, écrit un 27 mai 1955, le poète tente l'ineffable, suscite et sollicite le sacré. Une forme de méditation intérieure que revêt l'amour spiritualisé. Le poète y trouve refuge car la quête de la foi dans ce poème est un remède aux maux de l'âme et passe. Nous arrivons facilement à identifier ses trois moments : contemplation, reconnaissance procurant soulagement et guérison :

1<sup>er</sup> moment : contemplation :

« Ô toi qui doutes, penses-tu seulement dire  
Qui créa le coq et lui donna cette voix ?  
Penses-tu me dire aussi pourquoi tant de fois  
Et par quel miracle, quand tu semblais mourir,  
Tu reviens à la vie, quand le coq a chanté ?  
Qu'est ce que la mort si ce n'est qu'un long sommeil ? »  
(p. 18)

2<sup>ème</sup> moment : reconnaissance et croyance :

« Que tu le veuilles ou non, il est un Dieu  
Quelque part, attendant sans impatience  
Que tu Le pries, un moment, que tu L'adores  
Quand la nuit n'est plus et le jour pas encore » (p. 18)

---

1. Ibid., p. 18.

3<sup>ème</sup> moment : Soulagement et guérison :

« Si, comme moi, tu veux guérir, ami très cher,  
Viens aux sources de la Foi, viens boire ! » (p. 19)

L'amour passion est présent de bout en bout dans le recueil de Mustapha Bekkouche. *L'ombre de Vénus*<sup>1</sup> n'est que l'avatar d'un amour sensuel où le poème nous renvoie l'image d'une femme sensuelle dont le corps éveille les sens du poète.

« Tout contre moi  
Tu frémissais d'émoi.  
J'ai bien vu  
Ton corps nu  
Mais pas l'amour que j'attendais de toi  
Le désir  
De mourir  
Subitement me prit  
Tu eus la présence d'esprit  
de me sourire  
Et de redire  
Une autre fois :  
Je t'aime  
Plus que moi-même !  
Ne vois-tu pas comme je frissonne  
Quand je me donne ?  
Non seulement je t'aime mais je t'adore  
Prends-moi, chéri, prends-moi encore !  
Je n'avais plus le choix.  
Ces mots entendus  
Ce corps étendu  
Ce regard plein d'amour  
Ces beaux cheveux lourds  
Ce front très pur

---

1. Mustapha Bekkouche. « Le passeur de rêves ». ANEP éditions, 2017, p. 20.

Ces seins si durs  
Ces joues si roses  
Cette tête irréaliste  
Ces épaules si belles  
Cette belle poitrine  
Cette taille si fine  
Ce nombril mignon  
Ce ventre si blanc  
Cet hymen généreux  
Ce corps heureux  
M'ont rendu fou de joie » (p.p. 20-21)

Dans un autre long poème- de presque une centaine de vers-intitulé « s ? »<sup>1</sup> il relate l'histoire d'un amour contrarié à cause des traditions entre Elle qui s'appelle Louisa et Lui, Chérif. Ce poème d'amour devient un discours d'amour :

« Pourquoi donc viens-tu troubler ma solitude  
Et raviver en mon cœur déjà si meurtri  
Cette chaleur dont-il n'a plus l'habitude  
Puisque tu ne peux rendre ce que tu m'as pris ?

Quand Je t'ai vu partir sans espoir de retour,  
En oubliant nos joies, nos rires et nos jeux,  
J'ai failli mourir-hélas !-avec mon amour.  
Je suis encore vivant, en ces mêmes lieux !

L'homme s'adapte jusque dans la souffrance.  
Dans mon âme j'ai vu le calme revenu  
Dans mon cœur, j'ai senti se faire le silence  
Profond et triste silence d'un cœur déçu !

Veux-tu Louisa, ressusciter mon calvaire,  
Jouir de mon malheur et admirer les ruines  
Qui sont ton œuvre ? Tu viens la parfaire,

---

1. Ibid., pp. 26- 30.



L'achever ici même j'imagine ?

[...]

Elle

Que dis-tu, Chérif ! Ces vers pleins d'amertume  
Pour moi qui t'aime sont autant de souffrances !  
Ce feu dont tu dis que la flamme s'allume,  
Pas un instant n'a cessé de brûler mes sens.

Je comprends ton martyr, pour l'avoir subi !  
Je n'ose pas ajouter que je t'aime encore,  
Après mon départ qu'explique un alibi.  
Je n'essaierai point de justifier mon tort !

Je viens cependant me mettre à genoux,  
Demander en femme que la passion dévore,  
De l'amant que le désespoir a rendu fou,  
Le pardon pour la maîtresse qui l'implore !  
Moi aussi j'ai souffert, moi aussi j'ai pleuré !...  
J'ai hurlé bien souvent dans mille cauchemars  
Ton nom qu'en rêvant j'ai tant de fois murmuré  
Devant ton image à l'abri des regards. » (pp. 26-30)

L'amour impossible trouve aussi sa part dans ce recueil de poèmes. Dans le poème intitulé *La F...de l'autre*<sup>1</sup>- le mot « censuré » nous laisse penser au mot « femme »-, le poète déplore une situation amoureuse compliquée, difficile à vivre et douloureuse, celle d'aimer l'épouse d'un ami fidèle, c'est un entre-deux sans issue (s) :

« Quand le cœur contre la raison se rebelle  
Il faut se préparer à souffrir  
C'est un malheur que d'avoir le désir,  
Que d'aimer l'épouse d'un ami fidèle !  
  
C'est un tragique dilemme que celui-ci :  
Ton amour ou son estime

---

1. Mustapha Bekkouche. « Le passeur de rêves ». ANEP éditions, 2017, p. 31.

Le suicide ou le crime ?  
Quand mon cœur bat très fort, ma raison se durcit.  
Je mourrai si je renonce à ton amour  
C'est mon cœur qui le veut  
Mais ma raison ne peut  
Trahir un ami et me harcèle nuit et jour. » (p. 31)

L'amour platonique associé à l'indifférence de l'être aimé, nous les retrouvons dans le poème *Belle*, écrit en février 1956, à la page 23 du recueil. C'est un amour extatique entremêlé de souffrance et de désir dévorant émanant du silence de l'être aimé :

« Mon cœur à la dérive sur l'Océan de l'amour  
S'accroche à ton silence avec la force du naufragé  
Le désespoir et l'espérance le soutiennent tour à tour  
Contre ton indifférence dans le duel engagé  
Remporté sur les vagues d'une passion farouche  
Il se débat contre la tempête qui fait rage  
Tantôt il croit saisir un oui à l'horizon de ta bouche,  
Et tantôt il croit sombrer au non de ton visage.  
Toujours indifférente à mes souffrances,  
Tu passes devant moi comme un lointain navire  
Ton nombre indifférente à ma douleur  
Passe devant moi comme un lointain navire  
Elle vogue sur la route du bonheur.  
Ombre qui file sur les eaux bleues de l'océan  
Tu t'éloignes sans laisser la moindre trace  
Ô belle pour qui me submerge la passion  
Dis-moi seulement qu'en ton sein il n'y a point de place. »  
(p.31)

L'amour n'est pas réservé uniquement à l'être cher, dans le poème *Liberté*<sup>1</sup>, le poète tel un crève-cœur, exprime les peines et les sacrifices endurés pour arracher sa liberté volée :

---

1. Ibid., p. 34.

« Liberté ! C'est pour toi que je suis en prison,  
Que je souffre avec d'autres camarades.  
Chacun de nous a des enfants, une maison...  
Une femme.  
Liberté ! C'est pour toi que je suis en prison,  
Si je souffre, si j'ai faim, si j'ai froid  
Liberté, c'est pour toi.  
Si j'oublie ma maison  
Une femme, des enfants et un toit  
Liberté, c'est pour toi ! » (p. 34)

D'autres poèmes peuvent être rajoutés à cette thématique, nous citons *Rayon de soleil* (pp. 24 -25), *Ses cheveux* (p. 43), *Lueur* (p. 50 et 51), *Les passantes* (p. 55), *Près de moi* (p. 59) ; *Tombe glacée* (p. 61) et *Premier baiser* (p. 65).

Dans *Passeur de rêves*, l'espoir est inhérent à l'amour, les objets d'amour deviennent sources d'espairs. L'auteur retrouve par exemple l'espoir dans l'amour et le soutien de ses proches et amis. Dans son poème *Tous les jeudis*, le poète montre comment la visite des proches du prisonnier est origine d'alacrité et d'espoir :

« Vous venez tous les jeudis, dans les prisons  
Rendre visite, l'espoir et le sourire  
Un sourire charmant éclaire ma prison  
Quand  
Dehors, citoyens de seconde zone,  
En prison nous ne sommes que des numéros. » (p. 17)

À travers le poème *lettre d'un ami*<sup>1</sup>, *Mustapha Bekkouche* manifeste l'endurance d'un cœur dévasté par les afflictions :

« Mon bel ami, ta lettre me reconforte  
Mon cœur est confus par ce qu'elle m'apporte  
De chaleur et de fraternelle tendresse.

---

1. Ibid., pp. 62, 63.

Combien j'approuve la digne sagesse  
Qui t'inspira des conseils de cette sorte !  
Combien léger est devenu mon chagrin  
Issu d'un injuste et sombre destin [...]  
Quand l'homme s'adapte à la peine la plus forte  
Pourquoi doit-on éprouver de la haine  
Ou de la vie se forger une idée malsaine  
La prison ne change rien à mon honneur  
Et je fais de mon chagrin un bonheur  
Qui ferme au désespoir en moi la porte. » (pp. 62, 63)

*Levons-nous*<sup>1</sup> est un autre poème qui invite à la résignation et à garder l'espoir :

« [...] Je suis, parmi tant d'autres, un prisonnier,  
Mon seul crime est de vouloir être libre  
Il me faut, comme tant d'autres me résigner  
À mon destin, lui sourire et le vivre !  
Aux faibles de gémir, aux lâches de se plaindre  
D'un cruel destin mais qu'ils savent irréversible.  
Il ne sert à rien de pleurer ou de geindre  
Quand on ne peut éviter son doigt invisible.  
Si vous êtes, mes amis, tous d'accord avec moi,  
Chantons, dansons, crions à longueur de journées  
À chacun d'oublier qu'il est loin de chez soi  
Pour un jour, des semaines ou des années. » (pp. 32,  
33)

Les poèmes *Souriez* (p. 35) et *Souriez mes enfants*, (p. 88) sont d'autres poèmes porteurs d'espoir et où se rêve un futur utopique :

« Souriez, mes enfants, au soleil qui paraît, au jour qui  
se lève  
Séchez vite vos larmes, cessez de pleurer  
Un passé qui n'est plus et qui ne sera point !

---

1. Ibid., pp. 32, 33.

Regardez devant vous, là-bas à l'horizon,  
L'astre qui monte des profondeurs de la nuit  
Vendez à la liberté qui sort d'impression vos petites  
mains  
Si les portes de l'amour étaient bien closes  
Et parce que vos cœurs ont trouvé des cœurs sincères  
Oubliez maintenant les jours sombres  
Et ne vous rappelez seulement. » (p. 88)

Commémorer les martyrs de la révolution, c'est valoriser des hommes et des femmes qui se sont sacrifiés pour que des générations futures vivent dans la liberté, la dignité et la sérénité en leur léguant un passé glorieux de quoi ils seront fiers. Des hommes et des femmes qui ont compris- tout comme ces grands savants et penseurs- qu'en temps de guerre la mort est martyr, l'exil est tourisme et que la prison est un lieu de méditation. Mustapha Bekkouche demeure comme l'a si bien dit Mustapha Benfodil *une ode vivante à novembre ...Un héros est mort et un poète, un poète incandescent, a pris sa place, ramassé son étendard et repris sa parole*<sup>1</sup>.

Mes frères n'oubliez pas les martyrs...

## Bibliographie

- BEKKOUCHE. M, (2017), *Le passeur de rêves*, Éditions ANEP.
- BEKKOUCHE. M, (2004), *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*. Éditions ANEP.
- BEKKOUCHE. M, (2002), *Journal d'un oublié*. Éditions ANEP.
- BACHIR. A, (2014), « Massacres du 8mai 1945 : N'oublions pas les Chouhadas ! », dans *Réflexion, 08 mai 2014*. [https://www.reflexiondz.net/N-oublions-pas-les-Chouhada-\\_a36370.html](https://www.reflexiondz.net/N-oublions-pas-les-Chouhada-_a36370.html).
- DU BLE. D, (2014), « Pour parler de philosophie », dans *Revue Indépendante*, n°342,18 Août 2014. <http://revueindependante.over-blog.com/2014/08/pour-parler-de-philosophie.html>.
- GRINFAS. J, (2008), *La résistance en poésie : Des poèmes pour résister*. Magnard, Collection Classiques et contemporains.

---

1. Mustapha Bekkouche. « Le passeur de rêves ». ANEP éditions, 2017, p. 14.

KHAN. A, (2016), « Poètes et Soldats », [https://www.huffpostmaghreb.com/amin-khan/histoire-poesie-algerie-france-guerre\\_b\\_8600820.html](https://www.huffpostmaghreb.com/amin-khan/histoire-poesie-algerie-france-guerre_b_8600820.html).

MAALOUF. A, (1998), *Les identités meurtrières*. Paris, Grasse.

RICHARD. J-P, (1962), *L'univers imaginaire de Mallarmé*, Seuil, Collection Pierres vives.

YACONO. X, (1982), « Les pertes algériennes de 1954 à 1962 », dans *Revue des mondes des musulmans et de la méditerranée*, n°34, 1982, pp. 119-1934. [https://www.persee.fr/doc/remmm\\_0035-1474\\_1982\\_num\\_34\\_1\\_1963](https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1982_num_34_1_1963).

FREUD. S, (1925). *Le rêve et son interprétation*, 1899. Traduit de l'Allemand (en 1924) par LEGROS, Hélène. Paris : Les Éditions Gallimard, 1925 [http://classiques.uqac.ca/classiques/freud\\_sigmund/reve\\_et\\_son\\_interpretation/le\\_reve\\_et\\_son\\_interpretati](http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/reve_et_son_interpretation/le_reve_et_son_interpretati)

**Meriem BOUGHACHICHE**

Université Frères Mentouri Constantine 1  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***Message d'outre-tombe et autres nouvelles :  
écrin d'une allégorie, rhétorique d'une œuvre  
posthume de Mustapha BEKKOUCHE***

Dans cette journée consacrée au chahid Mustapha Bekkouche, il convient qu'honorer en tant que martyr de la révolution, il le soit également dans les Lettres pour les quelques textes qui ont pu échapper à la destruction dans les années 50 et notamment pour ce *Message d'outre tombe*, à travers une lecture de son œuvre posthume.

C'est donc en partant d'un cheminement esthétique que je me propose de lire ce que son œuvre posthume nous invite à réfléchir dans cette journée de lectures croisées où toutes les interventions présenteront des explorations rigoureuses, riches et variées de textes publiés à titre posthume sous l'éclairage historique, philosophique, linguistique et littéraire.

La lecture que je me propose tourne autour de trois axes. Le premier se veut une lecture contextuelle qui interroge les circonstances de la production et ce que l'acte d'écrire signifie pour l'auteur, le second montre une œuvre aux frontières du genre narratif et philosophique, quant au troisième, il est inhérent à l'esthétique de l'œuvre.

Et toute la lecture rend compte de la figure de l'écrivain et de sa façon d'être dans ses écrits, étant simultanément lecteur d'autres textes et imprégné de culture rhétorique et de lectures en philosophie.

C'est aussi pour rendre compte de l'étendue d'une œuvre écrite sous l'emprise de la détention, se posant des questions sur le sens de la vie, l'existence, l'humanité et révélant des arcanes poétiques et une allégorie.

### **1. Écrire sous l'emprise de la détention**

À priori, une lecture s'impose : on ne peut concevoir la portée morale, philosophique et littéraire en dehors de cette conjoncture des récits, conjoncture clairement annoncée par des signes manifestes traduisant les circonstances de la rédaction : *L'ange de minuit. Salle 15, le 15 mars 1956...* des textes manifestement écrits dans le climat psychologique de la détention : des mois de condamnation, de privation de liberté, c'est-à-dire tout ce que signifie la vie au bagne.

Ce qui semble évident c'est que, dans ces récits, Mustapha Bekkouche transcrit des scènes de vie la quotidienne, ce qu'il retient de la littérature populaire, les légendes qui circulaient au sein des pénitenciers, autant d'évocations de souvenirs et aussi de la reconstitution qui passe par le prisme de la subjectivité de l'auteur, son désir inconscient ou volontaire de donner aux faits un tour qui serve ses intentions, et enfin les caprices de son imagination. ...

Face à ce climat d'enfermement, l'évasion se fait par la libération de la parole, la thérapie par la plume. Ainsi la mise en œuvre et l'écriture deviennent un acte de résistance.

Sur le plan de l'écriture, la simplicité du vocabulaire et la sobriété de la syntaxe confèrent à l'ensemble des récits un naturel et une transparence remarquables. Mais l'affirmation de cette facilité peut apparaître comme un paradoxe car on ne peut pas lire un



texte ayant une dimension philosophique comme un simple texte narratif.

Ce serait également une erreur de le lire que sous l'éclairage philosophique : la teneur poétique et celle romantique annoncent la couleur, les mots en eux-mêmes donnent le ton.

Mon propos a donc l'ambition, si modeste soit-elle, d'effacer cette apparente contradiction par une lecture permettant d'approfondir certains aspects caractéristiques de l'écriture de Mustapha Bekkouche (l'expression de l'inconscient, les images poétiques, sa vision du monde) à travers l'énonciation et ses modalités.

Dans la quasi-totalité des récits, il est question d'une narration où prime le ton confessionnel et la technique de l'aveu : il s'agit, en fait, d'une double confession : le narrateur, souvent personnage, se confie aux autres personnages mais aussi au lecteur. L'échange des lettres, qui nous rappelle le style épistolaire, accentue la fonction communicative du narrateur : « *Mon frère, mes frères, mon père vénéré, mon ami...* », et son désir d'établir une communication par le narratif. La fréquence de l'épistolaire dans les récits explique ainsi le besoin incessant du sujet écrivant de s'exprimer à travers la correspondance pour garder un contact permanent avec les proches et le monde. C'est ce que révèle le mode énonciatif dans l'ensemble des récits

D'autre part, le cadre spatial est très significatif à travers la référence au désert avec tout l'imaginaire que cet espace véhicule, une référence qui ne peut passer inaperçue, qui n'est pas anodine : c'est le nomadisme, Biskra, la vie bédouine : *Le porteur d'eau, Amour et cœurs d'airain, La rose de son choix, Ma décision était prise Jeune médecin du Sud, À la fontaine des deux palmiers (conte du désert)*, portent l'empreinte de cette vie. S'agit-il de l'inconscient de l'auteur qui inscrit ses personnages dans cet espace de par ses origines, des ancêtres ? Une hypothèse facile à valider. L'autre hypothèse dans laquelle on n'a pas vraiment besoin de recourir à la biographie de l'auteur est celle qui explique la fonction symbolique

du désert comme espace de liberté, aux antipodes de la ville, du village français ou arabe, de la prison, de la captivité, de l'enfermement, de la réclusion.

Encore une fois c'est l'écriture qui est l'ultime ressort de Mustapha Bekkouche, une échappatoire de ce milieu carcéral dans lequel il vivait.

## 2. Une double réflexion sociale et philosophique

Le deuxième aspect que je voudrai montrer est cette double réflexion sociale et philosophique conjugée en récits à travers des thèmes qui sont autant de facettes d'une même et seule œuvre : la vie, l'amour, la lutte, la violence et la mort.

Une œuvre qui nous fait connaître des personnages passionnés, intelligents, intéressants et saisissants, où il est souvent question d'un personnage jeune qui s'initie à la vie mais sort d'une scène avec sa première ride d'homme tel que le laisse apparaître le récit du *Scorpion*.

Mais la typologie des personnages varie d'un récit à un autre, comme par exemple dans *Le voleur de rêves*, où l'on assiste à un personnage loufoque dans un registre humoristique : c'est l'histoire d'un (pour reprendre le portrait même que le narrateur brosse) « *gentleman cambrioleur* », très sûr de lui, qui vante les mérites de son métier toujours accompagné de Maryse, sa belle chienne, grande séductrice des chiens de garde car « *c'est un moyen infail- lible de neutraliser les chiens quand on ne veut pas les avoir sur les ta- lons* » (p. 169), se plait-il à le dire. On ne peut qu'être complice avec ce personnage énigmatique et intrigant, un malheureux voleur quand un jour, et au cours de ses expéditions nocturnes, il entre dans une maison et succombe au charme d'une belle dormeuse renonçant à son noble métier se contentant de la contempler. Il devient ainsi un voleur de rêves... ce texte inachevé nous laisse sur notre soif. Mais derrière cette typologie de personnage, il y a toute une philosophie de l'amour.

Longues méditations sur le sens de la camaraderie : *Le message d'outre tombe ou l'homme qu'elle attendait* est un bel exemple d'un humanisme en temps de guerre : le récit s'ouvre sur l'impatience d'un jeune soldat qui a hâte de revoir son camarade, un lieutenant, que les hasards de la guerre avaient séparés trois années auparavant. Arrivé à la maison de son camarade, sa femme lui annonça sa mort et lui confia une lettre contenant un message du mort. Oxymore, cette lettre va changer le cours de sa vie et le message du mort lui donne tout l'espoir qui clôt le récit, une vie, une femme, une famille, en voici un extrait :

*Mon frère*

*Celui qui écrit ce message est un homme condamné. Il laisse derrière lui une femme et un enfant dont personne ne prendra soin. Tu m'as dit tant de fois que tu aurais voulu avoir un enfant comme mon fils, que ne peux m'empêcher de penser, sur mon lit de mort, que tu es capable de l'aimer comme s'il était le tien. Si donc, comme je l'espère, tu échappes à ce grand cataclysme, et si tu te rappelles nos communes souffrances, nos espoirs et nos projets, tu reporteras sur lui un peu de cette affection que tu avais pour moi. Si cela n'entrave pas ta propre vie, tu iras de temps en temps le voir et, dans la mesure où tu penses le pouvoir, tu lui apprendras ce que doit être un homme pour mériter l'estime de ses semblables. pp. 30-31.*

Et sur le sens de l'amitié, un autre exemple dans *Amour et cœurs d'airain* : l'amitié de Belkacem Belhomra et Khelifa Ben Amar (amis d'enfance, les plus braves de la tribu nomade des Ouled Sayeh) a tout bravé, amour, passion, mépris, crime et vengeance : une réflexion sur le sens de l'amitié à travers les méandres de la fiction.

L'œuvre nous livre aussi la haute idée que le narrateur se fait de la femme et de l'amour inscrivant ses réflexions télescopées sur les rapports de la conscience creusant inlassablement ce qu'on porte en soi et où le défilé des idées est toujours confronté à l'expérience subjective. S'ajoute à cela le désir de s'enraciner dans l'héritage

culturel et spirituel tout en restant ouvert aux sphères spirituelles et culturelles universelles.

La portée philosophique de l'œuvre permet de véhiculer à grande échelle non seulement des idées de tolérance mais aussi de dialogue, d'échange et de compréhension comme dans *Jeune médecin du sud* qui finit par accepter son identité arabo-musulmane après une déception amoureuse avec une française qui a choisi comme mari un de ses compatriotes.

Dans tous les récits, la narration se fait dans une joute argumentative qui interroge des valeurs humaines comme le montre l'apologue dans ces histoires où il est souvent question d'une réaction et d'une interrogation devant la violence de la société tribale : dans *Le porteur d'eau*, le romanesque se combine au tragique pour le plus grand plaisir du lecteur qui devient sensible à la leçon d'un récit, certes court, mais concentrée comme une fable, fonctionnant comme un apologue autonome : sa finalité est didactique plus que ludique, même si ces deux orientations s'avèrent complémentaires.

Dans toutes les situations exposées il s'agit bien évidemment d'une recherche d'une vérité de l'homme avec raison et morale mais souvent on s'écarte de la logique en accordant la plus grande importance à l'imagination, au rêve et à la liberté : un certain idéal à travers un imaginaire.

### **3. D'un idéal de pensée à un idéal d'écriture**

Et l'on passe d'un idéal de pensée à un idéal d'écriture car la dimension philosophique des récits ne semble pas être incompatible avec un art poétique : si des épisodes de la vie privée et publique de l'auteur convergent vers son œuvre, il faut y ajouter le travail, la création poétique et surtout rappeler que l'auteur est un lecteur de livres inséparables de la littérature et de la philosophie avec une vision rigoureusement méditée dans l'optique d'une certaine modernité. L'idéal d'écriture se trouve dans cette « surréalité »

qui n'est pas un autre monde, mais le point de jonction entre le conscient et l'inconscient, la réalité et la fiction.

Cet idéal s'illustre dans cette thématique chère à l'auteur où la femme est une source d'inspiration, elle est la muse du poète et de l'art, mais elle est aussi représentée comme victime de la société, de ses lois et de ses interdits : les personnages féminins campés dans des milieux différents, la citadine (Zoubeida), la bédouine, la paysanne émancipée (Zahia Badri), sont d'une épaisseur psychologique étonnément vraie et bien qu'elles ne se ressemblent pas physiquement, elles ont du caractère et luttent pour ce qu'elles estiment juste conformément à leur propre système de valeur.

En effet, dans cette représentation de la femme, il y a toute une poésie de l'image qui inscrit l'écriture dans le registre épideictique de la poésie lyrique et la prose se veut une apostrophe à la femme aimée, la femme-rose : *La rose de son choix, Et l'amour fut possible, Jusque dans ses bras...*

L'écriture s'inscrit également dans la modernité poétique des surréalistes par la célébration du corps féminin et de la beauté tout comme l'association de l'amour et de la guerre.

En somme, l'éloge, le blason, comme forme rhétorique antique du registre épideictique, est réinvesti à travers des récits où la femme est valorisée traduisant à la fois un idéal de pensée et un idéal d'écriture.

#### **4. Esthétique d'une forme littéraire brève**

La lecture de l'ensemble des récits arrête le regard dès le premier plan comme dans la lecture d'un tableau. Les yeux balayent les scènes pour découvrir les différents personnages appartenant à divers milieux sociaux : Algériens et Français, citadins et ruraux, bédouins, riches et pauvres, hommes, femmes, vieux et enfants.

L'écriture multiplie les effets de réel donnant l'illusion d'approcher la réalité au plus près, les personnages, choisis pour le type qu'ils

incarnent, font l'objet de portraits fouillés. Les champs lexicaux du corps, des couleurs, des formes et des matières et du caractère apportent des précisions physiques et psychologiques et contribuent à cette fonction « mimétique » à laquelle s'ajoute celle mathésique qui nous fait voir, dans la plupart des récits, le contexte d'une scène et nous informe, par exemple, sur les mœurs de la société bédouine : « *ce que signifie déclencher une nefia* », (p. 90).

Planter un décor, installer une atmosphère avec quelques objets significatifs, instant prégnant, moment chargé de tension ou d'émotion avant que quelque chose n'arrive... bref, tous les éléments constitutifs du genre se réunissent dans l'ensemble des nouvelles.

Nouvelles écrites selon les modes spontanément disciplinés, une lecture qui nous renvoie à l'histoire littéraire du genre nous renseigne sur une certaine culture de l'auteur, offrant des textes richement allusifs convoquant les thèmes propres à la nouvelle du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une composition en variation sur divers thèmes encadrés par une philosophie comme, par exemple, le thème de l'amour tribal avec un dynamisme narratif qui n'exclut pas l'épreuve héroïque.

Ce tissu de résonances renforce la cohésion d'un récit dont l'armature reste, malgré le désordre apparent, un schéma narratif traditionnel : unicité de l'évènement, temporalité unifiée, durée concentrée, rapidité de l'action, fixité des personnages, économie référentielle, effet de suspense, caractérisation des personnages au service de l'émotion, constance psychologique, titre accrocheur, vocabulaire hyperbolique exagérant l'importance des faits, tournures proches de l'oral, narrateur s'effaçant derrière la peinture saisissante de la scène, thèmes renvoyant aux histoires légendaires de l'inconscient collectif, les personnages stéréotypés sont inspirés des figures mythiques et tragiques, polysémie et jeux de mots, jeu sur les noms propres, humour noir, chute...

Précisément c'est cette esthétique de la surprise qui participe à l'originalité de l'ensemble des récits : le principe de la surprise régit la composition et la dynamique de toutes les nouvelles.

Mais là où les choses se compliquent c'est quand la structure de la nouvelle passe d'un niveau à un autre, d'une catégorie à une autre et d'un genre à un autre en jouant sur les multiples registres littéraires que le narrateur manipule : nouvelle réaliste, poétique, introduction de l'élément fantastique (*À la fontaine des deux palmiers*), allure d'une nouvelle policière (*Le scorpion*), voire un conte allégorique.

La thématique centrale expose le cas d'amour qui met à l'épreuve des codes plus proches de la littérature courtoise mais transporté dans l'univers bédouin où l'idéal chevaleresque, le sens de l'honneur, et d'autres valeurs existent aussi mais différemment : *Le porteur d'eau* : le mari trompé qui se présente pour le combat et se laisse vaincre par un père dont le respect de l'hospitalité lui coûte la mort de son fils. Lequel des deux a donné la plus grande preuve d'héroïsme ? Le père choisit les règles de l'hospitalité (trois jours) avant celles de l'honneur pour poursuivre l'amant de sa bru et le punir. De cette structure mentale assez compliquée, il en résulte un récit qui est loin de mettre un terme à la perplexité du lecteur à l'esprit duquel le cas de conscience reste posé en d'autres termes, déplacé en quelque sorte : le fils ne méritait pas cette mort, il voulait juste sauver son honneur, le père avait-il droit de faire justice lui-même ?

Il est évident que la nouvelle a partie liée avec la disposition mentale représentée par le cas. Elle participe à cette attitude de questionnement, et montre une prédilection pour l'insoluble. Elle ne propose pas une résolution à la question posée. La nouvelle, dans sa structure, pèse et mesure les motifs des actions selon les normes de la psychologie, elle confronte les comportements avec les règles en vigueur dans une société bédouine. Or, dans d'autres histoires, la nouvelle apporte, au contraire, une résolution narrative à la controverse qu'elle propose : *L'ange de minuit*, *la rose de son choix*, *Et l'amour fut possible*.

Ainsi, l'ensemble des nouvelles ne dispose pas d'une figure permanente. C'est une structure-cadre qui contient, certes, tous les

récits, mais il s'agit d'un objet mutant qui change constamment de figure mais qu'on reconnaît toujours. La nouvelle est donc protéiforme. On ne saurait lui attribuer une forme propre puisqu'elle change d'aspect sans cesse.

Ainsi ce qui ressort de cette lecture c'est que l'engagement affectif est nécessaire dans la lecture de l'œuvre qui fait naître des sentiments et remue les idées, de telle sorte que le lecteur est impliqué et tout en sachant qu'il est entrain de lire, l'intensité de son identification au personnage ne l'empêche pas de rester attentif à la forme du texte, aux techniques narratives et sa poétique. La dernière impression de cette lecture témoigne donc d'une forme littéraire qui habille toute la pensée critique et la réflexion philosophique de son auteur.

Enfin, pour lire les textes de Mustapha Bekkouche, il faut les considérer comme ce qu'ils sont : une œuvre littéraire avec tout ce que cela implique d'impressions et d'émotions personnelles mais aussi de réflexion fondée sur la culture, le sens de la vie, l'existence, l'amour, la violence, la tolérance et la mort.

Comme le premier mot, le dernier mot de cette intervention sera laissé à Mustapha Bekkouche. Je vous invite donc à savourer ce court et dernier texte du recueil, un conte allégorique intitulé *L'ombre* qui est en fait une allégorie de la mort dans une prose poétique où la beauté du texte est soutenue par une rhétorique des oraisons funèbres :

*Mon ombre se détacha et je la vit tourbillonner à mes pieds, dans même quitter le sol, autour de mon corps immobile, comme pour attirer mon attention. Elle s'enfuit tout à coup et je fus tiré de ma stupeur sans prendre le temps le réfléchir. Je me mis à courir après mon ombre. Je courus si vite et si longtemps que je ne m'aperçus pas qu'à l'horizon le soleil avait disparu. Le crépuscule, ce premier baiser de la nuit sur le front pâle du désert en feu, était tombé quand je rejoignis mon ombre, et quand je la crus saisir, elle se confondit avec l'ombre de la nuit.*



*Je m'arrêtai, haletant, les yeux hagards et le cerveau en ébullition, sans force et sans paroles, l'esprit incapable de la moindre idée. Je sentis se faire en moi un vide immense qui s'étendit lentement à tout mon être en m'accablant de son silence. Je ne devins plus qu'un gouffre béant d'une profondeur incommensurable et d'un calme effrayant.*

*Quand la lune apparut, éclairant de ses faibles rayons l'abîme sans fond où mon ombre était sortie, je pleurais de désespoir et pleurais tant et si bien dans mon effroyable solitude que mon cœur en larmes se fendit. D'un royaume sans limites tel un roi sans diadème, je désespérais de me retrouver dans le gouffre de moi-même, quand mon ombre de nulle part jaillissant, se répandit sur la terre. Méfiante, elle se tint à l'écart et s'immobilisa un instant.*

*- Et bien ! railla-t-elle avec ostentation, et bien ! grouille un peu que je te contemple...Grouille derrière ton ombre, car je suis bien ton ombre fatale, tu ne peux le nier. Ne t'ai-je pas toujours suivi, ou précédé, comme une esclave attaché à tes pas ? Je n'étais alors que ton ombre, mais maintenant tu vas devenir mien.*

*Tu ne ramperas point comme je l'ai toujours fait. C'était dans ma nature que de ramper, mais la tienne est de rester debout et c'est là ta punition. Debout tu resteras et prestement tu vas trotter. Je ne permettrai même pas de t'attacher à mes pieds par les tiens qui m'ont si dédaigneusement foulée jusqu'à ce jour. Derrière moi tu vas marcher. Derrière moi comme un seul homme, et à six mètres exactement.*

*L'ombre fait demi-tour et s'ébranla comme un gigantesque reptile dont j'épousai la forme exacte : lâchement je la suivis. Des myriades brillaient au firmament où mon étoile ne brillait plus, j'étais seul, et seul avec mon ombre qui rampait devant moi à six mètres exactement. Le néant que rien ne peut franchir. Là-bas, les sables mouvants à personne n'offraient leurs mirages. Je savais que là-bas se trouvaient mon nom et mon rang et mes titres et mes diplômes.*

*Combien, en allant m'y enfoncer de plain-pied, je voulais avancer pied dessus, pied dessous avec mon ombre ! Combien, vidé de tout ce qui*

*était moi-même mon ombre, je regrettais de n'avoir pas eu la force d'interrompre volontairement ce voyage absurde à travers un désert inhumain à la clarté blafarde d'une lune agonisante.*

*L'oasis venait à ma rencontre sans que mon ombre en fit obstacle ; elle s'approchait, et moi, à quelques pas de mon ombre, cette ombre gigantesque, si proche et si lointaine, moi qui n'était plus que l'ombre de mon ombre, j'allais vers l'oasis des mirages déverser mes illusions et enterrer mes rêves...pp. 189-190.*

## **Bibliographie**

- ARON.P et VIALA. A, (2005), *Sociologie de la littérature*, PUF, Coll. « Quadrige », Paris.
- BEKKOUCHE.M, (2004), *Message d'outre tombe et autres nouvelles*, ANEP, Alger.
- DUCHET.C, (1979), *Sociocritique*, Nathan, Paris.
- DUPIEZ. B, (1984), *Gradus. Les procédés littéraire*, UGE, « 10 /18 », Paris.
- FONTAINE. D, (1993), *La Poétique*, Nathan, Paris.
- GROJNOWSKI, D. (1993), *Lire la nouvelle*, Dunod, Paris.
- HOEK. L-H, (1981), *La marque du titre : dispositif sémiotique d'une pratique textuelle*, Mouton, Paris.
- RULLIER-THEURET. F, (2006), *Les genres narratifs*, Ellipses, Paris.

**Radouane AISSANI**

Université Frères Mentouri Constantine 1  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***Histoire de la mémoire et mémoire de l'Histoire :  
le cas Mustapha BEKKOUCHE***

L'entrecroisement de la fiction et de l'Histoire engendre des enjeux esthétiques qui engagent l'écrivain dans des voies d'une écriture singulière. L'œuvre est alors pénétrée de toutes parts par des références historiques dévoilant une détermination manifeste chez l'auteur de triturer les silences, les falsifications et les zones d'ombre de l'Histoire officielle.

Nous ne pouvons dissocier la mémoire individuelle de la mémoire collective dans l'élaboration du souvenir chez Mustapha Bekkouche qui amalgame des séquences de sa vie personnelle aux prises avec la colonisation française mais aussi aux prises des affres de l'emprisonnement.

Nous allons dans un premier temps donner une définition du concept d'Histoire et de son corrélat la mémoire. Dans un deuxième temps, nous allons étudier la manière dans les textes configure les représentations de l'Histoire et de la mémoire chez Mustapha Bekkouche.

## 1. Histoire, mémoire, fiction : l'impossible équation

La fiction a toujours été éprise d'Histoire, la reproduction qu'elle en construit, les aspects qu'elle en privilégie, sont significatifs d'une vision latente de la destinée humaine. Ainsi, dans l'épopée et la tragédie, l'Histoire est marquée par l'idée que la destinée humaine est générée par la fatalité de forces dominantes (les dieux, les demi-dieux ou les passions des grands hommes, entre autres). La littérature ambitionnait et prétendait exprimer la vérité divine et morale de l'Histoire humaine en introduisant des «*références historiques*».

Plus près de nous à l'ère romantique l'Histoire de l'humanité ne va plus être générée par la fatalité de forces dominantes : l'homme devient responsable de son destin. Par conséquent, l'Histoire devient un outil de conscience et de méditation qui illuminera les événements présents. Vient alors *le roman historique* qui héritera de cet engouement exotique pour le passé, opérant une sorte de vulgarisation de l'Histoire qui sera un objet de curiosité.

Définir les concepts de mémoire et d'Histoire sur lesquels s'appuie cette analyse est une étape indispensable pour pouvoir étudier comment les écrits (poèmes, journal...) les représentent et les prennent en charge. Par le fait même de la variété de ses acceptions et de sa polysémie, la notion d'Histoire reste éminemment problématique.

D'un côté, elle désigne l'évolution des sociétés dans l'espace-temps depuis les origines à nos jours ; d'un autre côté, cette notion désigne le récit de cette évolution et son ébauche d'éclaircissement, dans un but d'objectivité et de rigueur pour ce qui concerne la discipline historique proprement dite. Par conséquent, la notion d'Histoire renvoie aussi bien au processus qu'au récit qui en est fait par le biais de la représentation.

Ainsi, tous les faits racontés désignent une représentation d'événements qui est, en fin de compte, une image mentale de ce qui, précisément, n'est pas actuel. L'Histoire a comme ultime objectif

de rendre présent des faits qui par définition ne le sont plus par le recours à la mémoire. D'ailleurs, Histoire et Mémoire s'amalgament systématiquement dans la représentation de tout ce qui a trait au passé.

La mémoire est évidemment la capacité mentale par laquelle on se remémore, on se souvient, pour rendre actuel à l'esprit, ce qui est passé, voire, ce qui n'est plus. À l'instar de l'Histoire, la mémoire renvoie aussi bien aux processus par lequel la pensée retourne au passé pour l'actualiser, pour se le représenter, que le résultat de cette opération mentale.

Histoire et mémoire sont deux notions indissociables, qui partagent le même objectif celui de rendre présent à l'esprit un passé lointain qui n'est plus. Cependant, il est pertinent de relever que nous avons affaire à deux notions dont les relations sont souvent ambiguës dès lors qu'ils sont dans une sorte d'échangisme perpétuel avec des notions connues pour leur caractère vacillant mais aussi et surtout pour leur infidélité et leur inconstance. Histoire et mémoire concubinent souvent avec l'oubli, l'imagination, l'idéologie et la morale entre autres, ce qui altère leur fiabilité supposée.

Histoire et mémoire mènent à des reproductions du passé, ce qui nous conduit inéluctablement à donner avec précision la définition de l'Histoire par rapport à son pluriel. Écrire l'Histoire ne peut en aucun cas être l'équivalent de « raconter des histoires » ; en effet, dans ce dernier cas, c'est la narration du récit qui est plus importante que la véracité des événements racontés. Tout cela, est diamétralement opposé au récit historique qui représente plus une relation d'événements passés supposés avoir eu lieu dans un espace-temps déterminé. Le récit historique retranscrit, retrace, relate, met en relation les événements passés pour en montrer la lisibilité mais surtout pour valider leur véracité. L'Histoire propose donc une représentation, épurée, élaborée des événements du passé alors que la fiction renvoie à l'imagination pure et dure, qui, elle, n'a pas besoin, nécessairement, de se référer à la réalité.

De là, la notion d'imaginaire s'avère ainsi être un concept aussi capital que discutable pour penser les rapports entre la mémoire et l'Histoire. L'imagination, en tant que faculté d'engendrer des images, contribue dans la production des représentations tout en révélant son aspect ambivalent, surtout relatif à la mémoire. Ainsi, pour le romancier comme pour l'historien l'imagination reste un dispositif indispensable pour la représentation des événements passés.

À l'instar du romancier, l'historien fait nécessairement appel, entre autres procédés bien sûr, aux différentes expressions et manifestations de la mémoire. Nous relevons donc, que l'historien et le romancier ont le même souci de relecture du passé, le même projet mais avec une différence de taille : l'historien cultive, face aux faits, une distance critique cherchant une objectivité quasi scientifique pour dépasser la subjectivité sélective de la mémoire que, par nature, le romancier peine, éprouve des difficultés à avoir et à maintenir.

Par la recherche de l'exactitude, l'historien et en perpétuelle conflit avec la mémoire, perpétuellement susceptible de lui faire défaut, et ses processus éventuels de défaillances sont variés, allant d'un simple oubli à la production de représentations imaginaires ; sans oublier les problèmes liés à la sélection, à l'altération des souvenirs, à la morale et à l'idéologie. La société, a toujours tendance à faire pression sur l'historien en exigeant de lui une assurance scientifique, un travail rigoureux de légitimation des faits racontés souvent parasités par les défaillances de la mémoire. Cette dernière, et souvent un obstacle à la quête de vérité de la représentation des faits passés.

La rigueur, l'objectivité et la neutralité sont des préalables nécessaires dans toute opération de représentation de faits historiques. Cela permet à l'historien de s'affranchir des influences néfastes de la mémoire, au risque de générer une « Histoire virtuelle », voire même doctrinaire et orienté d'un point de vue idéologique.

L'historien n'est, en fin de compte qu'un médium d'une mémoire peuplée de souvenirs conflictuels caractérisés par l'émergence des uns, la prééminence ou le silence des autres, obéissants à des contextes politiques et à des intérêts de l'historien, dans certains cas. L'éthique et la déontologie voudraient que l'historien se détache des contextes politiques en étant le plus possible objectif dans l'écriture de l'Histoire en réaffirmant son rôle critique, le caractère autonome de son travail, qui relève d'une discrimination objective de l'idéologie, de la mémoire et du souvenir ; cherchant non pas simplement à revisiter le passé, mais à le débroussailler, à le démêler et à l'expliquer. Dans cette perspective, l'Histoire ne peut être présentée comme la narration d'évènements révolus caractérisés par une chronologie <sup>1</sup> irréversible marquée par la chronologie temporelle.

Selon Ricoeur toute écriture du passé est réalisée à partir des intentions qui relèvent du présent de l'historien et qui caractérise sa démarche historiographique qui n'est jamais neutre dans la mesure où le passé est figuré à partir de notre conscience du présent. Ainsi, l'écriture de l'Histoire relève d'un processus interprétatif dans lequel le choix chronologique des événements sélectionnés de manière délibérée propose une interprétation parmi tant d'autres. Le récit historique n'est pas préservé d'un quadrillage interprétatif de l'historien. Ce dernier est toujours mu par des présupposés socioculturels qui remodelent toujours l'objet passé qu'il vise à présenter. Cette relativité de point de vue du récit historique (autant celui du l'historien que celui du romancier) l'incruste dans l'ère du soupçon.

Il est clair qu'on ne peut s'en tenir à une définition de l'Histoire au sens étroit dont l'objectif est sa fonction première seraient de rendre compte des aspects du passé dans leur vérité, on se basant sur une chronologie scientifique et en faisant appel à des enquêtes

---

1. Le but de l'Histoire n'est pas nécessairement de rendre compte de la succession des faits, mais de mettre en évidence les relations d'ordre logique et dialectique entre les différents faits qu'elle élabore en tant qu'objets de connaissance.

rigoureuses, ce qui représente une conception étrangère à la pensée postmoderne qui relève le caractère arbitraire et relatif du concept d'Histoire.

De son côté, la fiction puise dans les codes du discours historique pour l'interroger ou le contester. Le récit de fiction déploie un espace-temps qui engage une nouvelle philosophie de l'histoire qui consiste à rivaliser avec le discours historique et est à remettre en question le concept même d'Histoire. Comment et pourquoi la fiction représente-t-elle l'Histoire ?

Nous pouvons relever que par certains de ses aspects la dimension narrative du discours historique converge avec celle du récit fictionnel. Déjà, dès l'Antiquité, dans sa Poétique, Aristote distinguait entre le rôle de l'historien est celui du poète, voire du romancier :

Le rôle du poète est de dire non pas ce qui a réellement eu lieu mais ce à quoi on peut s'attendre, ce qui peut se produire conformément à la vraisemblance ou à la nécessité [...] Voilà pourquoi la poésie est une chose plus philosophique et plus noble que l'histoire : la poésie dit plutôt le général, l'histoire le particulier.

(Trad. de Michel Magnien 1990 : 98)

De là, il est évident que la tâche de l'historien et celle de dire des faits particuliers et réels alors que celle du romancier et de présenter des vérités générales. Ainsi, ce rôle de peindre des vérités générales, qui, sans être incontestables ou, authentiques coïncident avec l'idée que les hommes se font de l'ordre du monde, de leur représentation du monde, voire de ce qui est admissible, croyable, en puisant dans des références historiques qui engendrent l'effet de réel.<sup>1</sup>

---

1. A une certaine époque, le roman naturaliste ou encore le roman réaliste puisaient dans les références historiques tout en inscrivant des personnages imaginaires dans un contexte socio-historique. Les différents personnages étaient présentés comme de parfaits produits de leur époque. Cette stratégie permettait à la fiction de se substituer à la réalité pour mieux représenter la vérité.



## **1.2. L'entrecroisement entre l'Histoire et la fiction**

L'historien fait un pacte avec ses lecteurs basés essentiellement sur la notion d'honnêteté, l'engageant à dire la vérité. À ce propos Paul Ricœur relève que « les constructions de l'historien visent à être des reconstructions du passé. À travers le document et au moyen de la preuve documentaire, l'historien est soumis à ce qui, un jour, fut. Il a une dette à l'égard du passé, une dette de reconnaissance à l'égard des morts, qui fait de lui un débet d'insolvable. » (1985 : 253)

Ainsi, il apparaît clairement que la différence fondamentale entre l'Histoire et la fiction se situe au niveau de la prétention de l'une et de l'autre de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité :

Dès lors qu'on veut marquer la différence entre la fiction et l'histoire, on invoque inmanquablement l'idée d'une certaine correspondance entre le récit et ce qui est réellement arrivé. (1985 : 272-273)

Paul Ricœur explique que l'élaboration du récit historique correspond à trois niveaux : d'abord, l'historien analyse les témoignages, les archives et les documents de la période historique qu'il veut étudier. Dans un deuxième temps, il essaye de d'explicitier les causes et les conséquences de tel ou tel fait historique. Enfin, il transcrit l'Histoire par sa mise en forme narrative :

L'Histoire et de bout en bout écriture. A cet égard les archives constituent la première écriture à laquelle l'histoire est confrontée, avant de s'achever elle-même en écriture sur le mode littéraire de la scripturalité. L'explication/compréhension se trouve ainsi encadrée par deux écritures, une écriture d'amont et une écriture d'aval. Elle recueille l'énergie de la première et anticipe l'énergie de la seconde. (1985 : 171)

Cependant, cette mise en texte exige une imagination débordante et créative permettant de reproduire, voire même d'imiter, un contexte, un fait, un personnage sans les avoir au préalable vécus, vus, ... C'est cette aspect qui représente le dénominateur commun entre la fiction et l'Histoire, entre le romancier et l'historien. Ce dernier est dans l'obligation de respecter deux impératifs : « construire une image cohérente, porteuse de sens, et de construire une image des choses telles qu'elles furent en réalité et des événements tels qu'ils sont réellement arrivés ». Cette contrainte, est contournée par le romancier grâce à sa liberté de création lui permettant de remplir les intervalles de son Histoire :

Il faut même soupçonner que, grâce à sa liberté plus grande à l'égard des événements effectivement advenus dans le passé, la fiction déploie, concernant la temporalité, des ressources d'investigation interdites à l'historien [...], la fiction littéraire peut produire des « fables à propos du temps » qui ne soient pas seulement des fables du temps. (1985 : 399)

Cela, n'empêche en rien l'entrecroisement de l'Histoire et de la fiction :

Par entrecroisement de l'histoire et de la fiction, nous entendons la structure fondamentale, tant ontologique qu'épistémologique, en vertu de laquelle l'histoire et la fiction ne concrétisent chacune leur intentionnalité respective qu'en empruntant à l'intentionnalité de l'autre. [...] L'histoire se sert de quelque façon de la fiction pour refigurer le temps, et [...] la fiction se sert de l'histoire dans le même dessein. (1985 : 230-231)

Le romancier emprunte souvent les matériaux de l'historien (références historiques) alors que de son côté, ce dernier ne peut faire

l'économie des procédés narratifs et stylistiques de la fiction. C'est cet aspect, relevé par Ricoeur, qui nous permet de parler de l'entrecroisement de l'Histoire et de la fiction. Cependant, de par son caractère essentiellement référentiel, l'Histoire prétend rendre compte des faits passés dans leur globalité mais surtout dans leur réalité, alors que la fiction, renvoie toujours à l'imaginaire même quand elle puise dans des références historiques :

Ces dernières sont souvent perçues par les lecteurs non avertis comme des éléments internes au monde fictionnelle, reléguant à une position de secondarité leur visée référentielle à des objets du monde réel.

Cette perception des récits de fiction paraît réductrice à plus d'un titre. En effet, ces derniers puisent volontairement dans des références historiques revendiquant un objectif suprême celui de la réécriture de l'Histoire. Ayant pris conscience que la fiction ne se contente plus de se cloîtrer dans les méandres de l'imaginaire, bon nombre d'historiens ont dénoncé avec véhémence les équivoques engendrées par cette situation dans la mesure où beaucoup de récits de fiction s'assignent des enjeux qui engagent des références à la réalité fondée sur une fidélité d'ordre sociologique au réel, démultipliant ainsi le degré de référentialité et de véracité que les lecteurs donnent aux récits de fiction. (1985 : 167-168)

Ces derniers sont souvent perçus par les lecteurs non avertis comme des éléments internes au monde fictionnel, reléguant à une position de secondarité leurs visées référentielles aux objets du monde réel. Cette perception des récits de fictions nous paraît réductrice à plus d'un titre. En effet, ces derniers puisent

volontairement dans des références historiques en revendiquant un objectif suprême celui de la réécriture de l'Histoire. Ayant pris conscience que la fiction ne se contente plus de se confiner dans les méandres de l'imaginaire, bon nombre d'historiens ont dénoncé avec véhémence les équivoques engendrées par cette situation dans la mesure où beaucoup de récits de fiction s'assignent des enjeux qui engagent des références à la réalité fondée sur une fidélité d'ordre sociologique au réel, démultipliant ainsi le degré de référentialité et de véracité que les lecteurs donnent aux récits de fictions.

D'ailleurs, nous pouvons relever, que les enseignants, tous paliers confondus expliquent la grande Histoire en revisitant certains récits de fiction contenant des références historiques avérées, produisant ainsi un point de vue singulier sur le passé, pas toujours en adéquation avec notre vision de l'Histoire qui reste une des caractéristiques des textes narratifs postmodernes qui remettent en cause le cloisonnement de la littérature et de l'Histoire. A cet égard, Lynda Hutcheson fait remarquer que :

C'est la séparation même de la littérature et de l'histoire qui est aujourd'hui remise en cause par la théorie et l'art postmodernes. [...] On avait considéré que leur force, à toutes les deux, dérivait davantage de la vraisemblance que de la vérité objective ; elles sont toutes les deux tenues pour des constructions du langage, largement tributaires de conventions dans leurs formes narratives, et aucunement transparentes que ce soit en termes de langage ou de structure, et en plus il apparaît qu'elles sont toutes deux intertextuelles, déployant les textes du passé dans leur propre textualité complexe. (1988 : 268)

Autrement dit, tout est langage et rien que langage, ce qui va engendrer la destitution voire même l'anéantissement de l'illusion référentielle. Il n'y a plus une réalité, auquel certains discours, historiques entre autres, font référence, mais des réalités engendrées par le langage et dans le langage. L'effondrement du mythe de l'illusion référentielle renvoie le concept d'Histoire à sa propre perte. La représentation du passé ne renvoie pas à un réel mais plutôt à une construction d'un réel par le biais du langage. Entre le passé et sa représentation par l'historien ou par le romancier, à titre égal, s'intercalent une série d'écrans qui minent toute notion de fidélité : la construction en langage et par le langage ainsi que l'idéologie entre autres. En fin de compte, comme le souligne l'approche postmoderne, l'Histoire ne peut exister que sous forme actualisée d'un récit/discours discontinu et pluriel.

### **1.3. De la fiction à l'Histoire**

L'entrecroisement de la fiction et de l'Histoire engendre des enjeux esthétiques et poétiques multiples. Le roman se présente alors comme le lieu privilégié de l'écriture historiographique. Ainsi, la richesse d'un texte littéraire tiendrait à sa capacité de se nourrir de référents historiques dans une perspective de jeu avec ces mêmes références. Paradoxalement, l'Histoire et la fiction se définissent dans une sorte de complémentarité. La littérature emprunte le matériau à l'Histoire, alors que de son côté, celle-ci emprunte les procédés narratifs et stylistiques à la fiction. L'Histoire a pour ambition de rendre compte des faits passés dans leur intégralité tout en restant, inéluctablement, référentielle dans la dimension narrative du discours historique. La littérature renvoie à l'imaginaire à travers des récits fictionnels qui usent de références historiques, convoquant des enjeux qui engagent le renvoi au réel et sa remise en cause. L'écrivain ne se positionne pas par rapport à l'Histoire, dans la mesure où elle s'impose à lui, à son insu, et si le but de l'historien est d'objectiver l'Histoire, celui de l'écrivain est de la subjectiviser.

L'historiographie est l'une des caractéristiques fondamentales du texte narratif qui se définit essentiellement par un caractère ouvertement historique mettant en scène des rapports entre passé et présent, notamment à travers le travail de la mémoire individuelle et collective. Deux grands modèles de représentation du passé ou de l'Histoire sont à distinguer dans la fiction : dans la plupart des romans à caractère historique, c'est un narrateur omniscient qui prend en charge les références historiques, la représentation du passé et sa fonction primordiale est de produire « *l'effet de réel* ».

Par ailleurs, d'autres personnages ou un narrateur-personnage intradiégétique peuvent aussi prendre en charge le récit, produisant ainsi une représentation plus subjective ou éclatée du passé. Dans ce cas, la référence historique est édiflée à partir de la mémoire individuelle ou collective, prises en charge par le personnage ou le narrateur.

Par conséquent, le choix de l'un ou de l'autre modèle de représentation du passé n'est pas anodin dans la mesure où il exprime une attitude esthétique vis-à-vis du passé. La littérature se présente ainsi comme un espace privilégié pour illustrer et revendiquer une relation spécifique au passé, ce qui est un enjeu fondamental des littératures qui remettent en cause et rejettent toute vision monolithique de l'Histoire ; proposant une autre perception de celle-ci. Les nombreuses références historiques, réelles et facilement vérifiables pour le lecteur, participent à l'élaboration de ce pacte de confiance puisqu'elles contribuent à construire l'image d'un narrateur érudit malgré son statut fictionnel. Alain Montandon souligne que :

L'auteur de roman historique peut offrir une complémentarité à l'historien, il peut grâce à son imagination rendre sous forme sensible ce qui n'était qu'abstraction et érudition, donner chair et vie aux personnages disparus, tracer un tableau fidèle de la vie que l'historien ne

saurait à lui seul reconstituer. Enfin, il peut, grâce à son souffle lyrique, donner une cohésion, une unité et un sens à ce qui n'était chez l'historiographe qu'accumulation d'observations séparées. En dégageant la « vérité secrète et profonde de l'histoire » il gagne ainsi une légitimité. (1999 : 75)

#### **1.4. Histoire et fiction dans un contexte colonial.**

Dans l'œuvre de Mustapha Bekkouche, l'un de ses enjeux semble bien être la transcription de l'Histoire pour revendiquer un rapport distinctif au passé. Se trouveront ainsi au premier plan des personnages dont le destin personnel sera conditionné par l'Histoire.

L'évocation du destin personnel -voire même familial- est fortement déterminée par le souvenir de la guerre et reste manifestement très marqué par la violence de l'histoire coloniale. Dans cette perspective l'Histoire écrase de son poids les destinées individuelles et familiales.

Plus qu'une hiérarchisation de l'histoire personnelle et de l'histoire collective sur des plans hétérogènes, c'est à leur imbrication qu'on assiste. L'une ne peut exister sans l'autre et vice versa. Le narrateur, par le biais de l'écriture dans l'univers carcéral, finit par prendre conscience qu'il est de sa responsabilité de nous léguer un témoignage de cette période de l'Histoire de l'Algérie, ce qui lui permet donc d'entrer lui aussi dans la sphère de l'Histoire. À ce titre, il conviendra de faire remarquer que la restitution du passé se fait par le truchement de la mémoire mais aussi du vécu de l'auteur qui renforce la forte présence du passé toujours articulée sur le plan thématique.

L'intégration d'un code historique se fait par le biais de noms, de dates, d'événements clés de l'histoire collective. La régénération du passé se déploie soit à partir d'un souvenir ponctuel lié à un ob-

jet ou un personnage : Certains événements qui peuvent difficilement être coupés du réel tels que les événements du 08 mai 1945, la guerre de libération ... ancrent le texte dans un contexte historique particulier. La portée référentielle des textes qui jouent ainsi d'une manière ambiguë mais voulue avec le réel est donc ouverte.

### **1.5. L'historiographie de Mustapha Bekkouche**

La représentation du passé occupe une place primordiale au point que cela contribue à promouvoir un contre discours sur le passé ; en apparaissant ainsi comme le lieu d'expression privilégié d'une mémoire du passé colonial. Cette modalité d'écriture implique nécessairement un questionnement sur cette situation. Pourquoi et comment le récit de fiction se trouve-t-il investi de cette fonction mémorielle ? Assurément, c'est la question de son statut au regard du discours historique qui se voit ainsi engagée.

La mise en scène de références historiques au sein de la fiction engage également le statut référentiel de celles-ci. Revisiter l'Histoire à travers la relecture de l'œuvre de Mustapha Bekkouche est une manière de la « *reterritorialiser* » pour reprendre une expression de Deleuze et Guattari et, surtout, remettre en cause et subvertir l'Histoire officielle.

L'œuvre de Mustapha Bekkouche est pénétrée de toutes parts par des références historiques multiples qui transposent le réel et l'Histoire de l'Algérie de la période coloniale. Ses récits sont animés par une détermination manifeste de triturer les silences de l'Histoire officielle ainsi que ses zones d'ombre. L'auteur amorce la question de l'Histoire en évoquant les affres de la colonisation, proposant ainsi une nouvelle lecture et un nouveau regard sur la guerre d'Algérie, les trahisons et les meurtres fratricides sans omettre de dénigrer le pouvoir despotique en place qui asphyxiait tout souffle de liberté. Le récit propose un discours sur le passé tout en suggérant d'autres manières d'appréhender et de comprendre l'Histoire. :



**Vint août**

Vingt août éclata sur Philippeville

Avec la violence d'un orage

On vit dans la petite cité tranquille

Mourir des hommes et tuer avec rage (2007 : 49)

L'auteur transcrit à la fois les événements décisifs que traversent le pays et les faits intimes. Cela constitue un témoignage direct et personnel sur les événements vécus par le pays pendant la colonisation. Lui-même étant impliqué dans le mouvement de résistance, il a accès à ce qu'il raconte, c'est un témoin privilégié, il a vécu les événements narrés et son témoignage vivant prend souvent l'allure d'un reportage en direct.

Les récits de Mustapha Bekkouche s'engagent à rappeler des violences qui sont trop souvent tues dans nombre de représentations du passé, que ce soit du côté de l'Histoire officielle ou de l'historiographie. En effet, les récits de Mustapha Bekkouche permettent d'exercer le devoir de mémoire et de tenter de se confronter au passé pour surmonter les traumatismes qui lui sont associés. La douloureuse expérience coloniale explique la polarisation du récit autour de cette période dont les effets dramatiques ne se sont jamais cicatrisés, véritable radioscopie des affres du système colonial.

L'auteur nous replonge dans la guerre, vivant au rythme de ses souvenirs rédigés dans un journal. C'est le réel de l'Algérie meurtrie par la violence qui hante tout le récit et qui jaillit à sa surface de manière inattendue. Certains passages relatifs aux affres de la colonisation ne sont pas commentés, conférant ainsi au récit plus d'authenticité et témoignant de la volonté de l'auteur de rester fidèle à la réalité.

C'est une situation d'urgence – la colonisation – qui déclenche le processus mémoriel. Replonger dans les sources vives de cette mémoire Historique – hélas ! – brisée, minée, torturée, minée, falsifiée ... constitue bien l'objectif de l'auteur.

Tous les écrits de l'auteur contribuent à ouvrir l'histoire personnelle sur les événements collectifs, à établir une connexion entre son l'histoire et l'Histoire de l'Algérie. Retranscrire le réel signifie prendre possession de ce réel, celui de l'Algérie, son histoire politique, son passé colonial qui se profile dans la trame de tous les écrits de Mustapha Bekkouche.

Par son vérisme littéraire, Mustapha Bekkouche constitue un cas, comparé aux autres auteurs algériens. Jamais, peut-être, un auteur ne s'est efforcé de coller de si près à la réalité de son pays et à son Histoire. Cette caractéristique peut s'expliquer, certainement, par le fait d'avoir écrit ses récits pendant son incarcération, mais aussi par le profil de l'auteur : Moudjahid, nationaliste, condamné à mort.

La relation entre la mémoire et l'Histoire reste assez floue. Pour Pierre Nora l'Histoire renvoie au discours critique sur le passé alors que la mémoire, quant à elle, est de nature affective :

La mémoire et le souvenir d'une expérience vécue ou fantasmée. À ce titre, elle est portée par des groupes vivants, ouvertes à toutes les transformations, inconsciente de ses déformations successives, vulnérables à toutes les manipulations, susceptible de longues latences et de brusque réveil. L'histoire est au contraire une construction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus, mais qui a laissé des traces. Et à partir de ces traces, contrôler, croiser, en tâche de reconstituer au plus près ce qui a dû se passer, et surtout d'intégrer ces faits dans un ensemble explicatif cohérent. [...]

On pourrait dire aussi que la mémoire relève du magique, de l'affectif, et qu'elle ne s'accommode que des informations qui la confortent. L'histoire est une opération purement intel-

lectuelle, laïcissante, qui appelle analyse et discours critique. La mémoire installe souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque toujours et même si elle s'en sert, elle « prosaïse ». La mémoire sourde d'un groupe dont elle contribue à souder la solidarité identitaire. Elle singularise et particularise. La mémoire c'est une histoire à laquelle on ne tient tant que parce qu'elle n'est plus tout à fait à soi. C'est un membre fantôme. (2006)

Nous relevons le caractère plurivoque, voire même équivoque de la mémoire dont le rapport à la réalité est pour le moins problématique ; *qui se bâtit sur la blessure, le disjoint, l'hétérogène* selon Jacques Derrida. Dans le même ordre d'idées, Benjamin Stora et Mohammad Harbi affirment que si la mémoire mène à l'histoire celle-ci relève de la subjectivité :

Les mémoires ont toujours une dimension subjective. Elle fonctionne comme un discours de légitimation, de sorte qu'elles sont à la fois rappel d'événements et miroir déformant. L'historien ne peut ni les dédaigner ni s'y soumettre. Le propre des souvenirs c'est d'être une évocation d'un vécu passé, mais aussi un discours sur le contemporain. Chaque groupe, chaque segment organisera son roman passé pour dire la misère d'une morale ou la grandeur de son présent. Ainsi les différentes évocations ne s'organisent pas comme un tout explicatif, mais comme une rhapsodie des plaintes des victimes. C'est le chant funèbre des nostalgiques du passé et des déçus du présent. (2004 : 10)

Les récits de Mustapha Bekkouche se situent dans un carrefour pluridirectionnel qui engendre un espace d'interactions multiples entre littérature et Histoire, réalité et fiction, histoire personnelle et représentation collective entre autres. L'auteur cite des dates qui sont devenues des souvenirs pour les Algériens et d'une certaine manière participe à leur commémoration :

**Mai 45**

[...] 22 heures

Quelqu'un nous raconte quelques événements de mai 1945.

Récit macabres, scènes atroces, surtout ces femmes qu'on mitraille et qui courent, éplorées, à la rencontre d'un train en marche. Le narrateur était caïd dans la région. Il fut arrêté pour avoir osé protester contre les massacres.  
(2002 : 30)

L'Histoire a toujours entretenu des liens étroits avec les romanciers mais beaucoup de critiques posent la problématique de la légitimité de romanciers à se faire historien mais aussi celle de l'historien à pouvoir raconter l'Histoire. Ce dernier n'est pas le seul à avoir la capacité à raconter un récit historique. Le romancier peut nous donner une autre représentation de l'Histoire, tout aussi juste, et qui n'a rien à envier à celle de l'historien. Les écrivains, à l'image de Mustapha Bekkouche, mettent en avant la question, incontournable, de la responsabilité du romancier face au récit historique et sa légitimité à dire vrai.

Nous citerons à titre d'exemple, parmi tant d'autres, Georges Sempun qui défend l'idée d'une littérature utile et nécessaire à l'Histoire :

Un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre

chose, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible, mais sa substance. Non pas son articulation, mais sa densité. Ne parviendront à cette substance, à cette densité transparente que ceux qui sauront faire de leur témoignage un objet artistique, un espace de création. Ou de récréation. Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage. Mais ceci n'a rien d'exceptionnel : ils n'arrivent ainsi que toutes les grandes expériences historiques. (1994 : 52)

Dans cette perspective Georges Semprun distingue entre témoignage qui relève de l'ordre du vrai et le roman qui utilise un détour à savoir l'artifice de l'œuvre d'art. *Le témoignage d'en avoir, le roman donne à imaginer. Or le lecteur qui n'a pas vécu l'expérience, ne peut s'y affronter, il doit s'en saisir par le détour de l'imagination : comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimaginable, si ce n'est en élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective ?*<sup>1</sup>

La transmission de la vérité, celle de combler les vides de l'Histoire - surtout de l'Histoire dite officielle - qui passe par sa mise en fiction devient la mission assignée au romancier. Faisant œuvre d'historien, le romancier écrit une fiction tout en racontant l'Histoire, tout en décryptant l'Histoire, tout en éclairant l'Histoire. Par conséquent les événements historiques, qui s'inscrivent dans la mémoire collective, deviennent une matière littéraire. Il ne s'agit plus d'écriture fictionnelles mais de récréation historique qui souvent suscite beaucoup de débats, quant à leur légitimité.

À l'opposer de cette perspective postmoderne, certains critiques, récusent l'idée qui consiste à considérer le romancier comme quelqu'un

---

1.

qui peut écrire ou même réécrire l'Histoire, allant jusqu'à considérer la fiction comme étant toujours en infériorité sur le réel, soutenant par la même que ce dernier est plus romanesque que la fiction du moment qu'il la nourrit naturellement. Certains considèrent même les romanciers comme étant des historiens ratés, ne pouvons jamais parvenir à une forme de vérité et encore moins à l'exactitude de l'historien.

Au-delà de ce débat d'idées, il est indéniable que l'œuvre de Mustapha Bekkouche incruste l'Histoire dans l'ère du soupçon du moment que le rapport entre fiction et réalité devient problématique.

Comme le fait remarquer Jean-Yves Tadier la fonction du romancier a profondément changé car *il n'est plus à l'ère de l'engagement mais à l'ère de la responsabilité. La survivance et le renouvellement du genre repose sur la faculté des auteurs à créer un univers romanesque signifiant et cohérent, à construire une machine narrative suffisamment organisée pour engager notre adhésion, notre croyance et répondre à notre besoin de fiction.* (2012 : 428)

Dans l'œuvre de l'auteur le réel n'apparaît plus comme une donnée acquise mais plutôt comme un fait qui reste en permanence à conquérir voir même à reconquérir. Dans cette perspective les notions de fiction et de réalité ne relèvent plus de l'ordre du discontinu, mais d'un continuum. Par son ancrage quasi-obsessionnel dans l'Histoire de l'Algérie l'œuvre de l'auteur mène une stratégie métadiscursive qui vise la subversion du réel, et avant tout du réel historique.

S'il existe des œuvres qui nous interpellent et qui nous engagent à une relecture de l'Histoire, l'œuvre de Mustapha BEKKOUCHE est bien de celles-là, qui nous pousse à nous poser des questions fondamentales sur les liens indissolubles entre la fiction et le réel, le texte le contexte, la littérature et l'Histoire. Son œuvre traite principalement de la récupération, de l'appropriation de la mémoire par le biais de la création.

Il est évident que la structure matricielle de toute son œuvre coïncide avec ce désir de reconquérir la mémoire en mettant à nu les bavures et les traumatismes de l'Histoire coloniale. Une écriture singulière qui donne libre cours à tous les procédés conjugués de révolte, de contestation et de rejet, faisant place également à un écrivain engagé dans un réel tumultueux ; touchant du doigt les affres de la colonisation. L'auteur mu par le devoir d'écriture et de témoignages, dont l'originalité de son œuvre demeure cette construction romanesque habilement écrite, positionne son œuvre dans une dynamique historique. Les récits de fiction se focalisent sur la période coloniale : l'évocation de la résistance mettant en évidence la brutalité de la situation coloniale ainsi que le caractère fondamentalement conflictuel de l'histoire coloniale, qu'une certaine vision européenne mue d'illusions et d'allusions civilisatrices a toujours nié. Non seulement les récits de Mustapha Bekkouche y font énormément références, mais ces références fournissent une grille de lecture sous-jacente aux événements vécus.

## Bibliographie

- ARISTOTE, (1990), *Poétique*, trad. de Michel Magnien, Éd Livre de poche.
- BEKKOUCHE. M, (2002), *Journal d'un oublié*, Éd ANEP.
- BEKKOUCHE. M, (2017), *Passeur de rêves*, Éd ANEP.
- DERRIDA. J, (1999), *D'ailleurs Derrida*, documentaire de Fathy Saafa sur Arte le 07/10 /1999.
- HARBI. M, et STORA. B, (2004), *La guerre d'Algérie 1954-2004, la fin de l'amnésie*, Éd Robert Laffont, Paris.
- LYNDA. A, (1988), *Poetics of Postmodernism : History, theory, fiction*, Éd Routledge, New York & London, (Traduit par Stéphanie Vigier).
- MONTANDON. A, (1992), *Le roman historique, Récit et histoire*, Éd Hachette, Paris.
- NORA. P, (2006), entretien dans le journal *Le Monde* du 02 février 2006.
- RICCEUR. P, (1983), *Temps et récit*, Éd Seuil, Paris.
- SEMPRUN. G, (1994), *l'écriture ou la vie*, Éd Gallimard.
- TADIER J-Y et CERQUIGLINI. B, (2012), *Le roman d'hier à demain*, Éd Gallimard, Paris.





**Hanène LOGBI**

Université Frères Mentouri Constantine 1  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***Un texte-mosaïque : Journal d'un oublié  
de Mustapha BEKKOUCHE***

Militant convaincu et écrivain algérien qui a voué sa vie à ses idéaux pour lesquels il a combattu, Mustapha Bekkouche nous a légué une partie de ses écrits, qui ont pu être sauvés de la destruction organisée par l'autorité coloniale. Son œuvre porte le message de son attachement à la liberté, à la justice et la foi en l'homme, notamment dans le *Journal d'un oublié*, dont le titre rhématique nous informe sur l'aspect autobiographique donné par son auteur.

La désignation générique de « journal » semble pourtant, indiquer de façon insuffisante le contenu de ce texte riche par la profondeur de ses propos et qui dépasse les limites d'une œuvre personnelle ayant le moi pour sujet. Force est de constater que le recueil répond au projet désigné par l'appellation « journal », au fil de la lecture, l'on note qu'il investit tant de domaines et porte tant de thématiques différentes qu'il ferait penser plutôt à un essai dans le droit fil de la tradition établie par Montaigne.

Nous allons examiner comment l'auteur, qui consigne sa vie tout en observant les hommes, le monde qui l'entoure, en livrant ses sentiments sur les principaux événements de l'heure, réussit à

faire de son journal un texte à plusieurs facettes, un texte-mosaïque.

## 1. Ecrire au fil des jours

Dès le premier contact avec le livre, le journal intime tel que désigné par le titre s'impose. Il s'agit d'un prisonnier, qui du fond de sa cellule, décrit son quotidien. Le journal couvre environ quatre mois de l'année 1955, il commence en Février et s'achève en Mai, le 8 Mai 1955, jour de l'expédition du journal hors de la prison.

*Aujourd'hui part mon cahier à l'aventure. Il faut qu'il sorte. J'en ferai un autre.* (JO, p. 114)

Les jours sont régulièrement notés (excepté les trois premières pages où la régularité est déficiente). Le plan du journal est constitué par ces dates et par les heures auxquelles les paragraphes sont consacrés. Il convient de relever une prédilection pour les après-midi (17 heures) et les soirées (21 heures), mais plus rares sont les débuts de matinées (6heures), les nuits (en cas d'insomnies) ne sont pas exclues. Ces indications d'horaires de la rédaction scandent le rythme de la vie de l'auteur. En outre, elles donnent des informations sur les moments où l'écrivain se libère tant de l'attention des surveillants que de la présence contraignante des compagnons de la cellule, nommée la « pistole », pour s'adonner à son exercice d'écriture, un exutoire. Ces moments de solitude sont propices au retour sur soi, à la concentration nécessaire à l'acte d'écriture, à l'introspection, éléments déterminants pour l'écriture.

## 2. Énonciation discursive

Le texte répond aux exigences du pacte autobiographique. Le narrateur, l'auteur, et le personnage sont identiques. On sait depuis Philippe Lejeune et son *Pacte autobiographique* qu'une autobiographie est *un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.*

On remarquera que ce qui distingue l'autobiographe du diariste est l'élément de la rétrospection . Tandis que le récit de l'autobiographe se situe dans le passé, l'autobiographe doit alors se replonger dans le passé pour évoquer des événements révolus, le diariste, lui, consigne les événements au jour le jour. Ce dernier n'est pas confronté aux problèmes de distance temporelle et de mémoire. Le texte de M. Bekkouche porte les marques d'une narration immédiate et/ou simultanée, le temps n'a pu édulcorer les événements dans leur force, dans leur chronologie.

Cependant la narration y est fragmentaire. Il n'y a pas de souci de synthétisation, les événements sont transcrits au moment ou peu après leur venue, les pensées sont rédigées simultanément à leur formation.

Le « je » domine la narration, de même que l'utilisation du présent de l'indicatif situe le texte dans une narration discursive plutôt qu'historique, selon la distinction établie par Emile Benveniste. L'énonciateur entreprend de rédiger une biographie « en miettes ». En dépit de cet émiettement, la narration discursive rythmée par les dates et les heures se recentre autour des épigraphes.

### **3. Fonction « thérapeutique »**

Mustapha Bekkouche écrit pour « meubler le temps », nous dit-il. L'absence d'activité le pousse à consigner son quotidien, mais très vite l'écriture se révèle avoir une autre fonction d'ordre psychologique, une fonction thérapeutique. Manier les mots se transforme en une libération émotionnelle. Dans un contexte d'incertitude, de conflits et d'insécurité régnant sur le milieu carcéral où les détenus ignorent le sort qui leur sera réservé, Mustapha Bekkouche résiste contre la démoralisation par l'écriture. L'écriture le libère des tensions et de l'attente. Elle le met en présence de soi et lui donne l'occasion de s'observer, d'observer les autres, d'exprimer ses pensées refoulées. L'écriture le galvanise, lui donne le courage de continuer à vivre, à espérer, à penser. Ecrire a une fonction thérapeutique.

Aujourd'hui, à l'heure des réseaux sociaux, la tendance est au journal intime. Les individus sont encouragés à rédiger chacun son journal, à se mettre en présence de soi afin de se libérer des tensions excessives de la vie moderne. Le tête à tête quotidien avec soi devient une thérapie. Mustapha Bekkouche l'avait déjà compris en 1955 et l'avait expérimenté. Aussi a-t-il centré ses réflexions sur une expression qui résume son état d'esprit « la maîtrise de soi ». figurant en épigraphe La maîtrise de soi devient sa devise. Et c'est dans la mise en relation de ces épigraphes avec les différentes facettes du texte que le lecteur mesure la force persuasive du texte et réalise que celui-ci dépasse le seul aspect introspectif. Ces épigraphes indiquent que l'énonciateur se situe dans l'interaction, en ne s'adressant pas à lui-même, Bekkouche négocie sa place de « dominé » par le recours à des maximes qui déterminent son comportement. Un comportement où affleurent les arguments pour une reconnaissance au droit à la vie et la liberté. Il use de vastes connaissances qui dépassent le cadre contextuel dans lequel se situe son discours. Bref, par son discours, il fait montre de sa maîtrise de la culture, de la morale, de la langue, tendant à occuper une place en hauteur vis à vis du certain lecteur potentiel, comme il use du pathos faisant appel à la colère ou l'empathie dans les situations qu'il décrit.

#### **4. Les épigraphes, signe de résistance**

Réservée aux épigraphes, l'expression la maîtrise de soi fonctionne comme un leitmotiv, fonctionne telle une règle de vie.

Chaque nouveau fragment textuel porte, en effet, en épigraphe accompagnée d'une expression prédicative de la « la maîtrise de soi ». Résonnant à la fois comme un ensemble de règles de vie, de lignes de conduite, ces aphorismes, mis en exergue, font ainsi penser aux maximes élaborées par La Rochefoucauld. Elles renseignent sur le moral de l'énonciateur et annoncent les différents thèmes traités dans chaque fragment, comme elles informent sur

les positions occupées par l'auteur dans son discours.

- *La maîtrise de soi est la compassion envers l'autre* (JO p. 31)
- *La maîtrise de soi est source d'énergie* (JO p. 39)
- *La maîtrise de soi c'est la résistance aux provocations* (JO p. 41)
- *La maîtrise de soi c'est inhiber ses sentiments* (JO p. 45)
- *La maîtrise de soi c'est la noblesse de l'âme* (JO p. 47)
- *La maîtrise de soi est la capacité d'analyse* (JO p. 61)
- *La maîtrise de soi est l'art d'être philosophe* (JO p. 75)...

Conçues sur le même schéma syntaxique, ces phrases courtes sont fondées sur un présent gnomique et sont destinées à introduire le texte à venir ;

Ainsi, *la maîtrise de soi c'est savoir cacher sa peine* (JO p. 26) précède le texte dans lequel on peut lire la manifestation d'une émotion que le détenu a voulu cacher à ses compagnons de cellule, celle de sa tristesse et de son chagrin éveillés par le chant des oiseaux et le balancement des arbres au dehors. Il fait alors preuve d'une grande pudeur et de sa sensibilité.

Contrairement aux maximes de La Rochefoucauld, qui sont des jugements pessimistes, celles de Mustapha Bekkouche sont pleines d'une sagesse destinée à stimuler la force de caractère. Il faut relever que ces maximes sont personnelles, elles, ne répètent pas la doxa comme le font les proverbes. Elles n'engagent que la responsabilité de celui qui énonce et sont le fruit de son expérience et de sa vie, aussi renvoient-elles l'image positive d'un homme en lutte incessante contre l'injustice et la rigueur imposées.

### - **Sensibilité à la nature**

La représentation de cette expérience, le lecteur la perçoit à travers les constituants du texte- mosaïque mis en forme selon les fragments textuels que livre l'auteur quotidiennement. De fait,

la vision du monde de l'écrivain, ses positions politiques, ses idées sur l'homme, ses crises métaphysiques, son témoignage sur les prisons coloniales et la justice, s'enchaînent selon l'idée directrice annoncée par les intertitres et par les épigraphes.

À ce propos l'intertitre de la page 98 fait penser à un titre des fables de La fontaine : *L'hirondelle, le moineau et le coq*. Dans ce fragment, la sensibilité à la nature est exprimée à travers un lyrisme inattendu par un paragraphe que la tristesse due à l'enfermement teinte de poésie :

*J'aime le chant du coq à cet instant précis où la nuit n'est plus et le jour pas encore. Petite hirondelle et joli moineau, coq orgueilleux dont le chant charme les oreilles d'un pauvre prisonnier, soyez bénis ! Innocente hirondelle, tu ne comprendras jamais pourquoi les hommes sont en prison. Insouciant moineau, tu ne voudras pas le comprendre. Créatures minuscules dans l'immensité de l'univers, je voudrais savoir ce qui se passe en vos petites cervelles... (JO, p. 98)*

Le passage plein de lyrisme montre l'âme de poète de Bekkouche.

### **- De la nature humaine**

Ses idées sur l'homme, portent l'empreinte du philosophe, affleurent au gré des pages rédigées et des jours écoulés. Il affirme que *la nature humaine est faible, facile à corrompre*, et ce, après avoir admiré la beauté d'une jeune visiteuse à la prison. Sa réflexion manifeste la capacité à tirer des enseignements de chaque situation qui lui est offerte.

Il médite alors sur la fragilité de l'Homme. Il se désole de l'hypocrisie et de l'ingratitude, *l'homme, dit-il suit rarement le conseil qu'il a lui-même demandé*.

Sa situation le contraint à penser souvent à la mort, sous la pression de l'angoisse et de l'incertitude. Il explique que tout homme a peur de la mort pour deux raisons : pour ce et ceux qu'il va quitter, et pour ce vers quoi il va aller. De nombreuses réflexions sur

l'homme portent sur des vérités authentiques, brossant un tableau saisissant de la condition humaine.

### - La relation à l'autre

Sa sensibilité à la nature, ses préoccupations de la nature humaine ne pouvaient que s'accompagner de l'attention à son prochain, à l'autre. Et c'est avec beaucoup de lucidité qu'il livre son sentiment sur sa relation à l'autre.

L'autre, d'abord son frère, son compagnon d'infortune, le détenu qui subit les mêmes vexations quotidiennes et souffrances physiques et morales que lui et dont il est solidaire ; avec lequel il compatit : *Nous avons décidé de faire participer les camarades de la 8<sup>ème</sup> à nos repas quotidiens : deux chaque jour. Nous avons donc aujourd'hui deux invités.* (JO, p.63)

Sa compassion le pousse à la révolte

*Un camarade est parti à l'hôpital : tuberculeux. C'est en France qu'il a attrapé cette maladie. Il rechute en prison. On ne peut même plus crever dans son lit.* (JO, p. 27)

En revanche, ces compagnons de cellule, il les décrit et les différencie avec clairvoyance, sans complaisance. Il distingue *les individus de la plus basse espèce (pickpockets, ivrognes, satyres) des âmes nobles, d'autant plus nobles que leur chute a dépendu d'un rien...*, écrit-il.

L'autre, c'est également l'autre féminin. Il parle des femmes en féministe, pense à l'égalité des sexes, ce qui est assez révolutionnaire pour l'époque et révèle un homme en avance sur son temps. Dans cette perspective, il réclame l'exécution des mêmes tâches pour l'homme et la femme au sein du couple. *L'homme apprécierait sa femme à sa juste valeur si au moins une fois par semaine, il faisait le ménage.* (JO p. 95)

Mais l'autre, c'est, encore et surtout, celui qui *continue à nier le problème algérien*, l'adversaire qui prive de liberté, emprisonne,

assigne à résidence, juge arbitrairement et fait de nombreuses victimes innocentes :

*Nous savons hélas ! Que nous ne méritons pas d'être en prison. Nous y sommes pour rien, et c'est ce qui nous pèse. La plupart d'entre nous ne militaient même pas au moment des événements (JO, p. 49)*

Le « je » de l'énonciation devient un « nous » inclusif, qui unit dans la tourmente et le malheur. Il désigne les membres du parti, ses frères dans l'engagement et la rébellion contre l'injustice, et dont l'auteur se fait le porte-parole.

« 18 heures 30

*Nous apprenons que « l'état de siège » fait une première victime en Algérie, en la personne d'un instituteur français. C'est évidemment un communiste, mais maintenant que le mécanisme est déclenché il ne s'arrêtera plus. Il peut atteindre tout Algérien de quelque origine qu'il soit. Attendons l'ouverture des camps d'internement, les assignations à résidence forcée, etc. (JO, p. 70)*

Dans son engagement politique, il n'oublie pas d'invoquer la dignité humaine.

Nous défendre est une simple question de dignité, car l'arbitraire est maître et nous n'espérons nullement faire admettre l'absurdité de l'accusation. (JO, p. 110)

### **- Témoignage pour l'Histoire**

Membre de l'OS, au cœur du conflit algérien, Mustapha Bekkouche est profondément formé et engagé politiquement. Sa détention ne l'empêche pas de suivre le déroulement des événements que traversent l'Algérie et le reste du monde et de donner un avis fondé sur ses convictions. Aussi, son journal prend la valeur de celui d'un « témoin du siècle » lorsqu'il évoque la conférence de Bandoeng (JO p. 79) et annonce l'accord des 29 puissances sur l'appel à la paix et la lutte contre le colonialisme.



Quand il analyse telle ou telle situation, il a des prédictions qui seront vérifiées par l'Histoire. Ainsi, il pense que l'état d'urgence décrété n'est qu'un camouflage de l'état de siège dont les conséquences sur les Algériens seront terribles. Mais il prédit *L'Afrique du Nord sera la nouvelle Indochine*. (JO p. 71).

Sur le plan international, il constate avec justesse *Le peuple de France...glisse de plus en plus rapidement entraîné par les gouvernements successifs, vers la pire des servilités. Ayant lui-même rendu les Bastilles qu'il a prises, il se laisse docilement enfermer après avoir libéré les autres peuples. La France n'est plus la France, elle est moitié Russe et moitié Américaine*. (JO p. 93).

Pour la Tunisie et le Maroc, Bekkouche semble séduit par les propos du politologue Jean Daniel dont la thèse est rapportée, *le colonialisme est dépassé*, aussi il propose la souveraineté des peuples du Maroc et de la Tunisie avec des garanties pour les étrangers. Le lecteur apprend également par Bekkouche que Senghor aurait proposé « une république algérienne fédérée ».

Ainsi le texte autobiographique se charge de la valeur du témoignage historique.

### **- Mosaïque culturelle**

Mustapha Bekkouche expose ses impressions et ses sentiments sur différents sujets, tels l'enseignement, le progrès scientifique ; Marque culturelle littéraire, il se réfère à des auteurs et poètes et pratique l'intertextualité avant le mot.

Quand il aborde la question de l'enseignement en Algérie, il se montre connaisseur en évoquant les failles pédagogiques et les méthodes dépassées des enseignants du système traditionnel tel qu'il est dispensé dans certains établissements.

Dans un fragment intitulé *Éloquence*, il compare différents hommes publics et/ou politiques dans leur éloquence et/ou leurs qualités de tribuns qui assurent l'écoute et l'autorité par leur discours.

Il cite Messali, Boudha, Lahouel et Chaouki, Abbas (qu'il qualifie de polémistes, agitateurs selon le personnage désigné) il les oppose à Taoufik El Madani et El Ibrahimy qu'il juge positivement en tant que conférenciers.

À propos de la bombe atomique et des progrès scientifiques accomplis par l'homme, l'auteur donne des appréciations qui valent qu'on s'y arrête, pour la clairvoyance, la justesse du propos. *Quand l'homme aura découvert la clef de l'univers, il ouvrira lui-même, pour s'y plonger à jamais, la porte de l'Enfer ou celle du Néant.* (JO, p. 103) N'est-ce pas ce qui arrive au monde contemporain, à l'heure actuelle où les pays riches ne se décident pas à se mettre d'accord sur les mesures à prendre pour sauver la planète du réchauffement climatique, ou hésitent à prendre position sur les retombées morales des recherches et manipulations en génétique ? Mustapha Bekkouche se pose en visionnaire.

Quittant pour un temps sa position de principe, la solidarité avec les détenus, il décrit ses compagnons de cellule endormis, pour les apprécier sévèrement. Il fait alors mention d'un personnage rendu célèbre par La Bruyère *Il est des Gnathon plus dégoûtants que celui de La Bruyère, ce sont ceux qui sont fiers de l'être.* (JO p. 111)

Gnathon est un personnage rendu célèbre par le portrait qu'en fait La Bruyère, un personnage dégoûtant par sa gloutonnerie et son égoïsme. Le même souci satirique anime l'auteur de *Journal d'un oublié* quand il décrit par la caricature ses compagnons de cellule endormis. Il y a un grossissement, une exagération destinés à soulever le dégoût inspiré par l'attitude des dormeurs (...) *des façons de dormir qui vous enlèvent le goût du sommeil...ils ont l'air bouche ouverte et yeux fermés, de parfaits idiots qui ronflent avec impudence... De leur estomac en ébullition, par leur bouche entrouverte...odeur nauséabonde qui se répand dans l'atmosphère...* C'est leur posture face à l'adversité que cible Bekkouche. Dans son insomnie (il écrit à 00 heures 30), incommodé par le bruit et les odeurs, il contemple les dormeurs en pensant que cette façon de dormir d'un sommeil

lourd, sans souci de leur état de prisonnier, ne fait que les abêtir, les rendre petits et méprisables. Il conclut *l'homme quand il dort devient le plus vil des insectes*. (JO, p. 111)

Toujours comme effet de sa culture littéraire, il imite Prévert. Lorsque, tous ses compagnons se font raser le crâne, il s'interroge sur la manière dont Jacques Prévert aurait pu les décrire et propose une forme de pastiche, accumulant les répétitions. *Qu'aurait pu en dire J. Prévert dans ses « Paroles » s'il avait décrit une de ces têtes ? Tête de vache, tête de mort, tête mise à prix ?* (JO, p. 36)

Il ne manque pas de convoquer P. Eluard et quelques vers de son poème qu'il met en exergue, *Liberté* :

*Par le pouvoir d'un mot*

*Je recommence ma vie*

*Je suis né pour te connaître*

*Pour te nommer*

*Liberté.* (JO, p. 67).

Comme il fait appel à Descartes, tout en détournant sa célèbre formule. *Je souffre, donc j'existe, n'a pas dit Descartes* (JO, p. 33) avec une note d'optimisme.

De fait, il manie les mots et joue avec le langage. À l'aise avec l'écriture, il exprime ses pensées à l'aide de formules qui frappent l'esprit, à la manière de celle-ci, *Entre la justice et l'erreur judiciaire, il y a l'arbitraire qui est plus que l'injustice*. (JO, p. 110) ou encore celle-là, *ces révolutionnaires avec la peau des autres en sont encore à chanter*. (JO, p. 113)

### - Spiritualité et foi

Le domaine dans lequel il excelle à se révéler entier et sincère est bien celui du mysticisme et de la foi. Réveillé au milieu de la nuit, il médite sur l'inconséquence de l'homme qui ne se pose pas les

questions fondamentales du *mystère de son existence*. *D'où vient-il ? Où va-t-il ? Pourquoi souffre-t-il ?* » (JO, p. 76).

L'auteur réfléchit quant à l'importance et l'impact du temps sur la vie de l'homme :

*Il fait encore nuit. C'est en ces heures où aujourd'hui se confond avec demain que, pour celui qui réfléchit, la question du temps se fait plus étouffante. Qu'est-il donc ?...Ce qui le montre nécessaire c'est que nous ne pouvons pas imaginer notre vie en dehors de lui.* (JO, p. 93)

L'angoisse de sa condition de prisonnier donne à ses réflexions un caractère spirituel profond.

Il fait part d'une réelle crise de mysticisme : *La psalmodie d'une sou-rate, er Rahman avec un refrain en chœur m'a fait couler des larmes. Moi qui doute encore, je me suis senti si faible, si humble devant la majesté de ces versets. On sent sa solitude et son impuissance devant ce qui nous attend...Dieu des hommes et des mondes. ...Dieu aide-moi et ouvre-moi les yeux ! Dieu montre-moi le chemin ! Daigne abaisser sur moi Ton regard...*(JO p. 5-)

Cette prière surgie du plus profond de l'être donne au texte un cachet particulier, celui de la profession de foi.

Mustapha Bekkouche se livre, en effet, dans cet écrit qui porte bien toutes les marques du journal, mais qui les dépasse. Conscient de représenter la culture d'une frange particulière de la société algérienne, il prend bien soin de ne pas divulguer ce qui porterait préjudice à ses compagnons comme à lui-même, en cas de saisie du manuscrit. Ainsi, certaines tournures restent elliptiques, des noms sont tus, des signes, des chiffres placés à la suite des épigraphes, restent mystérieux comme :

E2 :(Salah et Tahar)

R1 : (Yasmina) (JO, p. 102) ou encore Ex (3.4.55), (JO, p. 34)

Ces signes manifestent de toute évidence un code destiné à protéger l'auteur ou d'autres personnes. Le discours rendu alors plus

flou, opaque s'explique par le contexte de production du texte et par la situation de l'auteur qui n'a pas le droit à la parole.

Ceci ne détruit en rien la qualité du texte, bien au contraire, il ajoute à sa valeur historique.

Poésie, témoignage, récit de vie, positions politiques, culture littéraire, méditations, spiritualité, toutes les facettes de ce journal constituent la richesse du texte mosaïque dont chaque élément et la marque d'érudition ancrée dans la réalité sociale et politique destinée à former un humanisme moderne, celui de la liberté. Puisque l'homme dispose de la liberté selon Sartre, celle de se régénérer par l'écriture en rétablissant le lien rompu par le colonialisme entre pouvoir et savoir. Un auteur décidé à emporter la conviction de la justesse de sa vision en contradiction avec les normes aliénantes et dominantes. Il se sert d'un langage qui n'est pas prévu pour lui, dont il n'a pas l'autorité et dont il remet en cause les principes et les valeurs pour se faire reconnaître dans sa différence.

Son écriture trempée tantôt dans le lyrisme, tantôt dans l'ironie, empreinte d'un ton critique et juste laisse dans l'esprit du lecteur l'image d'un homme entier, d'un manieur de mots qui a su allier le verbe et la verve à la pensée et la noblesse de l'âme pour poser un regard souverain sur le monde qui l'entoure et sur les hommes.

C'est un écrivain qui a tellement bien précédé son temps, qu'il faudrait le classer, non pas parmi les « oubliés », mais bien au sein de ceux qui ont su si bien raconter l'Algérie des années cinquante.

## **Bibliographie**

- BEKKOUCHE. M, (2002), *Journal d'un oublié*, Alger, Éditions ANEP.
- AMOSSY. R, (2006), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.
- DE CARLO. M, (1998), *L'interculturel*, Marie-Christine Couet-Lannes édition, 1998
- GENETTE. G, (1987), *Seuils*, Paris.
- LEJEUNE. P (1988), *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil coll. Points.



**Approche didactique  
de l'œuvre de  
Mustapha BEKKOUCHE**







**Yasmina CHERRAD**

Université Frères Mentouri Constantine 1  
Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***L'école coloniale en Algérie entre enjeux de  
soumission et volonté de révolte (1945-1962)***

*Cela n'a aucune importance que nous mourions.  
Notre force, c'est notre jeune élite qui s'instruit  
Actuellement en France ou à l'étranger.  
C'est pour eux que nous faisons la guerre,  
cette guerre d'hommes mûrs et de gens sans importance. (Colonel  
AMIROUCHE à un prisonnier français).*

Cité par Benoist Rey, *les égorgeurs*,  
p. 33 Les Éditions Libertaires

*« Mustapha BEKKOUCHE maîtrisant parfaitement la langue française aiguise son savoir, comme on affûte une arme pour mieux la retourner contre l'ennemi ».*

*« S'instruire pour mieux se battre, pour accéder à cette liberté tant désirée, les Algériens en ont fait un principe cardinal »*

## Introduction

La politique coloniale, œuvre du pouvoir métropolitain, des forces coloniales présentes en Algérie et/ou des colons, développa une stratégie ambiguë pour l'école, inhérente à un raisonnement perfide et pernicieux soumettant les Algériens musulmans à une dialectique paradoxale scolariser, c'est acculturer mais c'est aussi éveiller les consciences et courir le risque de mettre en cause le rapport colonial. (A, Kadri, 2014 : 19). En effet, la scolarisation des « Indigènes » attisait la méfiance et l'hostilité des colons, acteurs auxiliaires mais dominants de cette politique et au pouvoir décisionnel sans commune mesure, et qui considéraient cette instruction comme un danger latent qui pouvait se retourner contre eux et mettre en péril leurs intérêts. Ainsi, S. Cervera décrit cette situation en soulignant que « *Le « Parti colonial », ensemble informel d'élus de divers bords, d'intellectuels, d'hommes d'affaires et de notables européens d'Algérie, favorables à une colonisation de conquêtes et d'exploitation, imbus de leur supériorité, a exprimé à plusieurs reprises son hostilité à cette obligation scolaire, en particulier en mars 1908 au Congrès des Colons d'Alger : si elle était réellement appliquée, la scolarisation des Indigènes constituerait un véritable péril pour la population européenne et l'économie de l'Algérie, privant celle-ci d'une main d'œuvre ignorante dévolue aux tâches inférieures. Le 5 novembre 1908, le recteur Jeanmaire, ardent partisan de la création d'écoles indigènes, a préféré démissionner devant la dénaturation de celles-ci en « écoles-gourbis » aux programmes allégés.* (S. Cervera, 2008 : 23)

Danger pour la colonisation mais nécessité pour son développement, cette contradiction contraignante semblait pouvoir être évitée en instituant « *le seuil minimal d'éducation* » proposé par Jules Ferry. Ce seuil, réservé aux Indigènes, leur proposait un embryon d'instruction orienté surtout vers les travaux agricoles, et servait d'instrument d'asservissement assurant une domination coloniale absolue. À ce propos A. Kadri insiste sur cette face de la colonisation : « *Il paraît en effet fortement établi que, mesurée à ses résultats chiffrés, l'œuvre scolaire coloniale a eu un faible impact en Algérie.*

*À considérer rétrospectivement l'histoire de l'implantation de l'école française en Algérie, on peut sans forcer les faits déceler un invariant à l'ensemble des politiques scolaires en ce qu'elles ont toujours tenté de ne pas impliquer massivement les Algériens et en tous les cas jamais au-delà d'un seuil minimal d'éducation. » (A, Kadri, 2008 : 19)*

Les événements de Mai 1945 et la révolution armée de novembre 1954 accélérèrent le processus de désarabisation d'une part et l'implantation de la langue française d'autre part. En effet en plus de « la chasse à la langue arabe », l'administration coloniale fit disparaître définitivement les écoles arabes-françaises, derniers établissements où l'on enseignait l'arabe au profit d'écoles communes dont les programmes étaient semblables à ceux de la métropole. (Ch-R, Ageron, 1968 : 336). On procéda à la fermeture de tout établissement de langue arabe dont l'enseignement était considéré suspect car renfermant des foyers insurrectionnels.

## **1. Les fonctions de l'école française pour les indigènes**

Ces actions, auxquelles le système scolaire était constamment soumis, signalaient en réalité un enjeu indubitable d'une lutte politique perpétuelle entre trois forces en présence : la bourgeoisie coloniale d'une part, le pouvoir politique français et les différentes classes sociales algériennes d'autre part. Ce clivage politique a pour objet la quantité et la nature de l'enseignement à donner aux Algériens. (A, Benachenhou, 1978 : 373). Alors que le pouvoir français penchait plutôt vers une idéologie où - le mythe de l'école civilisatrice et fonctionnelle - dominait, la bourgeoisie coloniale quant à elle repoussait cet enseignement sous prétexte que cela coûtait cher aux municipalités et ne voulait orienter les Algériens que vers des branches techniques ce qui devait lui garantir une force de travail qualifiée pour les travaux agricoles.

Cependant beaucoup d'historiens et d'économistes <sup>1</sup> voient dans ce différend politique « *un arsenal idéologique qui a contribué à faire croire en l'existence de deux France, l'une oppressive et intéressée en deçà, l'autre libérale et généreuse au delà* ». <sup>2</sup>

C'est ainsi qu'à partir de 1883, on s'acheminait vers une identification et une adhésion à l'école française de plus en plus décisives et de plus en plus importantes, au niveau des programmes c'est-à-dire non seulement des techniques mais également des idéologies à enseigner.

### **1.1. Émergence de nouvelles classes sociales**

L'introduction et l'expansion du capitalisme qui favorisèrent l'implantation et la prolifération des appareils politico-administratifs, créèrent au sein de la population algérienne musulmane des ascensions sociales déterminantes : propriétaires fonciers commerçants, mais également caïds, aghas et bachaghas. Ce fut précisément ces catégories sociales qui jouirent, les premières, du développement de l'appareil scolaire français.

Le ministre de la guerre, le maréchal Vaillant déclarait dans son rapport sur les collèges arabes -français que pour répandre l'instruction dans les tribus il fallait « *commencer à la rendre accessible aux classes élevées de la société arabe d'où elle descendra dans les masses. Les enfants des chefs indigènes et des principales familles y viendraient puiser des connaissances appropriées à leur état social.* » (Ch-R, Ageron, 1968 : 220).

« *L'allégeance politique, (la) soumission idéologique, (l) 'intérêt économique pour l'obtention d'un diplôme monnayable comme valeur d'usage* » (A, Benachenhou, 1978 : 374) furent les principales raisons de l'apparition de ce phénomène social. Si les débuts de l'entreprise française furent marqués par un mépris et un refus

---

1

2

presque systématique des populations algériennes à y adhérer, à partir de 1930 le faible progrès de la scolarisation n'était en fait pas dû à ce rejet de la part des musulmans mais à une sélection brutale à l'entrée.

Ces mesures sélectives (seuls les enfants des chefs musulmans et des classes bourgeoises citadines pouvaient accéder à l'école) faisaient partie d'un vaste ensemble politique de la France, consistant à diviser la population algérienne en favorisant telle ou telle région au détriment d'une autre : ainsi dès 1873 la politique scolaire coloniale privilégiait systématiquement la Kabylie (Ch-R, Ageron, 1968 : 332).

Mesurant les avantages sociaux à en tirer (accès à la fonction publique, aux professions libérales, aux emplois rémunérés régulièrement), les populations « *les moins brutalement opprimées, telle que la petite bourgeoisie urbaine.* » acceptèrent dès 1920, l'école française. D'ailleurs P. Horluc, vice recteur de l'Académie d'Alger notait à ce propos : « *Les parents ont compris l'utilité de l'instruction, ils demandent fréquemment à présent, par voie de pétitions, par délibérations de leur djemââs ou même des commissions municipales, la création de nouvelles écoles, l'agrandissement de celles qui existent, au lieu de laisser comme autrefois, comme naguère à l'administration française l'initiative de ces décisions. Mieux que cela, des villages offrent des maisons pour l'installation de l'école ; des notables prennent chez eux à leurs frais, des moniteurs pour enseigner le français à leurs enfants. Et ces faits ne sont point, comme on pourrait le supposer, particuliers à la Kabylie ; ils se produisent aussi en pays arabe* ». (Ch-R, Ageron, 1968 : 379)

## **1.2. Les fonctions idéologiques et technique et la réalité**

A. Benachenhou. précise dans son analyse qu'en « *Algérie comme ailleurs, l'école capitaliste a deux fonctions précises : une fonction technique est une fonction idéologique* » (A, Benachenhou, 1978 : 379). Se basant sur les droits de l'homme, l'idéologie propagée par l'école française se voulait défense de l'intérêt humain général, de

l'égalité des hommes. Moderniste et laïque c'était le domaine du rationnel du progrès de la Raison en soi.

Ainsi non seulement une certaine humanité émanait de cette institution, mais également une rigueur qui s'écartait des chemins uniquement spirituels où interrogation et remise en cause étaient plus ou moins bannies. De la sorte, c'était sous un angle rassurant, confiant et sécurisant que le monde était présenté à nos élèves. Intégrant l'école dans un large processus économique capitaliste, le pouvoir voulait que s'y préparent « *les forces de travail de différentes qualifications nécessaires pour l'accumulation du capital* » (A, Benachenhou, 1978 : 379). Aussi les effectifs ventilés à travers les différentes branches, ce fut surtout l'enseignement technique et professionnel qui était destiné aux Algériens, et l'enseignement général considéré plus noble devait préparer les enfants européens à des professions « dignes de leur rang et de leur statut ».

Au sortir donc de l'école, les jeunes Algériens qui, durant de longues années, avaient subi cette double formation idéologique et technique se heurtaient à un monde en contradiction flagrante avec les concepts étudiés. L'incompatibilité entre la formation reçue et le fonctionnement économique-politique de la société coloniale algérienne, se faisait sentir distinctement à deux niveaux. D'abord au niveau idéologique et politique, ils découvraient les pratiques répressives dirigées quotidiennement contre eux et contre ceux de leur ethnie et de leur religion : l'élimination des Algériens de toute vie politique, les inégalités économiques incommensurables, les répressions policières. Dès lors, se produisait l'anéantissement des beaux concepts dont l'école les avait imprégnés : l'égalité des citoyens, la fraternité, les droits de l'homme, tout était bafoué. L'écart entre l'idéologie scolaire donnée par l'école française et les pratiques sociales éveillèrent non seulement les sentiments nationalistes des jeunes Algériens mais attisèrent une certaine haine pour la culture et la langue elle-même, chez certains d'entre eux.

Ces sentiments furent avivés « *de manière décisive par leur exclusion systématique du pouvoir administratif, économique ou politique malgré les diplômes obtenus à l'école : la qualification même de leur force de travail n' (était) pas reconnue.* (A, Benachenhou, 1978 : 380). Ils ne pouvaient trouver de débouchés que dans le secteur privé algérien qui du reste ne possédait pas un capital suffisant pour être en mesure d'intégrer en son sein la grande partie des diplômés algériens.

En 1959, les Algériens travaillant dans l'administration formaient 5,2 % de la catégorie A, 11,8 % de la catégorie B, 19,4 % de la catégorie C, et 53,7 % de la catégorie D. L'élite de l'administration continuait d'être à 95 % d'origine européenne.<sup>1</sup> Dans le secteur industriel et commercial, la situation ne pouvait être qu'identique : 92,7 % des cadres des entreprises étaient européens. L'enseignement supérieur technique en Algérie gardait portes closes devant les Algériens : l'École Nationale d'Agriculture comprenait 120 élèves en 1953 tous européens et les trois écoles nationales supérieures (technique, commerce, industrie) comptaient 355 étudiants en 1953 dont 90 Algériens.

En définitive, le refus d'intégration des Algériens à tout pouvoir et statut social de l'école reste un fait indéniable auquel s'ajoute une répression idéologique et politique mais aussi culturelle. En effet, l'assimilation et l'identification paraissent comme des situations définitivement révolues.

## 2. L'évolution des effectifs

Les tableaux suivants illustrent bien la progression des effectifs scolarisés dans les différentes branches d'enseignement. Toutefois on est en droit de se demander ce que représentent réellement ces chiffres. Le taux de scolarisation de la population algérienne qui était de 3,8 % en 1908 ne passe qu'à 4,5 % en 1920 et 6 % en 1930.

---

1

Comme nous l'avons déjà analysé, pendant longtemps (de 1830 à 1945) l'école française est demeurée ignorée par la très grande majorité des enfants algériens. « *Cette exclusion affectait surtout les masses prolétaires ou prolétarisées des villes et des campagnes et plus durement encore les enfants de la paysannerie pauvre et sans terre* » <sup>1</sup>. (A, Benachenhou, 1978, : 387)

**Effectifs scolaires : enseignement primaire (maternelles comprises)**

Années	Musulmans (2)		Européens (2)		Total (2)	
1901	24 975	1 779	115 576	57 404	140 551	59 183
1911	40 778	3 527	136 979	67 140	177 757	70 967
1945	108 663	19 804	132 543	65 397	241 206	85 201
1954	306 215	80 370	134 848	66 532	441 063	147 002
1960	714 774	268 844	125 305	59 127	840 079	327 971

(1) Tous les chiffres et tableaux sont extraits de A, Benachenhou. op cit pp 377-378

(2) dont filles

**Enseignement du second degré (y compris les collèges d'enseignement général)**

Années	Musulmans (1)		Européens (1)		Total (1)	
1954	9 810	1 593	38 918	17 784	48 728	19 377
1956	7 552	1 689	40 260	18 547	47 812	20 236
1957	11 632	2 268	43 465	20 601	55 097	22 869
1959	18 709	5 153	49 881	24 541	68 590	29 674
1960	22 745	6 531	52 040	25 888	74 785	32 419
1961	28 244	8.. 512	47 470	23 671	75 714	32 183

---

1



**Enseignement technique et professionnel**

Années	Musulmans (1)		Européens (1)		Total (1)	
1954	5 854	1 934	6 812	2 522	12 666	4 456
1956	4 278	1 240	7 200	2 723	11 478	3 693
1957	6 345	2 032	7 365	2 619	13 910	4 651
1959	11 753	4 050	9 336	3 227	21 089	7 277
1960	15 408	5 178	9 922	3 463	25 330	8 641
1961	18 638	5 342	8 375	2 776	27 213	8 118

(1) dont filles

### **2.1. Accélération de la scolarisation en français et orientation technique et professionnelle**

Les premières remarques à faire restent celles de la différence flagrante entre le taux écrasant des élèves européens par rapport aux élèves musulmans et ceci jusqu'en 1945. L'année 1945 semble marquer un tournant dans l'histoire scolaire coloniale. En effet, une nette progression commence à se faire sentir et ceci est analysé par les économistes et par beaucoup d'historiens comme *un souci de stabilité du gouvernement français et à la nécessité de donner une formation minimale aux travailleurs se rendant en France*. (A, Benachenhou, 1978 : 78).

D'ailleurs la première préoccupation du gouvernement français fut mise en relief par la Commission des réformes musulmanes de 1944 qui spécifiait : *« à l'effort politique actuellement entrepris doit correspondre un développement intense de l'instruction publique au profit de la population d'origine algérienne... Il ne serait pas concevable qu'au titre de citoyen français ne corresponde pas, à la base, une culture française... Le problème qui se pose est de faire passer le nombre des enfants indigènes qui reçoivent une instruction de 100 000 à 1 200 000. »* (A, Benachenhou, 1978 : 377).

En effet, les tableaux ci-dessus nous donnent des chiffres qui nous révèlent un accroissement certain des élèves recevant une formation en langue française. Aussi passe-t-on de 24 975 élèves musulmans en 1901 à 108 663 en 1945 pour atteindre 714 774 en 1960 dans l'enseignement primaire. La pression démographique aidant, le nombre des élèves musulmans dépasse celui des élèves européens et ceci à partir des années 1950. Au niveau du second degré, il serait adéquat de souligner que très peu d'élèves musulmans atteignent collège et lycée et leur nombre sera constamment inférieur à celui des Européens.

Préparant les élèves en vue de l'accroissement du capital métropolitain, dès 1954 53,5 % de l'enseignement technique du 1<sup>er</sup> degré, 38 % des sections de l'enseignement technique secondaire, concernent la métallurgie. Par ailleurs à la même période, 73,3 % des 151793 Algériens travaillant en France étaient employés dans les secteurs de la métallurgie et du B.T.P, c'est-à-dire dans les secteurs pour lesquels est dispensée en Algérie une formation professionnelle. (A, Benachenhou, 1978 : 377).

## **2.2. Les scissions socio-économiques et culturelles créées par l'école française au sein de la communauté scolaire.**

Renforçant la nouvelle différenciation sociale due au système d'économie capitaliste, l'École française scinda les élèves algériens en trois catégories : *« les enfants de la paysannerie pauvre et sans terre et des masses prolétarisées des villes qu'elle a farouchement exclus, ceux des couches intermédiaires de la petite bourgeoisie urbaine et rurale qu'elle a intégrés pour faire d'une fraction d'entre eux la force de travail indispensable au capital local et surtout métropolitain. Enfin, les enfants des fractions dominantes de la bourgeoisie (européenne ou algérienne, rurale ou urbaine, commerçante ou industrielle) ou de la petite bourgeoisie (notable de l'administration et professions libérales) ont suivi au sein du système éducatif, la voie royale du secondaire et du supérieur »*. (A, Benachenhou, 1978 : 378)

Dans son étude sur les instituteurs algériens F. Colonna relève que les Algériens formaient 7,2 % des effectifs du secondaire en 1937-1938 alors qu'ils représentaient 85 % de la population totale. En 1940, il y avait 89 étudiants algériens à l'université d'Alger et seulement 500 sur les 5000 en 1954. (A, Benachenhou, 1978 : 378)

Ce fut surtout à partir de 1930, qu'une nette division du travail s'effectua en matière scolaire. À côté donc des enfants des classes aisées qui pouvaient étudier dans les écoles françaises, ceux de la paysannerie moyenne ou pauvre, ceux des prolétaires ou des masses prolétarisées poursuivaient une autre filière scolaire : celle des écoles réformistes.

Dans les villes les exclus, ceux auxquels l'école française avait fermé ses portes, avaient la possibilité de continuer à s'instruire dans ces écoles arabes. A. Merad. constate : « *On ne perdra pas de vue, en effet, que les élèves des médersas libres se recrutaient pour la plupart dans les milieux populaires. Certes, bien des bourgeois désireux de manifester leur sympathie pour la tendance nationaliste réformiste, ne manquaient pas d'envoyer leurs enfants aux écoles réformistes. Mais c'était plutôt pour la galerie que pour l'amour exclusif de la culture arabe. Car les enfants de la bourgeoisie musulmane étaient avant tout destinés à l'école française, seule dispensatrice de diplômes et des titres indispensables au succès matériel, que ce fut dans les carrières administratives ou dans les affaires.* » (A, Merad, 1967 : 421)

Ainsi avec la division socio-économique se confondait la scission culturelle et par là même linguistique. Dès lors, émergeront et existeront très schématiquement en Algérie ces deux catégories socioculturelles : une classe socio-économique aisée appartenant à l'aire culturelle francophone et une autre plus pauvre, plus populaire se rattachant à l'aire culturelle arabophone.

Le faible taux de scolarisation de la jeunesse algérienne musulmane, comme le rejet systématique de la langue arabe (par la colonisation) au niveau de toutes les études sont non pas à porter au passif et à l'inertie de l'action culturelle française, mais plutôt à

la volonté destructrice d'une colonisation qui n'exploitait le pays colonisé que dans l'intérêt d'augmenter les capitaux du pays colonisateur. Ce système délaissa complètement l'économie algérienne et n'y vit qu'un simple complément de l'économie métropolitaine sans développer une industrialisation qu'exigeait pourtant l'explosion démographique.

C'est ainsi que le réseau scolaire s'étendit surtout dans les grandes villes et sur le littoral où la colonie européenne était la plus nombreuse. La langue arabe, destituée de son rôle de langue principale de l'écrit, disparaissait de plus en plus de la vie socio-économique et passa à un état de sclérose, de déconsidération et de discrédit radical, à côté de la langue française devenue l'unique arme efficace dans le combat pour la vie organisée à la française.

Il n'y eut jamais de réformes profondes dans cet enseignement qui offrait une image hétéroclite et discriminatoire sur les plans linguistique et culturel avec des programmes non adaptés au pays, ou ethniques du moment où, dans des établissements ouverts à tous, les Algériens étaient doublement handicapés : dans leurs études par leur situation sociale et familiale souvent déshéritée et leur ignorance de la langue étrangère, et, plus tard au sortir de l'école dans leur recherche d'un emploi.

### **3. Les mutations sociolinguistiques à la fin de la période coloniale (1954 - 1962)**

#### ***3.1. Déchéance et anéantissement de l'arabe écrit et implantation et extension du français comme langue des classes hégémoniques***

Au cours de toute la période coloniale de profondes mutations s'opérèrent ; leurs résultats furent nettement perçus à partir des années cinquante : apparition massive du français dans l'écrit (autre que littéraire) administratif ou privé, et dans plusieurs couches cette modification était pratiquement achevée. Le français

prit brutalement la place de l'arabe écrit qui fut largement utilisé dans l'administration turco-ottomane.

Or à partir de 1830, le français devenait la langue officielle du pays et à l'exception de quelques succursales de la justice musulmane, toute l'administration (fonction publique) utilisait la langue française. Gommée de la vie économique, la langue arabe disparaissait progressivement de l'école où n'existait aucun choix véritable. À côté de cette place primordiale, le français se forgeait de plus en plus, une position inévitable dans l'usage parlé, mais comme langue secondaire, celle qu'on employait, le cas échéant et non sans peine, quand l'arabe parlé local paraissait déplacé. La spécialisation des fonctions largement instaurée dans l'écriture trouvait un premier écho dans l'oralité. Les hiérarchies mises en place par l'écriture se reproduisaient imparfaitement certes mais fréquemment dans le quotidien.

En fait ce fut un déplacement lourd de conséquences du pouvoir linguistique : une nouvelle répartition des rôles se fit jour, dont les implications allaient bien au delà d'un simple glissement. En milieu urbain comme en milieu rural, seul le français devait être utilisé pour n'importe quelle interaction officielle écrite. Dans les villes, l'emploi respectif du français et des langues locales fut de moins en moins une affaire de classes sociales, il dépendait de plus en plus des circonstances. On assistait en fait à l'incrustation et à l'achèvement d'un déplacement du pouvoir linguistique commencé dès les lendemains de la prise d'Alger qui déterminèrent une nouvelle socialisation des actes langagiers et une extension sociale selon des buts précis : enseignement, mass-média.

L'Algérien était contraint d'utiliser le français non seulement dans toutes les interactions administratives mais également devant la justice et sur les lieux du travail où l'arabe paraissait inconséquent, inutile et inefficace. Si l'arabe paraissait déplacé, c'était précisément parce qu'une dynamique était en train de s'opérer conduisant irréfutablement à une hiérarchie où le français dominait. Cette

irruption massive du français modifie profondément la nature de la diglossie arabe littéral /langues locales et en même temps, le système de représentation qui lui était attaché. Le français occupant la place officielle et privilégiée élimina avec âpreté l'arabe littéral malgré la bonne situation dont jouissait ce dernier dans de nombreux points du territoire. En 1962 dans les rues aucune enseigne, aucun écriteau n'était écrit en langue arabe, le français dominait absolument toute la vie et demeurait la seule langue écrite.

Ainsi se multiplièrent autour des années 1930, des tentatives, de sauvetage d'une réalité à la fois langagière et culturelle, dont on prévoyait une perte à brève échéance. En effet, en réaction à cette langue dont le poids et l'efficacité semblait reposer sur la modernité et le scientisme, apparurent dès la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle des tentatives de renaissance littéraire et linguistique arabe (mouvement des oulémas réformistes). Cependant l'appareillage réservé à l'unification du champ linguistique français se consolida de plus en plus.

L'état français progressivement prit en charge la francisation des couches populaires utilisant encore l'arabe. L'école dans ce dispositif joua évidemment un rôle déterminant. Les gouvernements successifs se déterminèrent à faire de l'école primaire un instrument de plus en plus efficace de francisation. Ce renforcement de la langue française marquait une nouvelle étape de la prise du pouvoir sur le langage - caractéristique de toute situation de dépendance linguistique - alors qu'une forte pression s'exerçait sur la langue on assistait à une accentuation de plus en plus intense de la dévalorisation liée à la pratique de l'arabe langue littéralement dominée.

Le témoignage de Ben Badis, chef du mouvement réformiste, lorsqu'il écrit « *L'arabe est notre langue, l'islam notre religion, et l'Algérie notre patrie* », permet de mesurer l'importance de ce processus de marginalisation mentale. À l'image de toutes les actions s'inscrivant dans des mouvements de renaissance nationalistes, sa contestation touche avant tout l'arabe littéral, langue écrite du

peuple algérien, seul domaine apte à lui restituer sa dignité historique et le pouvoir intellectuel. Dans cette optique ce mouvement s'attachera à rétablir la graphie arabe, à expurger le lexique et à rénover la langue.

En fait le français était la langue des classes hégémoniques : parlé et écrit par la classe formée d'Européens et écrit et parfois aussi parlé par la bourgeoisie urbaine et la très haute bourgeoisie rurale, le français s'était implanté créant une situation linguistique répressive où le choix était banni. La liberté langagière qui semblait émaner de l'Algérie coloniale n'était que fort relative puisque les autorités françaises mettaient tous les atouts du côté de la langue dominante -le français- et de ses locuteurs. Ainsi la substitution (français à la place de l'arabe) s'était rapidement effectuée puisque de plus en plus, la majorité des enfants scolarisés fréquentait les écoles françaises, et l'État par l'autorité forçait les sujets à adopter le modèle dominant et interdisait ou punissait (plus ou moins ouvertement) l'emploi de l'arabe.

Dans de telles conditions on s'acheminait rapidement vers une uniformisation de la société engagée à utiliser le français comme unique langue de l'écrit, position où le citoyen algérien pour ne pas être tourmenté et maltraité, devait se résoudre au choix colonial. Par ces procédés, cette substitution et cette domination de l'arabe par le français relevait du terrorisme langagier, et reposait également sur des motivations matérielles à savoir la chance pour l'Algérien d'améliorer sa propre condition.

Délaissée, discréditée, la langue arabe était considérée comme inapte à l'analyse scientifique et on la cantonnait et reléguait au rang de langue littéraire n'ayant pas dépassé les temps obscurs du moyen âge européen.

### ***3.2. La résistance des langues locales et leur transformation***

Malgré les apparences, ce sont en fait les langues locales qui résistèrent très fortement devant la dangereuse expansion de la

langue française. Même si le français représentait la langue officielle, la langue de l'écrit utilisée du reste par les Algériens musulmans eux-mêmes, la seule langue parlée par la majorité de la population demeurait l'arabe algérien, pour les régions arabophones et le tamazight, pour les régions amazighorophones. À la maison, dans la rue, dans les souks les Algériens s'exprimaient dans leurs langues.

Fort injustement beaucoup, crurent, ou croient, à cause des transformations subies au contact du français, à la mort, à la disparition des langues locales durant la période coloniale. Or, peut-on nier que de tout temps, ce fut le principal mode d'expression du peuple algérien ? Ce ne fut certainement pas la langue de prestige -l'arabe littéral- qui résista à l'invasion du français pour cause de déstructuration culturelle. Grâce à une vitalité constamment animée par une utilisation spontanée dans l'ensemble du pays, les langues locales ne purent être gommées.

Par ailleurs, dans un pays où la grande majorité demeurait plongée dans un analphabétisme perpétuellement entretenu par le système colonial, ni le français ni l'arabe littéral ne pouvaient constituer la langue dans laquelle communiquait et s'exprimait l'Algérien : le théâtre, la radio, la poésie, avaient recours durant cette période presque exclusivement à l'arabe algérien. Dans la préface aux *Mémoires de M. Bachtarzi*, Bencheneb relève le rôle essentiel joué par l'arabe algérien dans la naissance et la pérennité du théâtre algérien : « *Des comédies écrites dans le dialecte algérois et mettant en scène des types aussi populaires que Djeha, Antar, et Haroun Rachid, donnèrent l'impression que cette fois-ci un théâtre algérien était né* ». (S, Bencheneb, 1968 : 7).

A .Roth se penchant sur l'échec de l'utilisation de l'arabe littéral dans le théâtre algérien des années 1919-1939 souligne que « *le choix de l'arabe dialectal fut déterminant pour l'orientation du théâtre, les genres qu'il privilégia et le public qui fut gagné à sa cause.* ». (A, Roth, 1967 : 27).



Ainsi, de la planification linguistique coloniale, ce fut l'arabe littéral qui tomba dans l'oubli et la désuétude, devant les langues locales et surtout l'arabe algérien qui connut une expansion due à la pression démographique, à l'exode rural et qui su souplement recevoir de l'extérieur sans pour cela céder complètement la place au français, pour disparaître. Les langues locales, en plus du fait qu'elles ont vu s'accroître sensiblement le nombre de leurs locuteurs, ont subi un processus plus ou moins accéléré de francisation : un Constantinois par exemple pour dire | siyara | (voiture) dira | tomobil | forme imitée d'automobile ; un Oranais dira | loto | forme tirée d'auto. En fait, ce ne fut pas uniquement dans les centres urbains que les langues locales connurent ces transformations dues au contact permanent avec le français et avec le nouvel ordre économique. Sayad décrit ce paysan oranais qui introduisait dans sa conversation des termes provenant de l'espagnol | tarbaj | (de l'espagnol | trabajo | (travaille)), et du français | firma | (ferme), | kunnur | (colons). (A, Sayad, 1967). Ce ne fut pas non plus l'apanage d'une classe sociale puisque dans les souks les marchands, les chauffeurs de taxi mêlaient les divers systèmes linguistiques.

En fait, c'est un phénomène linguistique des plus courants où des langues en contact s'influencent mutuellement créant de nouvelles formes lexicales, morpho-syntaxiques et parfois phonétiques. Du reste, les mutations ne se firent pas exclusivement du côté arabe ou amazigh mais du côté français également, l'expression parlée était truffée d'arabismes (A, Lanly, 1970 : 208-218) La capacité d'adaptation des langues locales les éloigna du danger de substitution par le français : elles n'avaient subi que des transformations linguistiques ordinaires puisées dans le français surtout et quelque peu dans les autres langues européennes en présence.

Cependant le mode et le degré de modification relevaient moins du hasard que des stratifications sociales dues à des facteurs socioculturels et économiques nettement décelables. Pour pouvoir s'adapter aux exigences du monde nouveau introduit par l'économie

occidentale, les langues et parlers locaux furent contraints à des bouleversements. Dans les villes, plus exposées au contact du français que les campagnes, « *simultanément et à l'intérieur du même discours ou successivement et en des discours différents, le langage peut, selon le contenu de pensée qu'il transmet et le statut social des locuteurs tout aussi bien perpétuer un rapport vécu avec le monde traditionnel que manifeste et véhicule une aspiration moderniste à travers les emprunts qu'il fait au français (emprunts de syntaxe, emprunts de lexique dont la signification est en l'occurrence plus sûre, interférences de séquences entières dites en français avec d'autres dites en arabe ou en berbère* ». (A, Sayad, 1967 : 214). Sayad A. évoque ici non seulement les dédales souvent inextricables de l'emprunt, mais également les facteurs socio-économiques et culturels suivant lesquels les contacts linguistiques s'effectuaient et qui sont d'après lui : le contenu du discours et le statut social du locuteur.

Il est devenu classique de classer les transformations linguistiques dues au contact entre l'arabe et le français selon deux contenus distinctifs : la référence au monde traditionnel, domaine privilégié pour l'usage des langues locales et des refuges pour la tradition orale, et la référence au monde moderniste occidentalisé qui provoque un besoin d'expression autre, adaptée à ce mode de vie. D'après un certain nombre de sociolinguistes et de linguistes il apparaît que toutes les fois où le discours touche à l'univers traditionnel les langues et parlers locaux « *n'éprouvent nullement le besoin de recourir à des emprunts, surtout s'ils sont de nature à bouleverser la structure du langage* (A, Sayad, 1967 : 216).

Du moment que le langage ne pénètre pas dans un contenu étranger à ses schèmes et dans un terrain situé hors de ses possibilités expressives, les seuls emprunts auxquels il recourt demeurent de nature lexicale et sont entièrement assimilés et fondus dans le moule de la langue locale : par exemple | étomobilet | (les voitures) où le morphème lexical | tomobil | s'adjoint comme tout substantif arabe l'article défini | e | et le morphème grammati-

cal | et | désinence marquant le féminin pluriel. Ainsi les langues et parlars locaux se réservaient-ils de plus en plus des champs conceptuels échappant à la concurrence du français : religion, vie familiale traditionnelle....

En dehors de la substitution due à des motivations matérielles, il persiste également un côté idéologique : le locuteur change de langue quand il est convaincu de la qualité inférieure de sa propre langue qui occupe dès lors la place de la langue dominée. Les locuteurs de la langue dominante s'emploient à dévaloriser la langue dominée qu'ils déclarent inapte dans des domaines valorisés dans la société (scientifique, administratif, politique). Bourdieu et Sayad ont relevé dans le domaine médical les attitudes significatives où disent-ils « *il n'est pas d'indice plus clair de la rupture avec la tradition paysanne que toutes les conduites où s'exprime une attitude totalement nouvelle à l'égard de la maladie* » (P, Bourdieu, A, Sayad, 1964 : 217) et où « *le vocabulaire dont on se sert pour traduire toutes les expériences que l'on a de la maladie et des soins constitue un excellent indice de pénétration dans la société rurale Kabyle de la pratique médicale* » (P, Bourdieu, A, Sayad, 1964 : 217). On passe de l'emprunt lexical le plus banal | asbirin | (aspirine) | asbru | (aspro) à des structures plus complexes telle que la phrase suivante citée par Bourdieu et Sayad : « *pour avoir lanfalid, il faut être refurmi à 66 bursa* » (P, Bourdieu, A, Sayad, 1964 : 217). et où *lanfalid* est extrait d'invalidé, *refurmi* de réformé et *bursa* de pour cent.

Dans les villes avec l'institution du service militaire obligatoire, la scolarisation, les progrès du mouvement politique, et la diffusion de la presse, commencèrent les grands processus socioculturels dont l'intrication a conduit à la francisation plus ou moins importante des citoyens musulmans. Ces processus en apparence hétérogènes étaient en réalité mus et gouvernés par les mêmes causes socio-économiques : le développement du capitalisme colonial, la création d'une classe ouvrière et les aspirations matérielles vers lesquelles chacun tendait. Tous ces facteurs provoquèrent des

inégalités perceptibles dans le rythme de la diffusion du français et par conséquent dans les transformations des parlers locaux, ce qui avait accru les clivages sociaux.

Les formes de contact en milieu urbain s'effectuaient selon un large éventail allant du simple emprunt lexical assimilé et façonné au bilinguisme le plus accompli. Le degré le plus faible se rencontrait chez « *Les sous-prolétaires ruraux : chômeurs, ouvriers journaliers intermittents ou manœuvres sous occupés du secteur tertiaire (petits vendeurs et artisans)* » (P, Bourdieu, A, Sayad, 1964 : 217) en passant par les travailleurs manuels stables dont l'ancienneté en ville était plus grande ; pour aboutir aux travailleurs permanents mais non manuels dont la situation langagière était fort complexe. À côté de ces catégories sociales pauvres ou modestes, s'élevait la classe bourgeoise où l'on rencontrait le plus grand nombre d'intellectuels où le bilinguisme était le plus achevé.

Même si les langues locales furent cantonnées dans des domaines limités socialement dévalorisés, leur maintien assura la protection de la personnalité algérienne, et fut sur le plan psychologique l'élément catalyseur et différenciateur des masses algériennes. Considérées par la colonisation comme déchets linguistiques, langues inférieures n'ayant pas une grammaire normative explicite, afin que les classes hégémoniques européennes et le pouvoir français puissent d'autant facilement assurer son emprise sur les locuteurs musulmans, les langues locales résistèrent à toute substitution totale, et restèrent le principal mode d'expression de la majorité des Algériens qui y virent le facteur d'union autour duquel ils se groupèrent s'identifièrent et luttèrent.

Au terme de cette esquisse se dessine un nouveau tableau de la situation sociolinguistique algérienne illustrant la dynamique qui s'est opérée durant la période coloniale. Les pôles linguistiques fondamentaux que sont le français et les langues locales n'étaient pas assumés de la même manière. Le français n'est assumé dans son intégrité pleine et abstraite que par les locuteurs d'origine eu-

ropéenne et surtout française, quant à l'immense majorité c'est à dire les Algériens musulmans, les Juifs, les Maltais et autres réalisaient ce système dans toute une série de variétés, c'est-à-dire de niveaux de réalisation et d'intégration dépendant des capacités langagières propres à chaque locuteur, du contexte, de la nécessité sociale et des besoins expressifs. Cette réalité sociolinguistique peut être segmentée dans ses grandes lignes en plusieurs variétés. Le locuteur avait la compétence active de certaines variétés ou langues, il pouvait n'avoir que la compétence passive d'autres et, il risquait de n'en avoir aucune autre en plus (c'était le cas pour une large partie de la population pour les deux pôles principaux que sont le français et l'arabe algérien et le tamazight) les passages d'une langue à une autre en cours de conversation n'étaient pas rares et le choix de la langue était déterminé surtout par l'interlocuteur.

— Le français : c'était la langue officielle du pays, depuis la disparition du turco-osmanli remplacé par cette langue tout aussi étrangère. Variété autant orale qu'écrite utilisée par le pouvoir colonial, par les classes européennes et la haute bourgeoisie musulmane. Langue de l'administration, de l'enseignement et de toutes les interactions avec le pouvoir. Elle tend à se diffuser chez les employés et les intellectuels musulmans.

— L'arabe littéral el fusha : n'occupe plus la place prépondérante qui lui était octroyée sous la période ottomane. Il n'était guère utilisé que dans des secteurs traditionnels (juridiction musulmane et religion) et dans les quelques rares écoles arabes.

— Les langues et parlers locaux : mêmes si on y percevait des transformations linguistiques dues au contact avec le français et les autres langues européennes, ils demeurèrent les langues de la masse musulmane. Ils étaient utilisés surtout pour des contacts familiaux et remplacés (pour ceux qui savaient lire et écrire) par le français dans les interactions de la vie active et professionnelle.

#### 4. Les insoumis de l'école coloniale : émergence des architectes et des édificateurs de la révolution

L'instruction destinée aux « Indigènes » a perpétuellement contrarié le pouvoir colonial qui n'a cessé de tergiverser entre une école dispensant un savoir pour tous et de même qualité que pour les Européens et un enseignement au rabais assurant une main d'œuvre à la disposition des colons. Cette position paradoxale, répondait à une planification politique ayant pour sous-bassement idéologique, « l'instruction pour les Indigènes est un mal nécessaire ».

Ce malthusianisme éducatif se traduisait dans la réalité par la peur pour les autorités coloniales, aussi bien le pouvoir métropolitain que les colons, d'ouvrir massivement l'école aux Indigènes, ce qui présentait à leurs yeux un danger d'être des terrains d'éveil des consciences. Malgré les multiples entraves programmées et appliquées, de jeunes lycéennes et de jeunes lycéens, formés à l'école coloniale, ont franchi « ce seuil », barrière décrétée par le pouvoir colonial pour les maintenir dans l'indigénat le plus vil, et ce d'abord grâce à la volonté de leurs parents qui voulaient leur assurer un avenir meilleur.

Ainsi « *Mustapha Bekkouche grandit dans une famille de la classe moyenne à Batna. Scolarisé dans sa région natale, il fera de brillantes études primaires et secondaires et ce, grâce à l'engagement et à la volonté de ses parents qui voulaient que leur enfant accède à l'instruction* » révèle Fatima Bekkouche, dans la préface consacrée à *Journal d'un oublié*. Ahmed Ghouati explique également que « *c'est Sadek Hadjeres qui, à partir de l'histoire familiale de la fin du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle, témoigne le mieux sur le changement « stratégique » opéré par la société algérienne face au pouvoir colonial en général et à son école en particulier.* » « *Alors que la plus légère intempérie était prétexte à mon arrière-grand-père pour faire manquer l'école à son fils, mon père, avec tous ceux de son village, attaquait allègrement par les jours de neige la piste de montagne qui grimpait vers l'école, emportant dans le capuchon de son burnous pour le déjeuner de midi, une*

*demi-galette de farine de gland et une poignée de figues. (S, Hadjeres, 1981 : 21), (A, Ghouati, 2009).*

L'école française a-t-elle vraiment contribué à stimuler l'esprit de rébellion chez certaines et certains de ces lycéennes et lycéens ? On ne peut que reconnaître la tangibilité des faits : la majorité des chefs nationalistes et des femmes combattantes étaient des personnes instruites et c'est dans l'enseignement de l'école républicaine qu'ils ont puisé dans une large mesure leurs perspectives et principes de libération, de liberté, d'indépendance et d'émancipation.

Des jeunes femmes comme Hassiba Ben Bouali, Fadila Saadane Meriem Bouattoura, Djamila Bouhired, Zohra Drif,, Samia Lakhdari, avaient répondu à l'appel de grève du 19 mai 1956, et ont rejoint pour certaines le maquis, formant un des premiers groupes pour la lutte armée composé de lycéennes et d'étudiantes.

Concernant les hommes, le premier président du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), Ferhat Abbas recourt à tous les savoirs acquis à l'école pour contester et incriminer le régime colonial. Il entretient et cultive la similarité entre les protagonistes couverts d'héroïsme de la Révolution française de 1789 et les leaders du nationalisme algérien. Abane Ramdane dont l'intelligence a subjugué même ses tortionnaires, a obtenu en 1942, le baccalauréat mathématique avec mention et a été considéré comme « l'architecte de la révolution ». À Benyoucef Benkhedda, et ses camarades du lycée Duveyrier, Mohamed Lamine Debaghine, Saad Dahlab, Abane Ramdane, Ali Boumendjel et M'hamed Yazid qui furent pionniers du nationalisme algérien, le proviseur ne cessait de ressasser « *Vous êtes des couteaux qu'on aiguise contre la France !* »

Pour Mustapha Bekkouche, Nietzsche, Kant mais surtout Spinoza sont parmi ses auteurs favoris. Selon sa fille Fatima : « *Ses professeurs voyaient en lui un futur écrivain ou un philosophe, tant ses écrits les laissaient stupéfaits devant autant de richesse d'idées et de clairvoyance.*

*Il était pour eux le « parfait assimilé », le « parfait Français Musulman » ». Mais pour Mustapha Bekkouche, « l'idée de l'assimilation le torturait, le colonialisme était, pour lui, la grande injustice qu'on pouvait faire subir à un peuple » (...) Son ambition démesurée et son refus obstiné de l'arbitraire le poussèrent, dès l'âge de 14 ans, (...) à militer au sein du Parti du Peuple Algérien, puis à être un des membres fondateurs de l'Organisation Spéciale. » (F, Bekkouche in Préface à Journal d'un oublié p. 3)*

*Arrêté et emprisonné dès le déclenchement de la lutte armée, « ses longues journées et ses longues nuits dans les différentes prisons, il les passait à méditer sur les grands thèmes métaphysiques, à réfléchir sur la conditions des peuples opprimés et sur la condition humaine, à rêver d'un avenir meilleur dans sa patrie libérée et à écrire ses pensées » (...) L'écriture était pour lui un moyen de clarifier sa pensée, un sens qu'il donnait à sa vie, un acte de résistance (...) (F, Bekkouche in Préface à Journal d'un oublié p. 5)*

## **5. La maîtrise de la langue française une arme contre le colonialisme**

Les écrivains algériens, lorsqu'ils abordent leur passage à l'école coloniale, évoquent peu ou prou des moments de joie mais les épisodes douloureux demeurent les plus cruciaux de leur scolarité. Ils relatent avec amertume certaines humiliations et le racisme qu'ils y ont vécus : Ali Boumahdi décrit ainsi la récréation du lycée de Médéa dans les années 1950 : « Pour la première fois j'étais en contact avec les fils de colons, qui formaient la grande majorité des collégiens... je ne tardais pas à comprendre qu'ils avaient un grand mépris pour nous les « indigènes » qu'ils appelaient « nègres », « ratons » ou « bougnouls » ; je vivais dans la hantise d'être insulté par eux et je passais mon temps à regarder sagement leurs jeux d'une des galeries » (F, Colonna, 1975 : 177).

Dans *La grande maison*, Mohamed Dib, par la bouche de son héros le jeune Omar, soulève la question de l'identité. Dans la classe, la



confusion règne : les petits écoliers indigènes sont perdus, égarés et troublés par ce pays lointain qui leur est totalement étranger et que l'école dit être leur mère patrie. Cet égarement se manifeste ingénument par les réflexions certes enfantines mais combien justes, congrues et fondées : « *Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c'est Aïni ; il n'en a pas deux. Aïni n'est pas la France. Rien de commun.* » (p. 121)

Ces discriminations, ces blessures les ont meurtris et la langue française, par l'écriture romanesque, devient une arme redoutable de lutte et de combat contre la tyrannie et l'indigénat imposé par le colonialisme. L'extrême pauvreté, l'effroyable misère dans laquelle est réduite la communauté dite musulmane est décrite dans ses moindres détails par Mouloud Ferraoun dans *Le fils du pauvre*. Quant à Kateb Yacine, il aspire à signifier que l'écriture n'est pas exclusivement de nature artistique, mais qu'elle est à même de se décoder également comme un engagement et un investissement dans le terrain de la résistance dont l'objectif est la libération de l'Algérien de la domination de la colonisation. À propos de ce prénom *Nedjma*, dans son mythique roman éponyme, Kateb Yacine précisait et expliquait : « *J'ai écrit Nedjma pour que les Français comprennent ce qu'était l'Algérie.* ». À travers tout le roman, la colère, le mécontentement sont en train de sourdre dans la communauté algérienne, en explicitant cette situation, l'auteur confère à son roman (comme par ailleurs tous ses écrits) une charge et une indéniable portée politiques.

## **6. M. Bekkouche puissance d'un écrivain révolutionnaire**

Dans ce contexte, maîtriser la langue française devient une arme puissante d'insoumission et de combat que les lettrés indigènes ont entre les mains contre l'occupation et les violences coloniales. Se révèlent à cet égard, l'influence et l'implication cardinales de l'écrivain qui non seulement est témoin de son temps mais qui revêt également le rôle d'historien. Mustapha Bekkouche, dans

son ouvrage *Journal d'un oublié*, décrit et analyse quotidiennement et même heure par heure ce que vivent lui et les autres indigènes dans cette horreur carcérale. Pour dénoncer les injustices, les frustrations, les abus portés par le pouvoir colonial, il recourt à plusieurs genres et formes d'écriture, philosophique, poétique et même romanesque. Sa quête contre les affres du désespoir du colonialisme le conduit à un double engagement à la fois citoyen et philosophique, témoignage tragique et douloureux d'un intellectuel qui semblait vouloir croire en son action sur le cours des événements et ce, par la révolte armée mais aussi comme ici spirituelle. Il s'essayait à analyser et rendre compte de la Vie, de l'Humanité, des croyances et des ambitions absurdes des hommes, désirant atteindre une certaine vérité entrevoyant des horizons de justice et de liberté. En en-tête et dans le corps de chaque page, la date et les heures de rédaction sont indiquées ce qui permet de retracer et de repérer avec précision les événements personnels et aussi les événements nationaux et internationaux

Sa réflexion se construit à partir de la réalité, de son vécu quotidien. L'écriture devient pour lui, l'incarcéré des geôles coloniales, un acte de délivrance et parfois d'atténuation de ses peines. Pour ne pas sombrer dans une apathie, une indolence destructrices et un oubli de soi, il revivifie sa mémoire en écrivant, en réfléchissant sur de grandes questions philosophiques : la mort, les souffrances, les passions, la liberté etc.. Il évoque sans cesse la séparation avec sa mère, sa femme, ses enfants, les doux moments passés en famille : « *Reçu ce matin une lettre de ma femme avec une photo : nous deux et la petite, notre fille. Joli cadeau pour aujourd'hui* » p. 31

Chaque page de *Journal d'un oublié* est ponctuée par une nouvelle maxime sur la maîtrise de soi Sa référence indubitable aux philosophes du siècle des lumières, lui fait écrire en écho à Descartes, un douloureux : « *Je souffre, donc j'existe, n'a pas dit Descartes* » p. 33. Cette maîtrise de soi, reste une étape cardinale afin d'atteindre « l'idéal ». Elle consiste en un rude travail sur soi appelé

par Descartes *une morale par provision* qui repose sur un ensemble de règles de vie provisoires ayant pour objectif l'organisation de l'existence avant de retrouver la morale basée sur la raison. Ainsi, Mustapha Bekkouche, pour garder toute sa lucidité, sa raison, sa dimension intellectuelle, fait sienne *cette morale provisoire* grâce à laquelle il entretient son stoïcisme et maîtrise ses passions : amour, haine, ambition, désir, émotions qui sont des phénomènes affectifs que l'Homme par son intelligence peut réguler. C'est pour contenir et apaiser ses colères contre l'injustice coloniale qu'il canalise ses émotions en mettant bien en exergue des balises protectrices que sont « ces maximes » ouvrant chaque page. Par ailleurs, elles rythment l'écriture et lui confèrent une dimension esthétique par la lecture du texte qui doit s'effectuer à partir d'un vécu signifiant, exposé, analysé et réfléchi par ce philosophe. Ces maximes rythmant chaque jour le journal du prisonnier se font axiomes et s'égrènent ainsi :

« *La maîtrise de soi, c'est le calme en toute circonstance* » ; « *La maîtrise de soi est la meilleure qualité de l'homme* » ; « *La maîtrise de soi c'est la faculté de garder son sang-froid* » ; « *La maîtrise de soi, c'est la maîtrise de tout* » ; « *La maîtrise de soi, c'est la maîtrise des autres* » ; « *La maîtrise de soi, c'est l'art de s'adapter à tout* » ; « *La maîtrise de soi, c'est pouvoir réfléchir en toute circonstance* » ; « *La maîtrise de soi, c'est tout supporter avec indifférence* » ; « *La maîtrise de soi, c'est tout pouvoir réagir efficacement* » ; « *La maîtrise de soi est une force indomptable* » ;

« *La maîtrise de soi est génératrice de forces* » ; « *La maîtrise de soi est la maîtrise des événements* » ; « *La maîtrise de soi c'est n'être ni victime ni bourreau* » ; « *La maîtrise de soi, c'est être en accord avec soi* » ; « *La maîtrise de soi, c'est savoir cacher sa peine* » ; « *La maîtrise de soi est une belle solitude* » ; « *La maîtrise de soi est compréhension des situations* » ; « *La maîtrise de soi est la loi des hommes sages* ».

## Conclusion

C'est par la langue que la dimension du réel s'énonce et s'affirme effectivement. Les Algériens colonisés ont bien saisi que la maîtrise de la langue française constituait une arme à utiliser contre le colonialisme. Il importe de la dominer car elle possède une structuration systémique et esthétique qu'il faut comprendre, dont il faut s'imprégner et qu'il est nécessaire de s'approprier car le contexte concourt à cerner et circonscrire son sens. Si la langue reste un moyen idoine pour exprimer la souffrance, le combat, la liberté, l'espoir, alors, maîtriser le français devenait l'incontournable voie pour mener une lutte connue et reconnue et s'imposer plus tard dans les négociations avec la métropole.

Mustapha Bekkouche, dans *Journal d'un oublié*, a dévoilé une chronologie chargée de sens des données historiques et esthétiques spécifiques d'une langue maîtrisée et domptée dont l'éloquence n'est plus un simple accessoire neutre de l'expression, mais plutôt un instrument utile pour décrire et analyser la réalité, pour être le témoin de son temps, pour crier sa haine contre le colonialisme qui a assujéti les Algériens, qui les a privés de leurs droits les plus élémentaires et qui les a, à jamais, profondément blessés dans leur orgueil et leur dignité. S'instruire par l'école coloniale s'inscrivait dès lors dans une autre démarche : celle du combat par la langue concrétisée par l'écrit transmis au monde et aux générations également. Triompher par l'instruction et dans ce contexte précis, par des compétences linguistiques en langue française, acquises à l'école coloniale, devient ainsi une forme de revanche et d'insurrection contre le système colonial. C'est donc par l'écriture que Mustapha Bekkouche libère la parole algérienne prisonnière des geôles françaises, et qu'il se réaffirme en transmettant les marques de l'insubordination par l'exaltation expressive admirable, prodigieuse ainsi qu'une structuration certes itérative mais fougueuse et passionnée d'une parole révoltée

## Bibliographie

- AGERON. CH.-R, (1968), *Les Algériens musulmans et la France (1870-1914)*, Paris, P.U.F.
- BACHTARZI, M, (1968), *Mémoires 1919-1939*. Alger, S.N.E.D.
- BENACHENHOU, A, (1978), *La formation du sous-développement en Algérie (1830-1962)* Alger, imprimerie commerciale.
- BEKKOUCHE. M., (2002), *Journal d'un oublié*, Éditions ANEP.
- BERQUE. J, (1973), *Les Arabes*, Paris, Éd. Sindbad, La Bibliothèque Arabe.
- BOURDIEU. P et SAYAD. A, (1964), *Le déracinement*, Paris, Éd. de minuit.
- BOURDIEU. P, (1970), *Sociologie de l'Algérie*, Paris P.U.F. Que Sais-je ?
- BOUTEFNOUCHET. M, (1982), *La culture en Algérie*, Alger, S.N.E.D.
- COLONNA. F, (1975), *Instituteurs algériens 1883-1939*, Alger, OPU.
- GHOUATI. A, (2009), *École et imaginaire dans l'Algérie coloniale. Parcours et témoignages*, Paris : Éditions L'Harmattan, Collection Europe Maghreb.
- ROTH. A, (1967), *Le théâtre algérien*, Paris, Maspéro.
- SAYAD. A, (1967), « Le bilinguisme en Algérie » dans *Les Cahiers de Sociologie européenne* N°4. 19
- KADDACHE. M, (1980), *Histoire du nationalisme algérien (1919-1951)*, Alger., S.N.E.D.
- LACOSTE. Y, NOUSCHI. A. et PRENANT. A, (1960), *Algérie : passé et présent*. Paris. Éd. Sociales.
- LANLY. A, (1970), *Le français d'Afrique du Nord*, Paris, Bordas.
- MERAD, A., 1967, *Le réformisme musulman en Algérie de 1923 à 1940. Essai d'histoire religieuse et sociale*, Mouton and Co. Paris-La Haye.
- REY. B, (1961), *Les Egorgeurs. Guerre d'Algérie, chronique d'un appelé, 1959-1960*, Éditions du Monde libertaire Paris, Minuit, 1961) (Paris, Éditions libertaires, 1999) (Alger, Marinooor, 2000)
- TALEB EL- IBRAHIMI. A, (1973), *De la décolonisation à la révolution culturelle (1962-1972)*, Alger, S.N.E.D.
- TURIN, Y., 1971, *Affrontements culturels dans L'Algérie coloniale (1830-1880)*, Paris. Maspéro.
- VATIN, J-C., 1974, *L'Algérie politique : histoire et société*, Paris, A. Colin.



## Chérif SOUTI

Université Larbi Ben M'hidi, Oum El Bouaghi  
Laboratoire SLADD, Université Les Frères Mentouri Constantine 1

### ***L'Autre « colonisateur » dans Journal d'un oublié de Mustapha Bekkouche***

*« C'est au nom des principes enseignés par leurs maîtres français que, quelques décennies plus tard, les intellectuels musulmans vont remettre en question le régime colonial et même la souveraineté française en Algérie. »*, Guy Pervillé (2004 : 13)

La lecture de *Journal d'un oublié* du militant nationaliste algérien et auteur de langue française Mustapha Bekkouche, livre sur lequel porte l'étude présentée ici, permet de découvrir un grand intellectuel - dire « un penseur » ne serait pas une exagération -, et un grand personnage de la cause nationale. Elle nous éclaire également sur un pan entier de notre histoire, à savoir les années de la guerre de libération.

En effet, le lecteur de *Journal d'un oublié* est vite frappé non seulement par la valeur historique, littéraire, philosophique et esthétique du texte - doit-on dire qu'il n'a rien à envier aux œuvres des grands auteurs ? - mais également par le personnage lui-même, par l'auteur, par son parcours militant, par son désir de liberté, par sa détermination à sortir son pays du joug colonial, etc..

En plus de faire connaître ou de faire connaître davantage l'auteur et son œuvre - et c'est précisément l'objectif de ce numéro des Cahiers du SLADD - le travail présenté a l'ambition d'appréhender la représentation de l'Autre « colonisateur » dans *Journal d'un oublié* afin de cerner les rapports de l'auteur au colonialisme français et de mieux comprendre son œuvre, son combat et son parcours militant. Il est clair que l'Autre, c'est le colonisateur français, le colonialisme français, la France, l'État français, etc.

Néanmoins, l'étude présentée se veut être l'ébauche d'une recherche plus étendue qui portera sur l'altérisation du colonialisme dans toute l'œuvre de l'auteur. Donc, il s'agit plus d'ouvrir des perspectives de recherche que de proposer une analyse proprement dite.

L'étude proposée a pour objectif de répondre à deux questions principales.

1. Quels rapports M. Bekkouche entretient-il au colonialisme français dans son journal ?
2. Comment ces rapports se manifestent-ils ?

Dans un premier temps, il nous paraît nécessaire de retracer ne serait-ce que brièvement la courte et non moins riche vie de l'auteur afin de mieux cerner son action militant

### **1. L'intellectuel-martyr**

Peu connu, M. Bekkouche fut très jeune l'un des premiers révolutionnaires algériens et un des membres fondateurs de l'Organisation Spéciale qui prépara le déclenchement de la guerre de libération. Originaire de la ville de Batna dans l'Est algérien où il naquit le 02 novembre 1930, il fit des études très brillantes. Très jeune, il lit les grands auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces lectures marqueront et forgeront sa personnalité. En effet, il se passionna depuis sa tendre enfance pour les lettres et la philosophie. Au lendemain du déclenchement de la guerre de libération, il est arrêté et incar-



céré à l'âge de 24 ans à la prison de Coudiat à Constantine puis à celles de Barberousse et Berouaghia. Libéré, il rejoint ses frères d'armes du Front de Libération Nationale au maquis. Capturé, il sera exécuté à l'âge de 30 ans, le jour même de son anniversaire, le 02 novembre 1960.

Il nous légua une œuvre prolifique constituée de textes en tous genres (Poésie, récits, journal, romans,...) écrite principalement dans les geôles coloniales. Une partie de cette œuvre a survécu aux aléas du temps et à la censure coloniale. Trois livres ont déjà été publiés aux Éditions ANEP : *Journal d'un oublié* (son journal de prison) en 2002, un recueil de nouvelles intitulé *Message d'outre-tombe et autres nouvelles* en 2012 et *Le Passeur de rêves* (un recueil de poèmes) en 2017. D'autres livres, notamment des romans, seront publiés prochainement.

## **2. Journal d'un oublié : hymne à la liberté**

M. Bekkouche écrit son journal de 114 pages entre le 03 février et le 08 mai 1955 durant son incarcération à la prison de Coudiat à Constantine. Néanmoins, le livre a été publié à titre posthume en 2002 aux Éditions ANEP. Une bonne partie de ce journal fut rédigée durant le mois de ramadan 1955. C'est un miracle que le livre ait échappé à la censure coloniale et nous soit parvenu. Connaissant les rouages du système colonial, son auteur écrit à ce propos (P. 41)

*« Mon cahier a un mois, et je vais être obligé de l'interrompre. Il faut le faire sortir si je ne veux pas le perdre au cours d'une fouille ou d'un transfert. Je le reprendrai peut-être. J'écrirai sur des feuilles volantes, c'est plus facile à faire disparaître en cas de besoin. »*

Il ressort de la lecture de ce livre qu'en plus du récit d'évènements et faits quotidiens produits à l'intérieur de la prison, il contient une pléthore d'interrogations et de réflexions philosophiques sur la condition humaine, la liberté, la justice, l'existence, le temps,

l'amour, la mort, la foi, le destin, etc. Quelques exemples illustrent notre propos :

On peut lire en page 12 la réflexion suivante :

*« Demain ou l'avenir, c'est le présent qui n'est pas encore. Le présent, c'est l'avenir du passé. Aujourd'hui, c'est demain d'hier. Le temps ne serait-il pas une notion abstraite, construite par notre esprit pour comprendre les choses ? »*

En page 33, il fait une réflexion très originale sur l'existence :

*« La souffrance est si intimement liée à l'existence qu'elle en paraît être l'essence. Je souffre, donc j'existe, n'a pas dit Descartes. Peut-être se refusait-il à penser que penser, c'est nécessairement souffrir. Naître dans la souffrance et mourir dans la souffrance après avoir souffert toute une vie, c'est une fatalité à laquelle nul ne peut échapper. »*

En outre, il est aisé de constater qu'en plus de sa valeur littéraire et philosophique, cet ouvrage est un témoignage historique sur un pan entier de l'histoire de la lutte de notre peuple pour le recouvrement de sa liberté et de sa dignité. En effet, *Journal d'un oublié* est un témoignage précieux sur la guerre d'Algérie et comment elle était vécue par les détenus politiques à l'intérieur des prisons coloniales.

M. Bekkouche dénonce le colonialisme et son cortège d'injustices, de racisme, de répression, de mesures arbitraires, de torture, etc. Si le style semble parfois atténué - certainement pour contourner la censure -, il n'en demeure pas vrai que le ton est souvent osé et incisif en dépit du risque qu'encourait son auteur. Il cristallise on ne peut plus clairement la pensée politique de l'auteur (P. 93) :

*« La France n'est plus la France, elle est moitié russe et moitié américaine. Pourquoi veut-elle que d'autres peuples soient français malgré eux ? »*

Plus encore, et là nous citons la fille de l'auteur qui indique dans la préface du livre « ... il (le journal) nous met en contact direct avec la

*psychologie de l'intellectuel détenu qui transcende sa réalité et refuse de laisser la condition pénitentiaire stériliser son esprit et sa pensée. »*

M. Bekkouche devait écrire un autre journal. Il précise en fin de son journal (p. 114) : « *Aujourd'hui part mon cahier à l'aventure. Il faut qu'il sorte. J'en écrirai un autre.* » Malheureusement, ce dernier ne nous est pas parvenu !

### 3. Identité et altérité

Personne n'est intrinsèquement Autre, il ne l'est que parce qu'il n'est pas moi, écrit Tzvetan Todorov dans *Nous et les autres* (1993 : 113). Les questions de l'identité et de l'altérité sont fortement présentes dans le journal de M. Bekkouche. On peut remarquer que l'Altérité se construit dans un rapport au Moi, au Nous. Est Autre, celui qui n'est pas Moi. Ce rapport à l'Autre constitue l'essence même du nationalisme algérien qui s'inscrit aux antipodes du discours colonialiste comme on le verra plus loin. Pour affirmer son identité, l'Algérien refuse de s'identifier à l'Autre colonisateur.

Il se dégage de la lecture du texte que l'auteur veut se démarquer de l'Autre français, européen, colonisateur. Il se définit ainsi par rapport à l'Autre pour s'en différencier. L'Autre n'est pas moi. Je ne suis pas l'Autre. L'Algérie, n'est pas la France. M. Bekkouche exprime clairement son appartenance à l'Algérie, au peuple algérien et à la nation algérienne et refuse de s'identifier à la France. Ainsi, évoquant la Conférence de Bandung (Avril 1955), conférence des non-alignés, à laquelle l'Algérie était représentée, il écrit en page 79 :

*« Le « Comité de Libération d'Afrique du Nord » a envoyé des délégués : un pour chaque pays d'Afrique du Nord. Espérons qu'à cette Conférence, on parlera de l'Algérie en tant que peuple et Nation. »*

À contre-courant de l'idéologie coloniale, le militant nationaliste algérien distingue deux nations différentes, deux pays différents : l'Algérie, le sien ; et la France qu'il met devant ses responsabilités en tant que nation colonisatrice. Il déclare en page 65 :

*« On aura beau crier que l'Algérie, c'est la France, nul ne sera dupe, car la différence est par trop grande, l'histoire, la géographie, les mœurs, la langue... »*

Ici, la référence est faite à la déclaration du Ministre français de l'Intérieur de l'époque et futur Président de la République Française François Mitterrand qui déclara au lendemain du déclenchement de la guerre de libération (Le 12 décembre 1954) :

*« ... L'Algérie, c'est la France parce qu'il se trouve que les départements de l'Algérie sont des départements de la République française... Il n'y a qu'un seul Parlement et qu'une seule nation dans les territoires d'outre-mer comme dans les départements d'Algérie comme dans la métropole... »*

Cette déclaration a la valeur d'une affirmation qu'il n'y avait pas de revendication nationaliste possible en Algérie et qu'il n'y avait qu'une seule nation une et unie, que ce soit en Métropole ou en colonies, la nation française. Aux yeux du gouvernement et même aux yeux de certains Français, l'Algérie était française, une partie de la France, une partie de la nation française.

Quelques jours après son élection à la tête du premier Gouvernement Provisoire de la République Algérienne, son président Ferhat Abbas déclare :

*« L'Algérie n'est pas la France. Le peuple algérien n'est pas français. Émettre la prétention de « franciser » notre pays constitue une aberration, une entreprise anachronique et criminelle... »<sup>1</sup>*

Dans le journal de M. Bekkouche, cette différenciation-distanciation apparaît également à travers la nomination. Il y a d'un côté les Algériens (p. 38) - appelés à l'époque coloniale les « Indigènes », « Musulmans d'Algérie » ou « Arabes » - et de l'autre côté les Français, les Européens et les Israélites (P. 38). Rappelons qu'à cette

---

1. Journal El Moudjahid, N°30, 10 octobre 1958.

époque-là et dans l'idéologie coloniale, le terme « Algériens » était appliqué aux Européens d'Algérie. On peut lire en page 35 :

*« Tous les jours des hommes se côtoient en s'ignorant et tous les jours les occasions passent entre **Européens** et **Algériens** qui ne veulent pas se comprendre. »*

Par ailleurs, l'emploi des pronoms personnels est révélateur de ce rapport à l'autre dont l'auteur cherche à se démarquer. En effet, pour marquer son appartenance à l'Algérie et s'identifier aux Algériens, l'auteur fait usage du pronom « nous ». Par contre, l'Autre colonisateur apparaît surtout à travers les pronoms « on » « ils ». Le « on » renvoie ici à un groupe de personnes dont celui qui parle ne fait pas partie. Les exemples qui illustrent notre propos sont légion (Une dizaine d'occurrences relevées). Nous en citons un :

*« L'épée de Damoclès est installée : à quelle allure va-t-elle fonctionner ? Une fois de plus, **on** veut pousser un peuple au désespoir. **Nous** ne serions pas étonnés d'être rejoints par beaucoup de militants de tous les partis nationalistes. »*

Il est évident que le « on » renvoie aux autorités coloniales tandis que le « Nous » renvoie aux militants nationalistes algériens et plus particulièrement au Front de Libération Nationale (FLN). Il serait donc instructif de cerner les rapports de notre auteur et militant nationaliste à cet Autre dont il cherche à se démarquer.

#### 4. Rapports à l'Autre

Avec cette lucidité et ce discernement propres aux intellectuels, M. Bekkouche n'identifie pas le colonialisme à la France. En effet, à la France conquérante et colonisatrice, il oppose une France civilisatrice et libératrice, celle des Lumières et des humanistes, celle de la Révolution française, idée partagée par bon nombre de révolutionnaires algériens qui voyaient en la France qu'ils combattaient le symbole de la liberté.

Cet idéal faisait que les nationalistes algériens en général, notamment les intellectuels, embrassaient les principes de la révolution française. F. Abbas futur leader du FLN écrit en 1931 (2011 : 54) :

*« L'Algérien croit en la France, celle des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle des principes de 1789, celle des Français qui ont été du côté des Indigènes et que les intellectuels musulmans ne cherchent nullement à poignarder. »*

#### **4.1. La France libératrice**

Les marques de l'attitude positive de l'auteur envers la France des Lumières sont nombreuses dans le texte :

Cette bonne France est celle qui de tout temps a défendu les libertés (P. 104) :

*« Il est regrettable pour un pays comme la France qui, de tout temps, a été défenseur des libertés, d'être menacé de disparition. »*

Elle est incarnée par la figure des grands écrivains et poètes français comme le grand poète Paul Eluard dont il cite quelques vers sur la liberté (p. 67) :

*Par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer  
Liberté*

Elle est celle du philosophe et penseur Descartes, de l'écrivain moraliste Jean de La Bruyère (p. 111), du poète Jaques Prévert (P. 36).

La France libératrice est aussi celle des intellectuels anticolonialistes de gauche (Socialistes et communistes) qui défendirent la cause algérienne et le droit du peuple algérien à l'indépendance : Roger Stéphane dont M. Bekkouche dénonce l'incarcération (p. 54). Roger Stéphane était écrivain et journaliste, ancien résistant, co-fondateur de *L'Observateur*, et engagé au côté du Par-

ti communiste ; Gilles Martinet (p. 54) journaliste, intellectuel et homme politique de gauche ; Claude Bourdet (p. 54) écrivain, journaliste et militant politique de l'UGS (Union de la Gauche Socialiste) ; François Mauriac (pp. 29 et 54) journaliste et écrivain, grande figure du combat anticolonialiste ; Pierre Mendès-France homme politique anticolonialiste, (pp. 29-54) à l'époque, président du Conseil (Chef du Gouvernement) et ministre des Affaires étrangères. Mendès-France était à l'origine de la paix en Indochine, il prépara l'indépendance du Maroc et de la Tunisie. Ses tentatives de réformes en Algérie ont échoué et entraîné la chute de son gouvernement. F. Mauriac soutient Mendès-France dans ses entreprises de décolonisation. L'auteur encense ces deux personnalités. Il note en page 29 :

*« Il faut à la France une douzaine de Mendès-France et au catholicisme autant de F. Mauriac pour pouvoir rendre à la première un peu de sa « vocation » libératrice, et au second sa mission humaine. Si tous les hommes politiques français étaient comme Mendès-France et tous les hommes de lettres comme F. Mauriac, nous n'en serions pas là... »*

Cette bonne France est représentée également par l'administration pénitentiaire qui prend des mesures afin de faciliter le mois de Ramadan par l'amélioration de la soupe et le réveil du matin pour les prisonniers (p. 90) ainsi que par l'autorisation de prendre exceptionnellement un bain n'importe quel jour de la semaine (p. 92). Elle est incarnée également par la figure du gardien qui, une nuit, a bien voulu éteindre la lumière sur la demande des prisonniers malgré le règlement (p. 109).

#### **4.2. La France colonisatrice**

La mauvaise France est fortement présente dans le texte. Elle est incarnée par plusieurs figures dont la plus saillante est celle du colonialisme que l'auteur condamne avec la plus grande fermeté en déclarant qu'il porte en lui-même sa propre condamnation (p. 26).

Sa position sur le colonialisme est plus nuancée dans le passage suivant (p. 102) :

*« Le colonialisme ne lâchera donc pas, dans l'intérêt de la France et de ce qui était son empire ? La renonciation par l'Angleterre à ses colonies a provoqué la naissance du Commonwealth britannique. L'Angleterre est beaucoup plus puissante qu'avec son ancien empire. Elle a fait de ses anciennes colonies des pays libres, mais reconnaissants. »*

M. Bekkouche serait donc pour un dénouement pacifique du conflit algéro-français dans l'intérêt des deux pays.

Le premier représentant du colonialisme en Algérie est le gouvernement français, notamment le gouvernement de droite. On a vu précédemment que la gauche était plutôt pour l'indépendance des colonies, notamment les communistes qui apportèrent, par moments, leur soutien aux Algériens dans leur combat anticolonial. Il faut souligner que le premier parti nationaliste indépendantiste algérien, l'Étoile Nord-Africaine, est né dans les milieux ouvriers algériens en France grâce au soutien des communistes.

Le gouvernement de droite refuse de reconnaître le droit du peuple algérien à la liberté et recourt à des méthodes répressives. Quelques passages choisis illustrent ces méthodes :

### **La répression (p. 35)**

*« L'épée de Damoclès est installée : à quelle allure va-t-elle fonctionner ? Une fois de plus, on veut pousser un peuple au désespoir. Les tribunaux militaires vont siéger nuit et jour. Rien n'arrêtera plus la Répression. L'Afrique du Nord sera la nouvelle Indochine : des milliers et des milliers d'hommes vont mourir ... »*

### **L'emprisonnement arbitraire (p. 15)**

*« Il faut tout craindre de ces gens qui ne savent pas pourquoi ils nous mettent en prison et qui veulent nous y garder coûte que coûte. »*



### **La torture et la persécution (p. 95)**

*« Je ne veux cependant pas penser aux « lieux de rassemblement » (Camps de concentration) où on commence à entasser les « suspects ». Si j'y pense, c'est pour me dire que mes camarades et moi, nous sommes à l'abri. A l'abri de la persécution, des méthodes concentrationnaires, ... »*

### **La falsification et la fraude (p. 79)**

*« La falsification et la fraude ont donné au peuple à réfléchir. A quoi bon voter quand il n'est pas tenu compte de la volonté populaire ? »*

Le colonialisme est représenté également par le système judiciaire français. Le militant nationaliste algérien dénonce le parti pris de la justice française qu'il raille :

*« La loi, instrument de la justice pour maintenir l'ordre, est conçue de telle façon qu'elle jette le désordre et la confusion dans les esprits qui l'appliquent et ceux qui la subissent. Système judiciaire incompatible avec le Droit individuel. A réformer. » (p. 24)*

*« Nos souffrances ne peuvent pas toucher ce qu'on appelle la justice. » (p. 46)*

*« Il est malheureusement devenu un fait courant que quelqu'un qui tombe entre les mains de la police en soit coupable pour aller directement en prison. La justice permet de telles choses, il n'y a plus rien à dire. » (p. 46)*

L'institution religieuse chrétienne est une autre figure du colonialisme français. Selon l'auteur, cette institution doit retrouver sa mission humaine (p. 29). Elle est représentée par :

### **La sœur (la nonne) qui refuse un prisonnier musulman dans sa salle (p. 28) :**

*« Le Zèbre (surnom d'un prisonnier musulman) est revenu de l'hôpital après 24 heures dans le « cabanon ». La sœur l'a refusé*

*dans « sa » salle parce que c'est un prisonnier : charité chrétienne !  
Le racisme brime tous les sentiments. »*

**Les fidèles chrétiens qui fêtent Pâques sans se soucier  
des souffrances du peuple algérien (p. 61) :**

*« Pâques ou la résurrection de Tout, selon la doctrine chrétienne, les Pâques seront célébrées comme tous les ans dans la joie et la piété par des croyants que la misère humaine qu'ils côtoient chaque jour de l'année ne secoue d'aucun brin de pitié. La piété ne coûte rien qui n'est pas soutenue par le sacrifice. Si ces hommes et ces femmes pouvaient naître pour le peuple algérien tout entier, comme pour toute l'humanité, l'avenir serait souriant. »*

Outre le gouvernement et la justice, *la mauvaise France* est incarnée par les figures du gendarme qui torture les prisonniers (p. 78), des réservistes torturant *avec raffinement* des employés algériens (p. 77), du restaurateur qui exploite les prisonniers honteusement (P. 93), du médecin de la prison qui ne fait pas son travail correctement (*Je suis certain que le docteur est un trafiquant et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il pratique la dichotomie*, (P. 64), des Européens et des Israélites qui se rendent complices du colonialisme en refusant de dénoncer la répression exercée contre le peuple algérien, (p. 37)

*La mauvaise France* est celle des racistes (pages 28, 51 et 52), celle de la sœur qui refuse de soigner un prisonnier parce qu'il est algérien (p. 28). Pour dénoncer le racisme à l'égard des Algériens, M. Bekkouche écrit en page 28 :

*« Le racisme brime tous les sentiments. Partout, dans les lycées, les casernes, les administrations, les hôpitaux, et même en prison, l'Arabe est Arabe. C'est un être repoussant, inférieur qu'il faut mettre tout seul. »*

## Conclusion

C'est la confrontation de l'Autre qui fait émerger l'identité, la fait exister et l'extériorise, écrit Lipiansky, (1993 : 36). L'étude présentée permet de donner à voir une représentation de l'Autre colonisateur en deux figures : la bonne et la mauvaise France. Cette représentation engendre une double attitude de rejet et d'acceptation de l'Autre. Est rejetée cette France colonisatrice représentée par le système colonial et les colons. Est acceptée la France des Lumières et des écrivains humanistes.

On retrouve cette position/posture chez beaucoup de nationalistes algériens, notamment les politiques. Ces derniers, attachés au crédo républicain français, aux valeurs des Lumières et de la Révolution française acquises sur les bancs de l'école et dans les livres des grands auteurs français, vont remettre en question le régime colonial et la souveraineté française en Algérie. Cela fait dire à Jean Lacouture (2013 : 15) :

*« Le patriotisme algérien porte en lui une part de la culture française. Il est pour quelque chose, héritier des Lumières, des soldats de l'an II, de Victor Hugo. »*

Les deux plus grandes figures du nationalisme algérien et fondateurs du deux principaux mouvement nationalistes de l'entre-deux guerre, à savoir Ferhat Abbas et Messali Hadj affirment le rôle des principes républicains français dans la naissance de l'idée nationaliste. Ferhat Abbas écrit en 1960 (2011 : 110) :

*« Nos livres représentaient la France comme le symbole de la liberté. À l'école, on oubliait les blessures de la rue et la misère des douars pour chevaucher avec les révolutionnaires français et les soldats de l'an II, les grandes routes de l'histoire. »*

Messali Hadj déclare pour sa part :

*« La langue française nous a fait comprendre la Révolution de 1789 et la pensée française, Lamartine et Victor Hugo (...) À ces sources nouvelles, nous avons puisé beaucoup. »*, (cité par Stora 1989 : 34)

Soulignons enfin que ce travail n'a pas la prétention d'être exhaustif. D'autres pistes de recherche restent à explorer. De par sa valeur historique, littéraire et philosophique, le témoignage de M. Bekkouche mérite un plus grand intérêt de la part des chercheurs versés dans les sciences des textes littéraires, en Sciences du langage et en Histoire.

## Bibliographie

- ABBAS. F. (2011), *Le Jeune Algérien*, Alger-Livres-Éditions, Alger.
- ABBAS. F. (2011), *La Nuit coloniale*, Alger Livres Éditions, Alger.
- BEKKOUCHE. M. (2002), *Journal d'un oublié*, Éditions ANEP, Alger.
- BEKKOUCHE. M. (2004), *Message d'outre-tombe et autres nouvelles*, Éditions ANEP, Alger.
- BEKKOUCHE. M. (2017), *Le Passeur de rêves*, Éditions ANEP, Alger.
- LACOUTURE. J. (2013), *Le Manifeste du Peuple Algérien*, Orient Éditions.
- LIPIANSKY. E.-M. (1993), « L'identité dans la communication. », in *Communication & Langages*, n° 97, pp. 31-37.
- PERVILLÉ. G. (2004), *Les Etudiants algériens de l'université française*, Casbah Editions, Alger.
- STORA. B. (1989), « Messali Hadj et Ferhat Abbas », *Pour les droits de l'homme. Histoires, images, paroles*, Éditions Artis, Paris.
- TODOROV. T. (1992), *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris.

**Nedjma CHERRAD**

Université Frères Mentouri Constantine 1

Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

***Identité (s) et altérité (s) dans Journal d'un oublié  
du chahid Mustapha BEKKOUCHE :  
Histoire (s), mémoire (s) et témoignage (s)  
pour une éducation interculturelle***

**Introduction**

Une définition de soi ne s'effectue que dans la (re) connaissance de l'autre, ce postulat de base de l'éducation interculturelle nous interpelle à plus d'un titre notamment quand il s'agit de favoriser la rencontre de l'altérité alors que l'un des contextes de cette dernière est un cadre historique manifestement marqué par le conflit.

Par ailleurs, et même s'il est aujourd'hui admis que l'Histoire n'est plus l'apanage des historiens, il n'en demeure pas moins qu'elle soit rarement perçue comme expérience de l'autre ou cheminement vers lui qui s'accomplissent grâce à ses mémoires ou à son témoignage. Nous penchant sur les manuels scolaires d'enseignement/apprentissage du français en Algérie, nous constatons clairement que les témoignages et les mémoires peinent à trouver leur place comme outil pédagogique qui favoriserait le développement d'une éducation intra et interculturelle. Ainsi, il nous paraît

essentiel d'exploiter les mémoires et le témoignage carcéraux du chahid M. Bekkouche dans l'enseignement/apprentissage du français afin de rendre efficiente la dualité et la complémentarité entre l'altérité qu'induisent la langue et la culture françaises et l'identité des apprenants algériens.

La dialectique à laquelle nous faisons face est celle de l'appartenance et de l'ouverture, car appréhendés comme outil pédagogique ce témoignage et ces mémoires carcéraux nous permettent d'amener les apprenants algériens à effectuer un travail de « *distançiation et de discernement* » (M. Abadallah-Preteille, 1996) qui les aidera à adopter une posture de valorisation de soi et d'ouverture sur l'autre. Dans cette perspective, notre réflexion s'articule autour des questions suivantes :

- Comment les mémoires et le témoignage carcéraux d'un chahid, qu'il écrivit dans la langue de l'ennemi qu'il combattait, peuvent être un outil pédagogique au service de l'éducation intra et interculturelle ?
- Comment ces mémoires et ce témoignage carcéraux peuvent-ils contribuer à valoriser l'identité des apprenants algériens et en même temps les amener à accepter et à s'ouvrir sur la langue et la culture de cet autre qui jadis fut ennemi, mais qui aujourd'hui, est un partenaire privilégié à bien des égards ?

Dans cette optique, nous tentons dans notre étude de réfléchir sur la manière de didactiser *Journal d'un oublié* de M. Bekkouche. Ainsi, nous nous inscrivons dans une approche d'enseignement intra-culturel- interculturel dont le pivot est une démarche pédagogique qui modélise l'emploi d'extraits de *Journal d'un oublié* en cours de français langue étrangère.

Cet enseignement, nous l'espérons, permettra aux apprenants algériens de mieux connaître leur (s) propre (s) histoire (s) d'une part, de même que de dialoguer et de s'ouvrir sur la langue et la culture françaises, d'autre part.

## 1. *Journal d'un oublié* : histoire (s), mémoire (s) et témoignage(s) au service de l'éducation intra-interculturelle

La mémoire souvent empreinte d'émotion et de passion ne peut en aucun cas se substituer à l'Histoire, aussi, est-il nécessaire de faire la distinction entre mémoire et Histoire en classe, mais il est également fondamentale de souligner l'étroite relation qu'elles entretiennent. Dans cette optique, *Journal d'un oublié*, mémoires du chahid Mustapha Bekkouche constitue un document inédit et original qui renouvèle et nourrit les supports pédagogiques de l'approche interculturelle de l'enseignement/apprentissage des langues.

Appréhendé comme support pédagogique *Journal d'un oublié* présente, à notre sens, de nombreuses possibilités d'usage en classe de français langue étrangère. Toutefois, nous choisissons de focaliser notre attention sur la manière de didactiser les trois axes suivants : l'Histoire(s) de l'Algérie, la vie et les combats armés et intellectuels de M.Bekkouche, l'horreur et l'injustice de la colonisation française, la complexité et l'imbrication des événements que le monde connaissait à cette époque. En effet, Mustapha Bekkouche milita au sein du Parti du Peuple Algérien, puis fut membre de l'Organisation Spéciale, cet engagement et ce dévouement à la cause nationale font de lui un incontournable acteur et un témoin privilégié de l'Histoire de l'Algérie. Ainsi, acteur et témoin de son époque, il en « transcrit » l'Histoire pour en -sauvegarder la trace et le souvenir pour les transmettre à la postérité. En « relatant » fidèlement les motifs ainsi que les conditions de son incarcération et en « retraçant » minutieusement le cours d'événements politiques, sociaux ou historiques de cette période dans *Journal d'un oublié*, Mustapha Bekkouche « consigne » non seulement la mémoire mais il « écrit » également l'Histoire.

Ainsi, dans une perspective didactique intraculturelle *Journal d'un oublié* permettra aux apprenants algériens d'approfondir et de parfaire les connaissances de l'Histoire de leur propre pays et d'aller à la rencontre de l'autre sans heurts. En effet, afin d'optimiser la

didactisation de *Journal d'un oublié* nous adoptons le postulat de base de l'éducation interculturelle qui stipule que la compréhension d'une culture autre que celle de l'apprenant requiert de ce dernier la connaissance et la compréhension de sa propre culture dans un premier temps, pour pouvoir ensuite aborder l'autre culture en envisageant un rapport avec « l'autre » et finalement porter un regard sur cet « autre » en construisant une interrelation, pour laquelle, explique M. De Carlo : « nous avons imaginé un modèle de construction du savoir culturel qui prendrait la forme d'un mouvement de spirale- qui, partant de soi, se projette vers l'autre pour revenir à un moi modifié. Mais ce mouvement n'est possible qu'à condition de réexaminer la vision et les certitudes que nous avons sur nous-mêmes et sur les autres. » (M. De Carlo, 1998 : 8). De ce fait, en examinant chaque extrait de *Journal d'un oublié* nous mettons en relief la perspective intra ou interculturelle de son usage en classe de français langue étrangère.

### **1.1. Mustapha Bekkouche militant au sein de l'Organisation Spéciale**

Diverses organisations et nombreux mouvements ont lutté pour l'indépendance de l'Algérie pendant la période coloniale. Rarement appréhendée par les manuels d'histoire, l'Organisation Spéciale (l'OS) joua, pourtant, un rôle fondamental tant dans la lutte politique que dans la lutte armée. Militant au sein de l'OS, Mustapha Bekkouche nous permet de mettre davantage la lumière sur les circonstances de création de cette organisation, sur les objectifs qu'on lui assigna de même que sur l'importance qu'elle joua tant sur le plan politique que révolutionnaire.

Le Parti du Peuple Algérien (PPA) qui portait la cause de l'indépendance de l'Algérie depuis sa création par Messali Hadj en mars 1937 fut interdit dès 1939 à l'aube de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale. Les partisans du PPA militaient dans la clandestinité jusqu'en 1946, date de la création du Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques MTLD et de l'Organisation Spéciale OS, afin



de participer à la vie politique publique et de continuer le combat pour l'indépendance algérienne. Mustapha Bekkouche, militant de la première heure de l'OS, participa activement à sa structuration pour ensuite intensément œuvrer politiquement et militairement. M. Kaddache décrivant le parcours d'instruction des militants de l'OS souligne la dualité complémentaire entre leur formation aussi bien politique que militaire : « (...) *ces militants recevaient une formation politique et militaire. Sur le plan politique, on insistait sur le comportement du militant, ses qualités, son rôle, la nécessité du sacrifice, l'attitude face aux forces de police, les rapports avec les masses populaires et dans certaines zones les techniques d'encadrement des manifestations. Les militants recevaient une formation militaire théorique (art de la guérilla, missions individuelles, connaissance des armes, ...) parachevée par des exercices pratiques (maniemement des armes, manœuvres sur le terrain, fabrication de bombes, etc.* » (1980 : 778). À l'instar des autres militants de l'OS, M. Bekkouche fut soumis à une formation militaire et politique intensive, il devint un révolutionnaire accompli et s'impliqua dans de nombreuses missions et non des moins dangereuses et ce dès 1949.

Les nombreuses opérations militaires menaient avec succès par l'OS éveillèrent les soupçons de la police coloniale qui accentua ses recherches et multiplia ses rafles afin d'arrêter les militants de l'organisation. La découverte et le démantèlement de l'Organisation Spéciale en 1950 ne furent pas sans conséquence aussi bien sur les membres de l'OS -dont 400 ont été arrêtés- que sur le devenir du PPA et du MTLD. Se penchant sur l'histoire de l'Organisation Spéciale M. Kaddache nous explique que : « *la découverte de l'OS par la police en 1950 fut à l'origine de la violente répression qui frappa non seulement les responsables et les militants de l'O.S, mais également ceux du mouvement légal, le MTLD. Cette répression revêtit plusieurs aspects et fut durement ressentie par l'organisation nationaliste. Le PPA-MTLD apparut une nouvelle fois comme le parti nationaliste populaire d'avant-garde, toujours rehaussé par le martyr de ses militants* » (1980 : 778). Mustapha Bekkouche comme ses frères

d'arme de l'OS et les militants du MTLD ont été victimes d'une très grande vague d'arrestation et de répression. À leur sortie de geôle, tous furent convaincus de la nécessité d'une lutte armée dont le seul et unique objectif était l'indépendance de l'Algérie.

### **1.2. Mustapha Bekkouche dans les geôles et les camps d'internement de la France coloniale**

M. Bekkouche dédia puis donna sa vie à l'Algérie comme en témoignent ses engagements et son ultime sacrifice. Il fut militant de l'Organisation Spéciale, puis dès sa dissolution il devint un membre actif au sein du Front de Libération Nationale et pris les armes comme combattants au sein de l'Armée de Libération Nationale. Cette abnégation à la cause algérienne valut à M. Bekkouche de connaître l'enfer des prisons et des camps d'internement de la France coloniale.

Dans son ouvrage *Violence ordinaire dans l'Algérie coloniale : camps, internements, assignations à résidence* S. Thénault identifie trois périodes distinctes de l'Histoire de l'internement durant la période de la colonisation française en Algérie 1830- 1962. Nous focalisons notre attention sur la 3<sup>ème</sup> période de l'histoire de ce système pénitentiaire, car c'est durant cette dernière que M. Bekkouche fut maintes fois emprisonné durant des périodes plus ou moins longues et ce dans les prisons de Batna, celle du Coudiat à Constantine où il écrivit *Journal d'un oublié*, celle de Barberousse à Alger et celle de Berouaghia à Médéa. S. Thénault explique que cette période s'étend du début de la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale jusqu'à l'indépendance de l'Algérie en 1962, par ailleurs elle affirme que durant cette période : « *l'internement s'inscrivait dans un régime répressif nouveau. Il s'arrimait désormais à la surveillance et à la répression politique. Devenu synonyme d'enfermement, il se confond avec l'histoire des camps.* » (2012 : 305).

En plus des prisons coloniales, M. Bekkouche connut également l'horreur des camps d'internement. Sous la III<sup>ème</sup> République

Française, en 1938, fut adoptée une législation qui permit d'ouvrir les « centres de séjours surveillés » doux euphémisme pour désigner les camps d'internement. Ces « centres de séjours surveillés » qui prolifèrent dès 1944 furent désignés dès 1956 par un autre bel euphémisme celui de « centres d'hébergement ». L'incarcération ne concernait pas uniquement les combattants du FLN, en effet, S. Thénault souligne avec force que : « *l'internement servait à neutraliser ces ennemis qu'étaient les partisans de l'indépendance, militants nettement engagés mais aussi tous ceux partageant leur cause ou susceptibles de les aider. Au-delà des nationalistes du FLN ou du MNA, les communistes, les syndicalistes, les réformistes musulmans, leurs sympathisants supposés et leurs proches étaient concernés.* » (2012 : 284). Interné dans le camp d'El Milia M. Bekkouche y fut exécuté en novembre 1960.

### **1.3. Mustapha Bekkouche : une vision plurielle de l'histoire**

Dans *Journal d'un oublié*, Mustapha Bekkouche, acteur et témoin de son temps, met en relief, grâce à la rigueur et à la finesse des observations de son récit, l'importance de la micro-histoire et nous met par là même en garde contre les pièges d'une Histoire linéaire et unifiée. En effet, *Journal d'un oublié* micro-histoire de ce chahid laisse émerger la richesse de l'Histoire qui s'inscrit dans la pluralité et qui la privilégie.

Il est illusoire de penser et de croire en une seule Histoire car elle ne peut être que plurielle. Toute volonté de l'homogénéiser en un seul et unique discours, tout désir de l'épurer des multiples et divergentes voies qui la tracent ou des voix qui l'habitent est une imposture. M. Bekkouche s'inscrit dans le sillage de cette pensée et s'en fait l'écho en soulignant avec force que même si les Algériens furent unis dans leur lutte contre le colonisateur des dissensions apparurent. M. Bekkouche regrette cette dissension car profitable à d'autres, mais en aucun cas il ne la passe sous silence, bien au contraire, il en rend compte :

- « *Dissension au sein des Algériens « Les centralistes, les massalistes, quand donc n'entendrons-nous plus parler de cette histoire ? des salauds de part et d'autre exploitent cette situation pour aiguïser leur langue et assouvir leur haine » (p. 43)*
- « *Les massalistes refusent de signer avec nous les lettres aux députés leur annonçant notre intention de faire une grève et leur demandant d'intervenir auprès des autorités pour hâter la procédure. Ils disent que c'est déshonorant de faire intervenir certains députés dont nous avons dénoncé la « préfabrication ». » (p. 63)*
- « *J'ai frappée quelqu'un, et il fallait que je le fasse ou un autre à ma place, pour arrêter les tentatives des massalistes pour nous mener la vie dure. Nous sommes maintenant convaincus de ne pas avoir eu tort de parler de « maraboutisme politique ». » (p. 106)*

Il serait imprudent de notre part de faire fi des divergences qu'ont connues les Algériens durant leurs combats (j'insiste sur le pluriel, car le combat ne fut pas seulement armé). Les dissensions qu'évoque M. Bekkouche s'inscrivent non seulement dans l'Histoire de l'Algérie mais elles l'écrivent également comme le constate S. Thénault : « *Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le Parti du Peuple Algérien (PPA) s'était doté d'une vitrine légale le Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques (MTLD). Il était déchiré en deux tendances, l'une soudée autour de Messali, l'autre opposée. Il en arrivait à l'implosion au moment où quelques-uns de ses militants décidèrent de passer à l'action armée. Ces hommes déterminés créèrent en même temps une nouvelle organisation : le FLN (...) Ses fondateurs espéraient rallier des militants nationalistes encartés au PPA-MTLD. Ils pensaient que les militants seraient de fait convaincus de les rejoindre, au nom de la lutte pour l'indépendance qui venait d'être déclenchée. Messali résista à ce coup de force en formant un concurrent : le Mouvement National Algérien (MNA) » (2012 : 275).* Cette discorde et ses désaccords au sein des organisations de lutte pour l'indépendance de l'Algérie furent pour la France coloniale l'occasion de mener une politique de répression qui se traduisit par

de grandes vagues d'arrestation dans les rangs des militants de la cause algérienne.

Ainsi, dans une perspective intraculturelle qui prône, tout d'abord et avant tout, la connaissance de sa propre Histoire pour mieux connaître et comprendre celle de l'autre ; il demeure nécessaire de lever le voile sur ces dissensions et de mettre à jour ces zones d'ombre longtemps tues dans une détermination de transmettre une seule Histoire en l'homogénéisant à souhait.

L'éducation interculturelle dans une optique intraculturelle attire notre attention sur le danger que représente une Histoire unique et aseptisée qui amènerait à la construction d'une identité « craquelée » qui, ignorant son passé, ne peut appréhender son présent ni construire son futur.

#### **1. 4. *Mustapha Bekkouche : témoignages de l'injustice et de la torture de la France coloniale***

Éduquer à l'interculturel, c'est encourager à l'ouverture sur l'altérité en acceptant l'autre dans sa singularité. Ce postulat de base de l'éducation interculturelle est certainement mis à mal quand une grande partie de la relation avec cet autre s'inscrit dans l'horreur de la colonisation. Dans *Journal d'un oublié*, M. Bekkouche rend minutieusement compte de deux atrocités coloniales : l'injustice et la torture.

Dès le début de la Guerre d'Indépendance d'Algérie, le gouvernement français se dota de législations dites d'exception qui modifièrent -pour ne pas dire dénaturèrent- le système judiciaire. En effet, la loi d'état d'urgence appliquée en Algérie d'avril 1955 jusqu'en 1960 a rendu possible et légale la possibilité : premièrement, d'arrestation et de détention sans contrôle judiciaire, deuxièmement, la compétence de la justice militaire ainsi que troisièmement, l'assignation à résidence de toute personne dangereuse pour la sécurité de l'ordre public. De ce fait, cet arsenal juridique permettait à l'état français de mener une politique répressive en toute impunité

contre non seulement les combattants de l'Armée de Libération Nationale, mais également les membres du bureau politique du Front de Libération Nationale de même que tout Algérien qui soutiendrait la cause de l'indépendance algérienne.

Dans son article *Justice et droit d'exception en guerre d'Algérie (1954-1962)*, Sylvie Thénault examine avec beaucoup de minutie le fonctionnement du système juridique français pendant la guerre d'indépendance d'Algérie et affirme que « *Pendant la guerre d'indépendance algérienne, la justice constitua une des armes du combat contre les nationalistes et ceux qui les soutenaient. Fondée sur des législations d'exception, cette intervention fut massive et impliqua d'emblée les tribunaux militaires. L'ensemble de la guerre fut d'ailleurs marqué par un processus de militarisation de la justice. Cette répression judiciaire eut pour principal effet la multiplication des peines capitales dont 200, environ, furent suivies d'exécution. La magistrature d'Algérie fut d'une certaine façon mobilisée contre l'ennemi algérien* » (2013 : 71).

M. Bekkouche témoigne de l'injustice en évoquant un système judiciaire partial au service d'une France qui pourtant se proclame démocratique et pays des Droits de l'Homme mais qui bafoue allégrement ces dits droits :

- « *Ma demande de mise en liberté provisoire est rejetée. Motif : maintien nécessaire à la manifestation de la vérité. Formule toute faite par laquelle on peut nous maintenir éternellement en prison, car la vérité ne peut pas se manifester. Elle est manifeste et on ne veut pas la voir. Si c'est un procès d'intention qu'on veut faire, rien de plus facile. Un procès d'opinion et qu'on ne parle plus de Démocratie.* » (p. 23)
- « *La privation de droits civiques n'a pas de sens non plus, étant donné qu'en Algérie, aucun musulman ne jouit de ces droits. Il n'y a pas de droits pour l'Algérien, c'est la loi du régime. On aura beau crier que l'Algérie c'est la France, nul ne sera dupe, car la différence est par trop grande, l'histoire, la géographie, les mœurs,*

*la langue mise à part. Sans jouir d'aucun droit, nous sommes astreints à tous les devoirs » (pp. 64-65)*

- *« L' « état d'urgence » prévu par le gouvernement et dont nous apprenons les détails est un camouflage de l'état de siège. L'épée de Damoclès est installée : à quelle allure va-t-elle fonctionner ? Une fois de plus, on veut pousser un peuple au désespoir. Nous ne serions pas étonnés d'être rejoints par beaucoup de militants de tous les partis nationalistes. Museler l'opposition, entourer l'Algérie d'un mur de silence- mur que ces événements ont percé-et y faire tout ce que l'on veut. Les tribunaux militaires vont siéger nuit et jour. Rien n'arrêtera plus la Répression. L'enchaînement se fera de lui-même. » (p. 35)*

La torture, sujet tabou qui a fait coulé beaucoup de sang et beaucoup d'encre est mise à nue dans *Journal d'un oublié*. Certes, sa pratique est interdite depuis les conventions de Genève en 1949, toutefois, la France coloniale permit à ses forces, entre autres militaires, de torturer en Algérie sous le sceau du secret car elle était elle même signataire des conventions de Genève. S'appuyant sur l'article de G. Périès (1997), S.Thenault et R.Branche expliquent que : « *« Interrogatoire » est en effet devenu le « synonyme légal » 3 de torture : le mot se décline en « interrogatoire sous la contrainte », « interrogatoire contraint », « interrogatoire musclé » mais il désigne toujours la même réalité. »* » (2000 : 57). Développant et illustrant leurs propos qui concernent les techniques de torture les deux chercheuses affirment que : « *L'usage de l'électricité pour faire parler des suspects ou des prisonniers a pu être vanté pour cette raison : contrairement à d'autres sévices, cette méthode — aussi efficace que d'autres — ne laissait pas de séquelles durables. Les réserves de certains militaires sur ce point peuvent être rattachées à des considérations éthiques. Il faut aussi se souvenir que certains nationalistes, inculpés de participation à la rébellion, déclarent que les aveux obtenus d'eux l'avaient été sous la torture. Or, devant la justice, les traces de ces tortures sont les seules preuves qu'ils pouvaient alléguer. Sans traces visibles qu'un médecin*

*peut constater, il n'y a pas eu de torture* ». (2000 : 58). Nombreux sont les témoignages des combattants de l'ALN, des militants du FLN et des citoyens « ordinaires » qui relatent les violences des tortures dont ils ont été victimes : « *Les témoignages sur les lieux de torture prouvent que les militaires français qui recourent à de tels procédés ont conscience de cette dimension. Les prisonniers trop abîmés sont souvent gardés au secret en attendant qu'ils se remettent ou soignés dans les lieux mêmes où ils ont été interrogés. Certains sont aussi exécutés sommairement à la suite d'interrogatoires trop violents. Dans les deux cas, il s'agit de détruire ou d'effacer les traces visibles des tortures infligées aux prisonniers : le secret est ainsi préservé.* » (2000 : 59)

M. Bekkouche membre de l'O.S et combattant au sein de l'ALN fut lui-même victime (et sans doute l'une des premières) des atrocités de la torture durant ses nombreuses incarcérations, il écrit sans concession sur cette pratique abjecte :

- « *Nous avons appris que l'un des deux détenus qui ont été pris par la police en janvier et qui, après avoir été torturés, ont été transférés à Philipeville* » (p. 47)
- « *Trois relaxés. « Ravitailleurs » était l'accusation. Leur histoire est convaincante sur les procédés de la police et des gendarmes. Ces trois hommes étaient employés par un colon musulman. Les colons européens, ses voisins (parmi lesquels certains on été incorporés comme « réservistes ») ont voulu lui prouver leurs sentiments de « bon voisinage ». Les réservistes arrêterent ses trois employés pour « avoir ravitaillé les fellaghas » et les torturèrent avec raffinement. Ils les ont pendus par les bras pour leur faire dire qu'ils ont « accueilli les hors-la-loi sur ordre de leur patron », le colon musulman » (p. 77)*

Ce témoignage nous est fondamental car il nous permet de connaître « l'autre » dans des circonstances tragiques à savoir les atrocités de la colonisation à travers des actes vils comme l'injustice et la torture. Toutefois, circonscrire la relation entre Algériens



et Français dans ce seul et unique contexte de guerre n'encourage pas le dialogue entre ces derniers, bien au contraire cela l'entrave. Par ailleurs, nier ces vérités historiques reviendrait à être révisionniste. Cependant, transmettre le témoignage de ces souffrances et leur mémoire, ne rien occulter des heures sombres de la colonisation et reconnaître les fautes du passé, permet dans une perspective interculturelle de connaître la nature d'une partie de l'Histoire qui lie l'Algérie à la France.

L'éducation interculturelle dans sa dimension humaniste incite à connaître et à reconnaître tous les faits et les événements historiques quelques soient leur nature, leurs motivations ou leurs implications. Car cette connaissance et cette reconnaissance permettra d'éviter toute manipulation ou instrumentalisation qui pervertiraient l'Histoire et qui s'érigerait en obstacle au dialogue interculturel. Enfin, connaître et reconnaître cette partie de l'Histoire algérienne et française aidera à éluder tout enracinement dans le passé qui biaiserait les rapports actuels ou futurs.

### **1.5. L'Histoire est un jeu de miroir**

L'histoire est un jeu de miroir qui multiplie les points de vue et les effets de sens. Cette complexité est évidente et toute volonté de la schématiser s'avère, le plus souvent, inféconde. Le 8 mai 1945, date sombre dans l'histoire algérienne, est paradoxalement, célébré à travers le monde. Dans *Journal d'un oublié* M. Bekkouche note :

- « *Quelqu'un nous raconte quelques événements de mai 45. Récits macabres, scènes atroces, surtout ces femmes qu'on mitraille et qui courent, éplorées, à la rencontre d'un train en marche. Le narrateur était un caïd dans la région. Il fut arrêté pour avoir osé protester contre les massacres. Il démissionna un an après sa... (page déchirée)* » (p. 30).

Ce témoignage des événements du 8 mai 45 en Algérie, nous permet de prendre conscience que l'Histoire est la résultante de plu-

sieurs lectures qui produisent une Histoire particulière reflétant différentes visions du monde. Si le 8 mai 1945 le monde célèbre l'armistice est donc la fin de la II<sup>ème</sup> guerre mondiale, l'Algérie commémore les macabres événements de Sétif et Kharrata. Prisonnier politique algérien en mars 1955, M. Bekkouche privilégiera son Histoire en rapportant le témoignage du caïd sur ces funestes événements. En effet, le 8 mai 1945 le peuple algérien sortit manifester pour montrer son désir de liberté et son dévouement à la cause de l'indépendance de l'Algérie. Cette forte mobilisation des Algériens et surtout dans l'Est, fut réprimée dans le sang par les forces de la colonisation française comme le décrit M. Kaddache : « *Les manifestations du 8 mai 1945 furent suivies dans le Constantinois par un mouvement insurrectionnel. L'ampleur de la révolte et la férocité de la répression ont donné à ce qu'on a baptisé pudiquement « événements de mai 1945 » une dimension historique telle qu'il faut y voir une première origine du 1<sup>er</sup> novembre 1954 et de la guerre de libération nationale* » (1980 : 702)

Mobilisé dans une perspective interculturelle, ce témoignage sollicite deux lectures de l'Histoire : une lecture sur la scène mondiale et une autre lecture sur la scène algérienne. L'objectif est de montrer aux apprenants algériens l'imbrication des événements qui sont souvent inextricables, la primauté étant donnée à la connaissance et à la compréhension de sa propre Histoire mais en l'inscrivant nécessairement au sein d'une autre Histoire.

### **1.6. Histoire, altérité et enjeux nationaux**

Les manuels d'Histoire sont certes riches d'enseignements, toutefois, très sensibles aux idéologies du pouvoir, ces derniers -faute de vigilance- se voient imposer ce qui doit être enseigné. Mais l'éducation interculturelle accorde une valeur inestimable aux témoignages car ces derniers mettent en exergue des événements, des faits et des personnages dont parfois l'Histoire-officielle- fait l'impasse ou s'en détourne.

« *Création à Alger du Comité d'Action Démocratique (CDA) en Algérie. Une centaine d'intellectuels, paraît-il, de toutes tendances de toutes confessions. Cela rappelle la terminologie communiste. Si ces intellectuels sont des communistes, leur action n'a pas beaucoup d'efficacité en dehors de leur milieu habituel. Si ce sont des hommes non communistes, un pas est fait et une brèche ouverte dans le milieu européen. Jusqu'à quand les Européens, les Israélites surtout, vont-ils regarder faire sans réagir, sans crier halte à l'injustice ? Jusqu'à quand vont-ils vivre dans cette insécurité. Les Israélites en tout cas n'ont pas l'air de s'apercevoir de cette insécurité. Depuis José Aboulker qui, pendant les événements de Mai 1945, a pris courageusement la défense des Algériens contre la répression, aucun Israélite n'ose souffler mot. Ils semblent indifférents à ce qui se passe autour d'eux. » (pp. 37-38)*

Éclairé par une perspective interculturelle plurielle, ce témoignage de M. Bekkouche nous rappellera que la cause algérienne fut embrassée par tous les amoureux de la liberté et qu'elle ne fut pas seulement plaidée par les Algériens musulmans, les familles Aboulkir et Chaulet en sont la preuve.

Dans une optique interculturelle, ce témoignage aidera à reconnaître la diversité des communautés algériennes et aidera également à ne pas généraliser et à nuancer les prises de position des Français quant à la colonisation française. Certes, la France a colonisé l'Algérie, mais nombreux sont les Français à avoir milité pour une Algérie libre, indépendante et souveraine. Aussi, retracer le parcours de ces derniers contribuerait-il à donner une vision plus complète et surtout plus cohérente de l'Histoire de l'Algérie.

- « *A propos de l'Algérie, Senghor aurait proposé « une République algérienne fédérée ». Nous ne sommes pas français et nous ne voulons pas l'être. C'est la première chose qu'il faut que tout le monde sache. L'Algérie n'étant pas française, nous sommes sûrs que tous ses habitants y vivront en paix et la France trouvera mieux son intérêt. » (p. 72)*

Intellectuel, militant et combattant, M. Bekkouche ne peut se résigner à l'idée d'une Algérie française, même si Senghor perçoit en la possibilité d'une « République algérienne fédérée »

### **1.7. Histoire, identité (s) et enjeux internationaux**

Il est toujours nécessaire d'avoir un panorama complet des événements pour comprendre un fait dans sa totalité et sa complexité. Fin analyste politique, grand connaisseur de la scène internationale, Mustapha Bekkouche en brosse un tableau exhaustif et nous livre les enjeux ainsi que les implications pour l'Algérie. En effet, en érigeant des ponts entre les mouvements de décolonisation à travers le monde et la Guerre de Libération d'Algérie comme expérience spécifique, le chahid Mustapha Bekkouche examine savamment et pertinemment la dialectique de l'universel et du particulier mais dont les mutuelles résonnances demeurent fortement enchevêtrées.

- *« À la conférence de Bandoeng, 29 pays sont représentés. C'est une conférence de plus –après Berlin, Genève, etc.- dirait-on, si celle-ci ne réunissait que les peuples asiato-africains ; peuples qui ont été plus au moins colonisés. À l'ordre du jour figure la question du colonialisme et de la liberté des peuples à gérer leurs propres affaires. À travers la personne de Chou En-Lai (Chine) se projette l'ombre de la Russie, ce qui enlève à cette conférence un peu de sa valeur, au regard des Occidentaux. Au reste, ceux-ci croient que les gens de couleur sont incapables de quoi que ce soit. Le « Comité de libération d'Afrique du Nord » a envoyé des délégués : 1 pour chaque pays d'Afrique du Nord. Espérons qu'à cette conférence, on parlera de l'Algérie en tant que peuple et Nation » (p. 79)*
- *« En Tunisie, intense agitation de « Présence française ». Au Maroc, le terrorisme continue. En Indochine, Bao-Daï est menacé de déchéance de son titre d'empereur. Constitution d'un « Comité révolutionnaire ». Le sang coule à flots, en Indochine et partout où la France règne. Le colonialisme ne lâchera donc pas, dans l'intérêt de la France et de ce qui était son empire ? La renonciation*

*par l'Angleterre à ses colonies a provoqué la naissance du Commonwealth britannique. L'Angleterre est beaucoup plus puissante qu'avec son ancien empire. Elle a fait de ses anciennes colonies des pays libres, mais reconnaissants » (p. 102)*

Les fines et précieuses observations que nous fournit Mustapha Bekkouche mettent en évidence la nécessité de contextualiser l'Histoire de l'Algérie sur la scène mondiale dont elle reste fortement tributaire. En effet, les luttes pour l'indépendance sont une mosaïque d'Histoire (s) et une multitude d'expériences aussi bien collectives qu'individuelles. Ainsi, le chahid Mustapha Bekkouche plaide pour une « lecture » globale de ces luttes sans pour autant nier leur contexte particulier.

En effet, l'éducation interculturelle incite à la contextualisation, car cette dernière vise à mieux faire comprendre les incidences internationales sur l'Histoire de l'Algérie. Cette compréhension ne peut être pertinente que si elle embrasse, croise et allie les faits mondiaux aux faits régionaux. En outre, M. Bekkouche met également en relief la pluralité des contextes historiques et la diversité des possibilités de leur interprétation, de ce fait, il nous montre, encore une fois, que toute acception et perception uniques de l'Histoire relèvent de l'imposture.

## 2. Conclusion

Aujourd'hui et dans nos sociétés actuelles, nous vivons et nous constatons de plus en plus la menace que représentent la manipulation et l'instrumentalisation de l'Histoire ainsi que l'enracinement dans le passé sans perspective d'avenir. Ces dérives qui sont, généralement, savamment orchestrées mènent vers le repli identitaire et la xénophobie.

*Journal d'un oublié*, témoignage brut du martyr M. Bekkouche relève, certes, de l'émotion et du vécu de ce chahid, mais son intelligence sa perspicacité et la finesse de ses analyses font que ce témoignage peut facilement se substituer à L'Histoire comme discipline.

*Journal d'un oublié*, témoignage de l'historien et politologue M. Bekkouche est, à notre sens, l'outil didactique par excellence dans une éducation interculturelle car il permet dans un, premier temps, le dialogue avec l'autre et son acceptation tout en favorisant la (re) construction identitaire. Dans un second temps, il œuvre contre la généralisation et plaide contre l'hégémonie, la schématisation et surtout l'omission.

Inclus dans les programmes d'enseignement, *Journal d'un oublié* réalisera le vœu du chahid intellectuel M. Bekkouche éduquer des générations fières de leur Histoire construisant ainsi un florissant avenir.

## Bibliographie

- ABDALLAH-PRETCEILLE, M. & PORCHER, L. (2001), *Éducation et communication interculturelle*, PUF, 2<sup>ème</sup> Édition.
- ABDALLAH-PRETCEILLE, M. (1996), *Vers une pédagogie interculturelle*, Anthropos.
- ABDALLAH-PRETCEILLE, M. & PORCHER, L. (1998), *Éthique de la diversité en éducation*, PUF.
- BEKKOUCHE, M. (2002), *Journal d'un oublié*, Éd ANEP
- DE CARLO, M. (1998), *L'interculturel*, Clé International, Paris. KEAST, J. (dir.), (2007), *Diversité religieuse et éducation interculturelle. Manuel à l'usage des écoles*, Éditions du Conseil de l'Europe, Strasbourg.
- KADDACHE, M. (1980), *Histoire du nationalisme algérien, question nationale et politique algérienne 1919-1951*, tome II, Société Nationale d'Édition et de Diffusion, Alger.
- LE BERRE, M. B. (1998), « de la civilisation à l'anthropologie culturelle », dans *Cahiers Pédagogiques* n° 360, pages 54-55.
- THENAULT, S. (2012), *Violence ordinaire dans l'Algérie coloniale, camps, internements, assignations à résidence*, Éditions Média-Plus, Constantine, Algérie.
- THENAULT, S. (2013), « Justice et droit d'exception en guerre d'Algérie (1954-1962) » dans *Les Cahiers de la Justice* n°2 pages 71 à 81 <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-la-justice-2013-2-page-71.htm>
- THENAULT, S & BRANCHE, R. (2000), « Le secret sur la torture pendant la guerre d'Algérie » dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps. Le secret en histoire* n°58 pages 57-63. <https://doi.org/10.3406/mat.2000.404251>, [https://www.persee.fr/doc/mat\\_0769-3206\\_2000\\_num\\_58\\_1\\_404251](https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2000_num_58_1_404251)

**Yacine DERRADJI**

Université Frères Mentouri Constantine 1

Laboratoire Sciences du Langage Analyse du Discours et Didactique

### ***Bekkouche Mustapha ou l'échec de la politique linguistique et culturelle coloniale***

« *Il n y a pas de droits pour l'Algérien, c'est la loi du régime. On aura beau crier que l'Algérie c'est la France, nul ne sera dupe, car la différence est par trop grande, l'histoire, la géographie, les mœurs, la langue mise à part...* », Mustapha Bekkouche, *Journal de l'oublié*, (pp. 64-65)

Partisane des restrictions sévères imposées par l'idéologie de la puissance coloniale à l'égard de la scolarisation totale de la population algérienne, l'administration des années 1930/1960 et les politiques de la 4<sup>ème</sup> république estimaient que l'hostilité de « *l'indigène se mesurait à son degré d'instruction* »<sup>1</sup>. La scolarisation des enfants algériens pouvait être dangereuse sur le plan politique et idéologique et à moyen terme constituer un vivier d'opposants hostiles à l'achèvement de l'implantation d'un département français, « *l'Algérie c'est la France* »<sup>2</sup> **dixit** François Mitterrand. Cette contribution en hommage à la mémoire du chahid Bekkouche Mustapha

---

1. Le gouverneur TIRMAN, cité par AGERON Charles Robert in *Les Algériens Musulmans et la France*, Paris, PUF, 1968. p. 339.

2. <https://www.lefigaro.fr/vox/histoire/2016/03/18/31005-20160318ARTFIG00198-19-mars-quand-francois-mitterrand-declarait-l-algerie-c-est-la-france.php>

tentera de mettre en évidence les causes de l'échec de la politique d'implantation de la langue française en Algérie par l'administration coloniale.

## 1. L'école française coloniale, le cheval de Troie du colonialisme et de la francisation

La scolarisation des enfants autochtones n'a pas été une priorité de la politique de francisation de l'Algérie<sup>1</sup>. Elle a même suscité auprès des parents de la méfiance à l'égard de l'institution scolaire, une attitude hostile à toute forme de scolarisation d'enfants musulmans considérant *cette institution comme un lieu d'évangélisation*<sup>2</sup> et de destruction de l'identité algérienne, des valeurs arabo-musulmanes et de l'Islam. « *Nous ne sommes pas français et nous ne voulons pas l'être. C'est la première chose qu'il faut que tout le monde sache. L'Algérie n'étant pas française, nous sommes sûrs que tous ses habitants y vivront en paix et la France trouvera mieux son intérêt.* » (Journal d'un oublié, p. 72), écrivait Mustapha Bekkouche de sa geôle. Avant lui, en 1958, Ferhat Abbas, Président du Gouvernement Provisoire Algérien (GPRA), affirmait sur un ton péremptoire : « *L'Algérie n'est pas la France. Le peuple algérien n'est pas français. Émettre la prétention de « franciser » notre pays constitue une aberration, une entreprise anachronique et criminelle...* »<sup>3</sup>. Des propos qui marquent le fondement nationaliste et identitaire de la lutte de libération nationale menée depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1954, une guerre de libération nationale perçue comme un acte de légitime défense par le chahid Mustapha Bekkouche : « Nous défendre

---

1. Le taux de scolarisation des enfants algériens en français pendant la période coloniale est resté très faible jusqu'en 1954 : 2 % en 1888, 3,5 % en 1902, 4,5 % en 1912, 5 % à peine en 1914, 8,9 % en 1938 et seulement 15 % en 1954, avec 85 % d'analphabètes, taux pouvant atteindre 98 % pour la population féminine dans certaines régions (Charles-Robert Ageron, 1999) ; au niveau de l'enseignement supérieur : "12 licences octroyées aux algériens en 1914" (Mostefa Lacheraf, 1974 : 187) et ce cycle a accueilli "89 étudiants en 1940, 589 en 1954" (Mostefa Lacheraf, 1974 : 187).

2. Mostefa Lacheraf, *Algérie, nation et société*, SNED, 1974, p. 312,

3. Journal *El Moudjahid*, N°30, 10 octobre 1958.



est une simple question de dignité, car l'arbitraire est maître et nous n'espérons nullement faire admettre l'absurdité de l'accusation. (JO, p. 110). Le ton est donné, l'auteur par de tels propos sonne le glas de la fin du colonialisme français et l'échec de sa politique d'assimilation par l'usage des armes, des massacres collectifs et, pire encore, l'usage en secret de la torture dans des camps d'internement. L'école coloniale a échoué dans ses desseins, la langue française a desservi le projet colonialiste et aiguisé les armes de la lutte contre l'impérialisme. Mustapha Bekkouche a pourtant fréquenté avec assiduité les bancs de l'école française et a achevé avec succès ses études. Sa passion pour la philosophie et la poésie ainsi que la parfaite maîtrise de la langue française lui ont permis d'observer avec lucidité et avec humanisme les dérives du colonialisme français et d'admettre pour évidence l'usage des armes pour défendre sa patrie l'Algérie. Cette lucidité de l'auteur Mustapha Bekkouche trouve ses origines et ses fondements dans le champ culturel algérien qui, en dépit de sa déstructuration et destruction totale par l'armée coloniale, a su garder intact ses repères identitaires, culturels, religieux, linguistiques et civilisationnels pour s'opposer à l'aliénation et l'acculturation diffusées insidieusement par l'école coloniale.

## **2. Le champ culturel algérien vs l'idéologie coloniale française**

Le champ culturel algérien qui n'échappait pas aux grands événements influents de ce siècle était traversé depuis les années 1900 par plusieurs discours idéologiques qui portaient en germe les fondements idéologiques du nationalisme et du réformisme indépendantiste algérien. La langue arabe, l'islam, la modernité et l'ouverture sur le monde se constituaient en de puissants symboles identitaires et culturels qui une fois intériorisés dans la conscience populaire grâce aux instances de socialisation ont renforcé l'idée de lutte armée prônée par les militants de l'O.S (Organisation Secrète) et provoqué un changement d'attitude à l'égard de l'école coloniale.

Cette attitude de la population musulmane a d'abord été négative puis circonspecte pour devenir tolérante, réceptive et même très favorable à l'instruction européenne une fois que celle-ci fut définitivement perçue comme étant un facteur d'émancipation et non d'asservissement. Ce changement de posture à l'égard de l'école coloniale est une conséquence des influences des courants réformateurs qui apparaissaient dans le monde, en Europe, en Inde, en Egypte, en Syrie dans les années 1900, communément désigné dans les pays arabes par le terme EnNahda (Renaissance). Partagée entre tradition et modernité, entre les valeurs intrinsèques de l'Islam et les idées européennes de liberté, de démocratie, de nation, d'émancipation et de modernité véhiculées par l'idéologie occidentale, l'élite algérienne de la période coloniale se revendique de ces courants nationalistes, réformateurs EnNahda dont le chef spirituel et fondateur du mouvement en Algérie est Messali Hadj. Fondateur de L'Etoile Nord Africaine en 1927, le leader de cette association politique soumet au Congrès de Bruxelles (10-14 février 1927) les fondements idéologiques de son mouvement dont tous les points constitueront l'essentiel des revendications algériennes et de la lutte de la libération nationale. Ce qu'on appelle aujourd'hui les principes de Novembre 1954 ne sont en fait que les idées forces de Messali Hadj en ce qui concerne l'indépendance de l'Algérie : *le retrait des forces coloniales du pays ; la liberté de presse, d'association et de réunion ; l'accession à l'enseignement à tous les degrés de tous les algériens, la création d'école en langue arabe ; l'application des lois sociales, la constitution d'une armée nationale, la restitution des terres confisquées aux paysans...* Abdelhamid Ben Badis, illustre théologien des années 1900 et militant de la cause nationale peut être considéré aussi comme le deuxième chef spirituel du mouvement nationaliste algérien tant il a su, par son sens de l'organisation politique de la formation, de l'éducation et de la culture, inculquer un puissant souffle rénovateur dans la population algérienne et dans le monde musulman. Il fut aussi le chef

de file des « Oulémas<sup>1</sup> et des islahistes<sup>2</sup> qui ont contribué par la diffusion de leur discours politique à donner corps et sens à l'idéal nationaliste surtout auprès des jeunes algériens. En dépit des divergences de point de vue et d'appréciation sur l'action de Messali Hadj et du rôle de l'Association des Oulémas Musulmans Algériens (M. Lacheraf, 1963 ; A. Laroui, 1974 ; K.T. Ibrahimi, 1995) quant à la socialisation culturelle et politique de la population durant la période coloniale, il est indéniable que l'on ne reconnaisse pas l'importance de l'impact de leur action dans sa conscientisation politique nationaliste.

En outre la coexistence pendant plus de 132 ans des deux communautés linguistiques, religieuses et culturelles différentes a contribué, en dépit de tous les antagonismes et déchirements, à mettre en place, dès les années 1900, grâce aux relations d'échange, de complémentarité inter et intra communautaires et des *relais de socialisation et de sociabilité*<sup>3</sup>, la trame et les conditions d'existence

1. *Oulémas* pluriel de *alem* qui désigne le savant, l'homme cultivé, instruit. Pendant l'occupation coloniale ce terme désignait surtout les disciples du Cheikh Abdelhamid Ben Badis, fondateur de l'A.O.M.A. et des principaux leaders qui l'ont soutenu dans son action d'instruction et de socialisation culturelle et religieuse Bachir El Ibrahimi, Toufik El Madani, Moubarek El Mili..

2. *Islahistes* pluriel de *mouslih* qui désigne "*celui qui corrige*". Selon les commentaires de Mohamed El Korso la distinction qu'il fait entre les Oulémas, et les Islahistes est la suivante : " Les Oulémas (pl. de 'alem), (savant) sont des lettrés en langue arabe, généralement titulaires d'un diplôme. Ce qui n'est pas le cas du reste des membres de l'Association des Oulémas Musulmans Algériens (A.O.M.A.). Le diplôme confère à son titulaire islahiste le titre de 'alem, et c'est en cette qualité qu'il exerce la profession de mouderrès (enseignant dans un établissement libre en langue arabe). Les islahistes (pl. de mouslih), forment ce que l'on peut appeler les militants de base de l'A.O.M.A. Ces derniers n'ont ni le diplôme ni le savoir du 'alem., in "Lettrés, intellectuels et militants en Algérie, 1880-1950, URASC Oran, OPU, 1988

3. Les principaux relais de socialisation et de sociabilité en cours et émergents dans les années 1930/1950 sont sans aucune équivoque l'éducation familiale, l'école coranique, les medersas, les Zaouias et l'école traditionnelle. Les Zaouias sont des établissements religieux qui regroupent dans la société traditionnelle algérienne les membres d'une ou de plusieurs tribus sous la responsabilité d'un chef spirituel qui a la charge de légiférer selon les lois de la religion musulmane. Ce chef spirituel assure - en personne ou par délégation - la formation religieuse et morale des membres du groupe. La zaouia est aidé dans ses missions de formation et d'éducation par l'école coranique qui instruit surtout les enfants à la morale religieuse et à l'appren-

d'un champ socioculturel algérien naissant, moderne et attractif, ouvert à l'humanisme et à l'écoute des événements mondiaux, communément partagé par l'élite arabisante et francisante algériennes. Le développement économique des grandes puissances européennes postcoloniales du XIX<sup>ème</sup> siècle (France, Italie, Allemagne, Angleterre) et l'avènement des deux guerres mondiales (1914/1918 et 1939/1945) ont développé une forte immigration de main-d'œuvre ouvrière et un enrôlement massif de soldats algériens vers la France. L'engagement de « 173 000 militaires dont 87 500 engagés » (A. Queffelec, 1995) et la vague d'émigration très importante vers la France d'une population d'origine pauvre comme main d'œuvre ont été les facteurs déterminant dans la prise de conscience de la société algérienne à l'égard du fait colonial et surtout à l'idéologie anticoloniale naissante (1936). Le contact de cette population avec la modernité et le monde industriel français, son enracinement dans la société française et son engagement dans divers partis politiques (surtout le Parti Communiste Français) et les syndicats de gauche ont contribué à donner une dimension internationale au conflit algéro-français : « À la conférence de Bandoeng, 29 pays sont représentés. ... C'est une conférence de plus -après Berlin, Genève, etc.- À l'ordre du jour figure la question du colonialisme et de la liberté des peuples à gérer leurs propres affaires... Le « Comité de libération d'Afrique du Nord » a envoyé des délégués : 1 pour chaque pays d'Afrique du Nord. Espérons qu'à cette conférence, on parlera de l'Algérie en tant que peuple et Nation » (Journal d'un oublié, p. 79). L'avènement d'une élite prolétaire politisée revendiquant un idéal nationaliste qui modifiera chez les Algériens leur attitude hostile à l'égard de l'institution scolaire coloniale qui devient le lieu privilégié assurant l'émancipation, l'accès à la modernité, au bien être. Le contact culturel direct des algériens avec la société européenne a favorisé le changement d'attitude de la population algérienne à

---

tissage du Coran. Les plus importantes Zaouias d'Algérie sont La Rahmaniya et La Tidjaniya, cette dernière toujours très influente dans le Sud algérien, étend ses ramifications jusqu'au Sénégal, Mali, Niger.

l'égard de la langue française qui est devenue à partir des émeutes de mai 1945 un moyen de conquête du savoir et de libération. Messali Hadj déclare pour sa part : « La langue française nous a fait comprendre la Révolution de 1789 et la pensée française, Lamartine et Victor Hugo (...) À ces sources nouvelles, nous avons puisé beaucoup. », (cité Benjamin Stora 1989 : 34).

C'est dans ce champs culturel foisonnant d'idées novatrices et révolutionnaires que Mustapha Bekkouche est né le 2 novembre 1930 à Batna, il est *assassiné* le 2 novembre 1960 à El Milia, dans la région de Constantine, par l'armée coloniale française, qui, investie de pouvoirs spéciaux, intensifie la politique de répression à l'égard des combattants algériens mais surtout des intellectuels.

Ses écrits, d'une objectivité sans faille sur le fait colonial et ses conséquences sur la population algérienne, et plus particulièrement sur l'aviissement de la dignité humaine ont commencé à faire peur aux héritiers des politiques colonialistes de la 3<sup>ème</sup> république : « *Les tribunaux militaires vont siéger nuit et jour. Rien n'arrêtera plus la Répression. L'enchaînement se fera de lui-même.* » (Journal d'un oublié, p. 35). L'auteur, avec des mots incisifs, dénonce le fondement raciste de la répression envers la population arabe et insiste sur l'arbitraire qui la sous-tend : « *Le racisme brime tous les sentiments. Partout, dans les lycées, les casernes, les administrations, les hôpitaux, et même en prison, l'Arabe est Arabe. C'est un être repoussant, inférieur qu'il faut mettre tout seul.* », « *Il faut tout craindre de ces gens qui ne savent pas pourquoi ils nous mettent en prison et qui veulent nous y garder coûte que coûte.* » (Journal d'un oublié, p. 15). L'appareil judiciaire colonial français et l'injustice aveugle qui le caractérise n'échappent pas aussi à la critique et sont dénoncés par Mustapha Bekkouche avec des mots simples mais puissants qui ont un fort impact sur le lecteur et l'opinion internationale : « *Il est malheureusement devenu un fait courant que quelqu'un qui tombe entre les mains de la police en soit coupable pour aller directement en prison. La justice permet de telles choses, il n'y a plus rien à dire.* »

(Journal d'un oublié, p. 46), et : « *Nos souffrances ne peuvent pas toucher ce qu'on appelle la justice.* » (Journal d'un oublié, p. 46) pour dénoncer le caractère despotique, tyrannique des arrestations : « *Entre la justice et l'erreur judiciaire, il y a l'arbitraire qui est plus que l'injustice.* » (Journal d'un oublié, p. 110). L'auteur Mustapha Bekkouche va plus loin dans ses critiques, avec intelligence et subtilité dans le maniement de la langue française, il évoque par l'image de La Bastille et les dérives de la France contemporaine par rapport à ses fondamentaux idéologiques fondateurs de la nation française *Liberté, Égalité, Fraternité* : « *Le peuple de France... glisse de plus en plus rapidement entraîné par les gouvernements successifs, vers la pire des servilités. Ayant lui-même rendu les Bastilles qu'il a prises, il se laisse docilement enfermer après avoir libéré les autres peuples. La France n'est plus la France, ...* (Journal d'un oublié, p. 93).

### 3. Conclusion

La politique linguistique et culturelle « *assimilationniste et asservissante* » d'essence impérialiste, prônée par les différents gouvernements français depuis la III<sup>ème</sup> jusqu'aux années 1960 a, depuis sa mise en place, toujours suscité des vocations d'opposants qui se sont distingués par la maîtrise de la langue française et son utilisation pour affirmer l'existence de la nation et du peuple algériens. Face à la variété acrolectale du français dit des "Pieds-Noirs" décrite par Duclos, 1990, on distingue que, dès les années 1880 il y a une profusion de "textes écrits en langue française par des Algériens musulmans... qui donnent le coup d'envoi à une riche tradition d'édition qui va se développer rapidement. De 1880 à 1890 une vingtaine d'ouvrages et d'opuscules au moins sont publiés par une dizaine d'auteurs. Cet accès aux mass-médias modernes ne concerne pas seulement le livre mais aussi les revues et surtout la presse avec la création du premier journal algérien, *El Hack*, en 1893 à Bône"<sup>1</sup>. L'émergence de cette littérature

---

1. DJEGHLOUL Abdelkader, "La formation des intellectuels algériens modernes 1880-

d'expression française corrobore l'existence d'un processus de mise en place progressive d'un niveau acrolectale dans la variété du français utilisé comme langue de travail par des sujets parlants algériens musulmans " formés dans les collèges arabe-français (...) et largement intégrés dans les structures coloniales<sup>1</sup>... mais très attaché à leur identité et à leur culture nationale. Cette émergence ne date pas des années 1925 ou 1936 et encore moins des années 1950 comme l'indique A. Queffelec, 1995<sup>2</sup>. Elle est le corollaire logique de la restructuration - après destruction par la puissance coloniale - du système éducatif algérien. Nous citons pour illustration les premiers textes réalisés par Abdallah Mohamed *De la justice en Algérie*, Alger, Fontana, 1880, 28 p ; Ben Mohamed Tounsi Ahmed *L'insécurité en Algérie, ses causes, les moyens de rétablir la sécurité d'Autrefois*, Marie, 1880, 16 p ; Omar Samar, *ALI, O mon frère*, 1893 ; Bensedira Belkacem *Dialogues français-arabes*, Alger, Jourdan, 328 p ; Slimane Ben Brahim en collaboration avec Etienne Dinet *Khadda la danseuse des Ouleds Naïls*, Paris, Piazza, 1910, 263 p. qui peuvent être considérés comme les chefs de files de cette élite algérienne maîtrisant parfaitement la langue française académique. Le premier roman en langue française édité par un algérien date de 1920, Ben Chérif Mohamed *Ahmed Ben Ahmed Mustapha Goumier* ; Paris Payot, 1920, 245 p ; Hadj Hamou Abd El Kader, *Zohra la femme du mineur*, Paris Édition du Monde Moderne 1925, 223. Les essais politiques constituent aussi un genre d'expression privilégié par les Algériens, écrivains et journalistes, qui ont marqué cette période par des publications littéraires et politiques d'un haut niveau et d'une parfaite maîtrise de la langue

---

1930", dans *Lettrés, intellectuels, et militants en Algérie 1880-1950*, publication de l'URASC-Oran, p. 6, OPU, 1988.

1. Ibidem.

2. A. QUEFFELEC ne signale pas dans son article " Histoire de la langue française en Afrique du Nord, 1914-1945 " les tous premiers textes et essais politiques écrits et édités par des algériens musulmans et qui constituent les véritables précurseurs de cette littérature d'expression française.

française : Ahmed Bouri, *Musulmans et Chrétiennes en 1912*, Émir Khaled, *La situation des Musulmans d'Algérie*, Alger, Imprimerie du Prolétariat, 1924. Mustapha Bekkouche est le digne héritier de cette élite algérienne naissante qui a su, par la plume, par la langue française s'opposer et s'affirmer en tant qu'hommes libres face à la puissance coloniale.

Partagée entre le désir de réduire à néant la population autochtone profondément attachée à sa culture, à sa religion ainsi qu'à sa langue et le souci d'édifier une seconde métropole uniquement au service de la population européenne de l'Algérie, l'administration coloniale a mis en place, dès le début de la conquête militaire de l'Algérie, une politique linguistique qui contenait en elle-même les ferments de son échec : l'exclusion dont a été victime une grande partie du peuple algérien des différents circuits de formation intellectuelle et scientifique perçus par ce dernier comme vecteurs de modernité a cristallisé les idéaux nationalistes. La répression violente, les massacres à grande échelle et le sentiment d'injustice ont favorisé et développé les langues vernaculaires surtout l'arabe dialectal et contribué à l'émergence d'une contestation politique - pacifique d'abord puis violente à partir des événements de Mai 1945 - dont les moyens d'expression et de diffusion furent l'arabe dialectal mais aussi - paradoxe de l'histoire ! - cette langue française à laquelle avait pu accéder une minorité d'Algériens pour servir d'auxiliaire à la puissance coloniale. Il nous faut cependant relever que cette minorité qui a pu accéder à l'école française a eu comme le soulignait Bachir Hadj Ali (1963, 13) par rapport à la langue française " une attitude lucide, révolutionnaire et à la longue rentable, bien que ce fut la langue du vainqueur... car cette langue destinée à former des auxiliaires de la machine coloniale et faire oublier la nôtre, est devenue un moyen d'investigation du passé, de conquête du savoir et de libération. "



## Bibliographie

DERRADJI YACINE, *Algérie* in Manuel des francophonies, Ursula Reutner (Ed), Manuals of Romance Linguistics Vol 22 Éditeur De Gruyter, ISBN 978-3-11-034670-1, e- ISBN (PDF) 978-3-11-034670-1, e- ISBN (EPUB) 978-3-11-034670-1, Library of Congress Cataloging -in- Publication Data 978-3-11-034670-1 www.degruyter.com, 2017

DERRADJI Yacine, *La langue française en Algérie : particularisme lexical ou norme endogène ?* in Revue « Les Cahiers du SLADD », n° 2, pp. 15-24, Janvier 2004, ISSN : 1112-4792, Dépôt légal : 837-2004.

DERRADJI Yacine, *Le Français en Algérie : lexique et dynamique des langues*, (co-auteur avec Cherrad Yasmina, Ambroise Queffelec, Valéry Debov, Smaali Dalila), avril 2002, 592 pages, De Boeck, Editions Duculot. www.chapitre.com/...derradji-yacine.../le-francais-en-algerie,1347548.aspx

DERRADJI Yacine, *Vous avez dit langue étrangère, le français en Algérie ?*, CNRS UPRESA 6039-Nice, Didier Erudition n°15, pp. 72-82 ; (décembre 2001) <http://acedle.org/spip.php?article542>

DERRADJI Yacine, *La langue française en Algérie : langue emprunteuse et empruntée*, in Le Français en Afrique, Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire, CNRS UPRESA 6039-Nice, Didier Erudition n° 13, pp. 72-82 ; (Décembre 1999) [www.unice.fr/ILF-CNRS/.../derradji.html](http://www.unice.fr/ILF-CNRS/.../derradji.html)

DERRADJI Yacine, Bibliographie *Le Français en Afrique*, in Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire, CNRS UPRESA 6039-Nice, Didier Erudition n°11, (1997)

DJEGHLOUL Abdelkader, "La formation des intellectuels algériens modernes 1880-1930", dans Lettrés, intellectuels, et militants en Algérie 1880-1950, publication de l'URASC-Oran, p. 6, OPU, 1988.

LACHERAF Mostefa, *Algérie, Nation et société*, (1974) Édition SNED, Algérie

QUEFFELEC Ambroise, « Histoire de la langue française en Afrique du Nord, 1914-1945 »

<https://www.lefigaro.fr/vox/histoire/2016/03/18/31005-20160318ARTFIG00198-19-mars-quand-francois-mitterrand-declarait-l-algerie-c-est-la-france>

<https://www.mitterrand.org/1946-1957-Le-plus-jeune-des.html>

Les cahiers du SLADD N°11 :  
**Désir de liberté et espoirs d'indépendance**  
**Hommage au chahid Mustapha Bekkouche**  
Sous la direction de Nedjma CHERRAD